

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VII

QUÉBEC, AOÛT 1926

N° 12

## Justice lente



Liberté de Winnipeg écrivait, le mois dernier, à l'occasion du congrès de l'Association d'Éducation des Canadiens français du Manitoba :

“ Il y a dix ans, nous vivions des jours bien angoissants pour notre patriotisme. Des malfaiteurs politiques avaient juré d'en finir avec la vie française au Manitoba. Ils semblaient avoir pris le bon moyen. Notre belle langue méprisée, bannie de l'école, piétinée par d'odieuses lois, n'avait plus apparemment qu'à mourir de ses blessures.”

Depuis dix ans, nos compatriotes du Manitoba n'ont cessé de revendiquer leurs droits, d'organiser la résistance à la persécution. Et notre langue qui devait mourir sur leurs lèvres est plus vivante que jamais. Plus que jamais elle sait pourquoi il lui faut vivre et grandir.

La persécution, au lieu de semer des germes de mort, a jeté en terre des germes de vie.

\* \* \*

Cette évocation d'un acte de barbarisme commis il y a dix ans au Manitoba nous permet une fois de plus de constater que la justice humaine est bien lente à se manifester. Elle nous invite à jeter un coup d'œil sur le Canada tout entier pour voir si, ailleurs, on sait mieux traiter les gens.

Ce qu'on voit en parcourant les diverses provinces canadiennes n'est pas très gai. Dans presque toutes, c'est le régime du plus fort, c'est le groupe le plus nombreux qui commande au groupe plus faible de disparaître. C'est la majorité oublieuse des droits qu'on ne peut violer sans compromettre sa réputation.

Au Manitoba, en Ontario, dans l'Ouest, dans les provinces Maritimes, à des degrés différents, la minorité est traitée injustement. La majorité oublieuse de ses devoirs, elle, la plus riche est assez peu fière pour obliger le groupe plus faible, comme au Manitoba et en Ontario, à payer double taxe. Cette majorité qui se vante de posséder la langue et le génie des affaires, oublie qu'en affaires on ne fait pas payer ses dettes par ses voisins.

Non contente de donner à ses enfants l'instruction qu'elle désire, elle pénètre dans le foyer canadien-français et lui commande de parler une autre langue. Ce qui est bon pour elle, le maintien de ses traditions, de sa langue, devient mauvais pour la minorité. Et dans un effort de générosité, elle propose à cette minorité de mourir.

\* \* \*

Et depuis dix ans, depuis plus longtemps encore ce scandale du plus fort qui persécute le faible demeure.

Et toujours sont suspendus aux lèvres du persécuteur des mots de justice, de tolérance, de “ fair play ”. On ne lui entend parler que du respect des droits et, au surplus, de bonne entente avec le groupe minoritaire.

Cette bonne entente que l'on souhaite se fait aussi attendre que la justice.

On est assez inconséquent pour s'en étonner. Il n'y a pourtant pas lieu de le faire.

Si nos amis de la majorité veulent bien se servir d'une petite comparaison, ils pourront facilement se rendre compte que la bonne entente n'est pas le fruit de la persécution.

Qu'ils se représentent deux voisins, l'un riche et l'autre d'une fortune plutôt modeste. Ils ne s'étonneront pas d'apprendre que ces deux

hommes entretiennent entre eux des relations tendues s'ils savent que, sous un prétexte ou sous un autre, le plus riche empiète continuellement sur le bien du plus pauvre, que pour lui rendre service il laisse ses animaux traverser sur sa terre et manger son grain.

La bonne entente est le fruit du respect mutuel des droits et des biens de chacun.

\* \* \*

Et pourtant, nous ne manquons pas de donner l'exemple. Dans Québec, où nous sommes les plus forts, nous donnons à la minorité non seulement tout ce qui lui appartient, mais nous donnons souvent plus que nous prenons nous-mêmes.

Nos compatriotes des autres provinces n'en demandent pas autant. Tout ce qu'ils veulent c'est qu'on vive et les laisse vivre. Tout ce qu'ils réclament c'est qu'on n'aille pas se mettre le nez dans leurs affaires de ménage, et qu'on se dispense d'aller faire leur soupe. Tout ce qu'ils désirent c'est qu'on ne prenne pas leur argent, et qu'on les laisse élever leurs enfants à leur goût pour que ces derniers soient la continuation d'eux-mêmes.

Les récents événements qui se sont déroulés autour de la question scolaire de l'Alberta ne nous laissent pas espérer que cette justice depuis longtemps réclamée sera bientôt et joyeusement rendue.

Il y a pourtant assez longtemps que la justice réclame.

Thomas POULIN.

Il faut purifier son âme dans l'humilité et la pénitence pour voir clair aux mystères de l'amour.

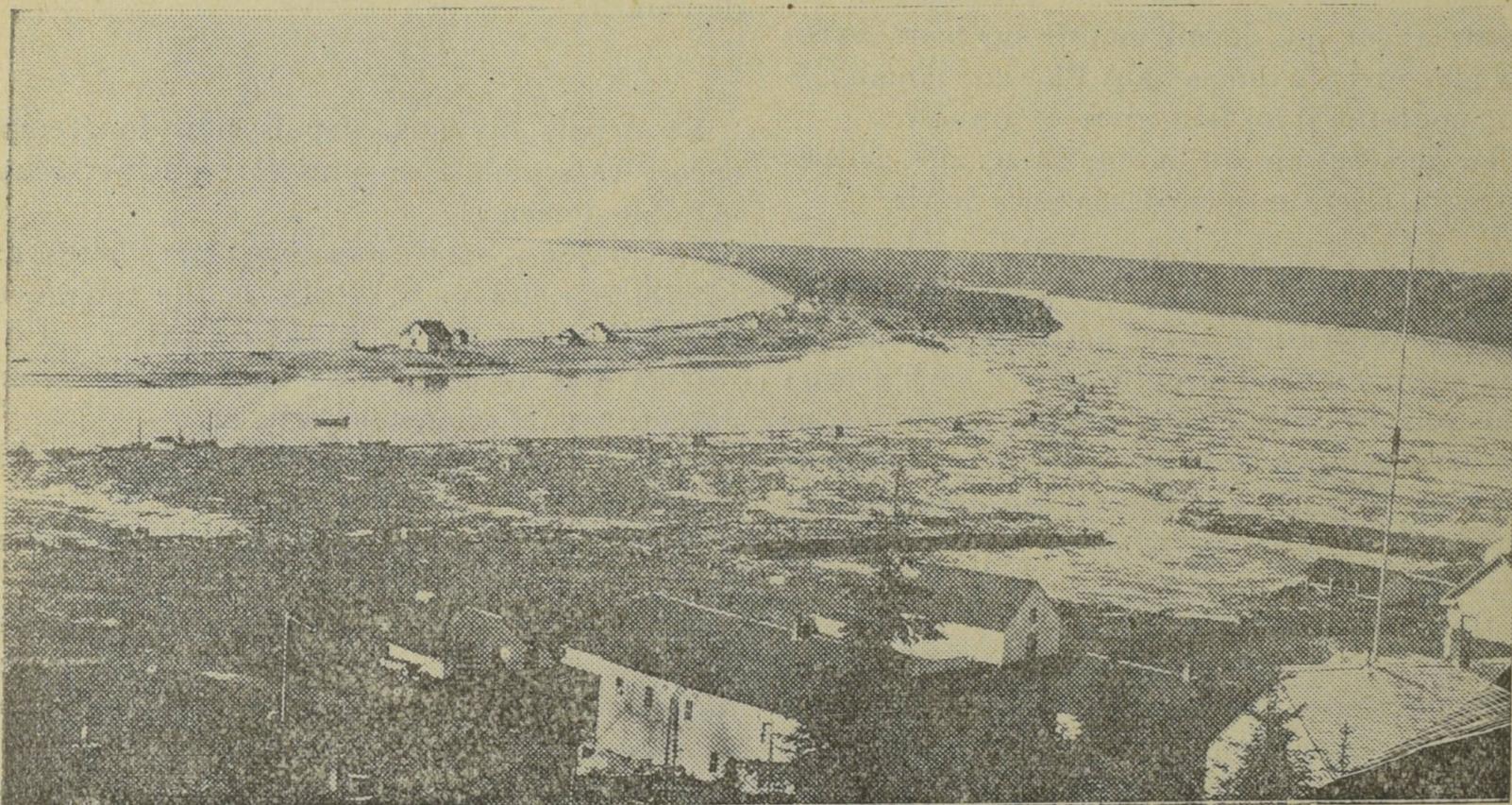
Mgr D'HULST.

**N'achetez pas sans connaître  
les avantages du  
*Radio de Forest***

CATALOGUE adressé sur demande.  
SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

*Robitaille*  
Enr.

320 rue St-Joseph, Québec.



LA PLAGE DE PENTECÔTE, CÔTE NORD

## L'aquarelle

**P**OUR la cinquième fois, la petite fille maigre et pâle, qui vendait la chanson à la mode sur le trottoir de l'avenue de l'Opéra, s'arrêta devant la vitrine du marchand de tableaux. Son petit nez s'écrasa contre la glace et il y eut tout de suite un nuage de buée qu'elle essuya d'un geste impatient, avec sa manche luisante au coude.

Un grand sergent de ville, qui, le bâton blanc à la main, l'observait d'un œil soupçonneux, d'approcha d'elle.

— Eh bien ! quoi ?... fit-il ; qu'est-ce que c'est que ce manège ?... Voilà cinq fois que tu passes et cinq fois que tu t'arrêtes.

— Je m'en vais, je m'en vais !... balbutia précipitamment la petite en levant vers lui ses yeux gris pâle.

— Ouais !... tu t'en vas !... très bien, mais explique-moi d'abord ce qu'il y a qui te plaise tant dans cette vitrine ?...

La petite fille hocha la tête mélancoliquement.

Elle était assez proprement nippée d'effets trop grands pour elle, et qui visiblement étaient dus à quelque charité mal informée des besoins des pauvres. La robe de velours était trop longue ; le manteau, bordé de fourrure râpée, trop large et trop court. Les bras fins s'agrémentaient de longues reprises qui s'efforçaient de repêcher des mailles enfuies. Un chapeau de feutre fané laissait voir des frisons blonds qui moussaient autour d'un visage délicat et pensif.

Le sergent de ville, d'un regard, avait jugé l'ensemble.

— Pauvre gamine !... marmotta-t-il tout bas.

Et il reprit plus doucement :

— Voyons, qu'est-ce qui t'attire devant cette vitrine ?...

Certes, l'étalage était captivant !... Dans leurs cadres dorés, de beaux tableaux mettaient ici la clarté des paysages d'Espagne et d'Italie. Une gerbe de roses dans un vase de cristal faisait pendant à une corbeille de pêches veloutées. Enfin, au centre, une toile pleine de grâce expressive montrait une fillette berçant sa poupée.

Mais ce ne fut rien de tout cela que la marchande de chansons désigna au sergent de ville. Son index tendu montra simplement, dans un coin, une petite aquarelle grande comme les deux mains, et elle dit tout bas :

— C'est ceci.

La peinture représentait une échappée sur un lac bleu, parmi des bouleaux et ses saules. Au premier plan, une maison s'abritait sous des mélèzes dont la sombre verdure faisait ressortir

la nuance délicate de l'ensemble. Comme elle était jolie et heureuse, cette maison, avec ses balcons de bois, son toit pointu, son perron escaladé de liserons mauves !... Le pinceau qui avait peint ce doux paysage s'y était attardé avec amour, on le sentait...

— Ah !... C'est ça qui te plaît ?... fit l'agent.

— Oui ; je connais cette maison.

— Vraiment !... Et où l'as-tu vue ?...

L'enfant cherchait visiblement dans sa mémoire... puis elle hocha encore la tête.

— J'ai tellement voyagé !... fit-elle ; je ne sais plus. Si mon frère voyait cette peinture, il reconnaîtrait, lui, peut-être...

— Et où est-il, ton frère ?...

— Il travaille. Il a trouvé du travail depuis lundi, Dieu soit loué !... Il est dans une usine. Je ne pourrai l'amener ici que ce soir, quand il sortira. Mais alors peut-être le magasin sera-t-il fermé !...

Une véritable angoisse remplissait la voix de la petite fille. L'agent se sentit pris de pitié.

— Allons, allons, fit-il ; les vitrines restent ouvertes très tard, tu auras bien le temps d'amener ton frère !... Pour le quart d'heure, circule un peu, hein ?... Que je ne te voie plus le nez collé à cette glace !...

Il avait, par habitude professionnelle sans doute, grossi sa voix. La fillette recula brusquement, le regarda d'un air terrifié et tourna les talons. En quelques minutes elle fut loin, filant avec rapidité sur le trottoir, et bientôt elle disparut parmi les groupes des passants.

— Je lui ai fait peur, songea avec un peu de regret le sergent de ville, brave homme.

Puis, sans plus y penser, il se mit à faire les cent pas sur le trottoir.

Le crépuscule arrivait. Peu à peu les étalages devinrent tous resplendissants de lumière. Des autos stoppèrent au bord des trottoirs, la foule élégante commençait à circuler devant les beaux magasins.

Un monsieur et une dame — un jeune ménage apparemment — passèrent près de l'agent et vinrent s'arrêter devant les tableaux.

— Que de belles choses !... fit la dame avec admiration.

Son regard ravi allait des pêches au bouquet de roses, et tout à coup découvrit dans son coin la petite aquarelle.

— Ah !... s'écria-t-elle, quel joli paysage !... Regarde, Maurice, on aimerait vivre là !...

— En effet, répondit son compagnon, et la peinture est admirablement traitée, ce qui ne gâte rien. Vois donc quelle fraîcheur de coloris dans ce ciel, quelle fluidité dans cette eau !...

— Maurice, reprit la jeune femme après un petit silence, si cette aquarelle n'était pas trop chère, j'aimerais bien l'acheter !...

Sa voix avait pris une inflexion tendrement suppliante, à laquelle évidemment l'on ne pouvait résister. Le couple entra donc dans le

magasin, et l'agent, intéressé malgré lui, vit bientôt la main du marchand se faufiler dans la vitrine et en retirer l'aquarelle.

— Voilà la peinture vendue !... pensa-t-il. La petite gamine de tantôt aura beau amener son frère, elle ne retrouvera pas la maison ni le lac.

Au bout de quelques minutes, en effet, la jeune dame et son mari sortaient du magasin, emportant précieusement roulée dans un étui la fraîche aquarelle.

Sur le trottoir, le va-et-vient s'accroissait ; l'agent verbalisa contre un chauffeur en faute, débrouilla deux embarras de voitures et tança un petit télégraphiste qui prenait le macadam pour une patinoire. Ensuite, il regarda l'heure à sa montre, car son tour de repos allait venir, et, au moment où il constatait que la relève n'était pas loin, il entendit derrière lui une exclamation navrée :

— Oh !... elle n'y est plus !... On l'a vendue !...

Il se retourna brusquement : la marchande de chansons était revenue. Debout devant la vitrine, elle tenait par la main un adolescent d'environ seize ans, aussi brun qu'elle était blonde, mais possédant de pareils yeux gris, pâles et doux. Lui aussi était bien pauvrement mis, mais avec une propreté scrupuleuse et un singulier souci de correction.

— Elle n'y est plus !... répétait l'enfant, prête à pleurer. Je t'ai fait faire tout ce chemin pour rien, Michel !...

— Eh bien ! après ?... ne te déssole pas, va, sœurlette. Je regrette seulement de ne pas être arrivé assez tôt pour la voir. Un lac, distu ?... Des balcons de bois et des arbres sombres ?...

— Oui, oui, Michel ; et un toit pointu. Oh ! comme ce serait bizarre si justement c'était elle ?...

L'adolescent eut le même hochement de tête mélancolique et doux qui était familier à sa sœur, et il serra plus fort dans sa main la menotte frêle qui s'y blottissait.

— Ce n'était sûrement pas elle, dit-il. Il ne faut pas avoir de regrets, Sonia. Allons, viens...

Doucement il entraîna la petite fille, et elle le suivit, assez résignée, quoique tournant encore de temps en temps vers l'étalage sa pauvre figure pâle, comme si elle eût espéré malgré tout y voir reparaître le lac bleu et la maison sous les mélèzes...

\* \* \*

Pierre-Louis-Marie Tonneins avait fait la guerre. Depuis lors, il s'était marié, et le bon Dieu lui avait envoyé trois enfants à élever. C'était un brave homme ; sous sa pèlerine de sergent de ville battait un cœur plein de bonté. Il n'eût pas fait mal à une mouche !... Lorsque, au poste, s'exécutait quelque " passage à

tabac ", Pierre Tonneins n'eût pour rien au monde voulu s'y mêler.

La tristesse visible des deux enfants le toucha.

— De pauvres petits Russes, pensa-t-il ; quelle pitié !...

Il fit un pas à leur suite pour les interroger, mais, juste à ce moment, une longue *miss* décharnée l'aborda pour lui demander où se trouvait l'Opéra.

— Là-bas droit devant vous, répondit-il poliment.

Quand il se retourna, les enfants avaient disparu.

L'heure était d'ailleurs venue de rentrer au poste et de là chez lui. Son remplaçant tourna l'angle de la rue et lui fit de loin un signe amical. Tonneins alla à sa rencontre, ils échangèrent quelques phrases ; puis, se séparant, chacun s'en fut de son côté.

Une heure plus tard, Pierre remontait la rue populeuse au bout de laquelle se trouvait son domicile, lorsqu'une auto, débouchant d'une avenue transversale, s'arrêta au bord du trottoir. Un homme élégant en descendit, dont la tournure éveilla dans la pensée de l'agent une sensation de " déjà vu ". Cet homme entra dans une maison où se trouvaient, au rez-de-chaussée, un bottier ; à l'entresol, un tailleur. Et comme il y pénétrait, la lumière de l'entrée montra nettement son visage à Pierre... un visage aperçu ce soir même : c'était le monsieur qui avait acheté l'aquarelle !...

L'agent s'arrêta, surpris.

Quel drôle de hasard le remettait en présence de cet homme !... Un hasard ?... Qui sait s'il n'y avait pas là plus que du hasard ?...

Lui parler ?... L'informer de la singulière tristesse de Michel et de Sonia en ne retrouvant plus l'aquarelle dans la vitrine du marchand de tableaux ?... Quelle histoire !... Ce monsieur l'enverrait promener avec toute la politesse due à l'uniforme, soit, mais il l'enverrait promener quand même...

Et puis, ce serait du temps perdu ; un type élégant comme ça reste des heures à essayer un smoking ou à choisir des escarpins. L'attendre ? La femme et les petits se feraient du mauvais sang. Allons, ouste !...

Pierre Tonneins repartit d'un bon pas. Mais il n'avait pas fait vingt mètres qu'il s'arrêtait et revenait en arrière. Non, il ne pouvait pas se taire !... La femme l'attendrait ; le monsieur se moquerait de lui, tant pis : il ne pouvait pas se taire !... Il croyait à la Providence, il croyait aux miraculeux à-coups de la destinée. S'il se taisait, il sentait bien que toute sa vie un remords sournois lui présenterait la petite figure pâle et les beaux yeux gris, tournés vers la vitrine d'où l'aquarelle était partie...

Gravement, les mains derrière le dos, l'agent se mit à faire les cent pas sur le trottoir, en comptant machinalement ses enjambées.

— 228... 229... 230...

Le monsieur, un paquet à la main, parut sous le porche, et eut un petit haut-le-corps de surprise lorsque l'agent l'aborda.

— Pardon, Monsieur, excusez-moi... c'est pour une renseignement, oh ! tout à fait en dehors du service !...

Le jeune homme, tranquillement, fit signe à son chauffeur de l'attendre et alluma un cigare.

— Voilà... reprit Tonneins extrêmement embarrassé ; voilà... vers 6 heures, ce soir, avenue de l'Opéra, vous avez bien acheté une petite peinture ?...

— Une aquarelle, parfaitement.

— Eh bien ! Monsieur, quelques minutes avant, cette aquarelle avait tout à fait fasciné une petite fille, une Russe — une bien pauvre petite fille, Monsieur !... — et elle croyait reconnaître cette maison...

— Vraiment !... fit le monsieur, tandis que d'un air agacé il faisait tomber la cendre de son cigare.

Pierre, à part lui, songea :

— Ça y est !... Je l'assomme, il va m'envoyer balader...

Néanmoins, courageusement, il poursuivit tout d'une haleine :

— Et quand vous avez eu acheté la peinture et que la petite est revenue avec son frère et qu'ils ont vu que l'aquarelle n'était plus là, eh bien, ils ont été désespérés. La petite était persuadée que son frère reconnaîtrait ce paysage. Ces Russes, Monsieur, ça vous a eu des histoires si dramatiques, ç'a été si malheureux !...

L'inconnu, maintenant, semblait regarder de travers son interlocuteur. Une méfiance naissait dans ses yeux.

— Il se figure que je vais lui demander un secours, peut-être ? pensa Pierre.

Et il brusqua le dialogue.

— Je désire seulement vous demander l'autorisation, si je retrouve cette petite fille, de l'amener, ainsi que son frère, chez vous, pour voir cette peinture. Vous ferez un acte de charité, Monsieur !...

Le jeune homme, brusquement, se mit à rire.

— Ah ! par exemple !... Si je m'attendais ! fit-il ; eh bien ! oui. Vous pouvez m'amener ces enfants ; tenez, voici ma carte. Mais vous avez des idées bizarres, mon ami !... Allons, au revoir...

Il monta dans son auto, et Pierre Tonneins se hâta vers sa demeure.

\* \* \*

Plus de quinze jours s'écoulèrent avant que le sergent de ville ait eu l'occasion de revoir la petite marchande de chansons. Il la retrouva sur le boulevard Saint-Michel, et elle lui parut un peu plus pâle, un peu plus triste que naguère.

— Eh ! petite !... dit Pierre joyeusement, arrive ici : je sais où est la fameuse peinture !...

Elle ouvrit des yeux extasiés.

— Oh ! elle n'est pas vendue ?...

— Oui, elle est vendue, mais je connais celui qui l'a achetée, et il vous attend, toi et ton frère, pour vous la faire voir.

L'émotion qu'elle éprouva fit monter un flot rose à ses joues.

— Comme elle serait mignonne, pensa l'agent, si elle se portait bien, cette gosse-là !...

— Où est-ce ?... fit-elle d'une voix étranglée.

— Au fin bout de Neuilly : il y a une trotte !... Écoute, dimanche, j'ai campo. Ton frère aussi, sans doute ?... Bon. On va se donner rendez-vous pour prendre le tramway jusqu'à la Porte Maillot et on ira ensemble.

— Dimanche !... soupira l'enfant ; que c'est loin !...

— Loin ? Deux jours !... Qu'est-ce que c'est, deux jours, dans toute la vie ? philosopha Pierre Tonneins. Allons, marchons et causons un peu. Qui es-tu ?... D'où sors-tu ?...

Sous la grille épaisse des cils blonds, elle lui jeta un regard attristé :

— Je m'appelle Sonia Miliouff ; mon frère s'appelle Michel. Nous étions petits au moment de la révolution... c'est un Comité américain qui nous a emmenés de Russie : nous étions plus de deux cents enfants dans ce convoi, mais il en est mort beaucoup en route. On nous a mis dans une colonie scolaire. On ne peut y rester que jusqu'à quinze ans, et quand Michel a dû en sortir, il n'a pas voulu m'y laisser sans lui. Alors, depuis, on se débrouille...

— Quel âge as-tu, toi ?...

— Huit ans.

— Pauvres mioches !...

— Oh ! reprit-elle fièrement, depuis que Michel travaille à l'usine d'autos, on n'est pas à plaindre !... Nous avons une petite chambre garnie, avec deux couchettes, et je fais la soupe tous les jours.

Avec une sorte d'orgueil, elle montrait ses menottes crevassées.

— Et vos parents ?...

— Papa est mort, fit-elle sombrement ; on l'a fusillé... et maman... nous ne savons pas ce qu'elle est devenue !...

Pierre Tonneins regarda avec pitié cette épave. Combien, combien d'autres semblables à celle-ci, traînaient sur la terre ?... O misère, douleur, calvaire des petits enfants dont les révolutions démolissent les nids !... Si les hommes pensaient à cela, ils ne seraient pas si cruels, peut-être...

\* \* \*

Et le dimanche arriva.

Michel et Sonia étrennaient, lui, un costume "série-réclame", trop étriqué pour ses seize

ans ; elle, une robe donnée par une œuvre russe, et trop grande autour de son corps d'oiseau.

Pierre Tonneins, en civil, les regarda d'un air perplexe.

— Hum !... j'offre un taxi, conclut-il.

Chez l'amateur de peintures, on les attendait. L'agent avait, la veille, prévenu d'un coup de téléphone, et reçu l'assurance que leur visite ne dérangerait en rien M. et Mme d'Emerie.

La villa, précédée d'un jardin, avait luxueuse apparence, et l'intérieur ne démentait en rien cette impression. Le brave Tonneins était un peu gêné au milieu de toutes ces belles choses, sur ces parquets cirés alternant avec des tapis. Michel Miliouff, en revanche, semblait se retrouver avec délices dans un milieu familier. Ses attitudes, d'une distinction étrange, rendaient plus bizarre encore son accoutrement. Dans le salon où on les introduisit, la vue d'un superbe piano à queue jeta Sonia dans des transports de joie.

— Michel, Michel !... faisait-elle, regarde : pareil, pareil à celui de chez nous !...

— Tu t'en souviens, chérie ? murmura le grand frère avec douceur ; tu avais à peine trois ans pourtant...

Comme il disait ces mots, une portière glissa et M. d'Emerie entra, suivi de sa femme.

Celle-ci paraissait émue, et lui-même serra la main de Tonneins avec une vivacité qui étonna l'agent.

— Voici donc les enfants dont vous m'aviez parlé ?... dit-il, examinant avec attention les deux petits Miliouff ; l'un brun, l'autre blonde... oui... oui... ce serait bien cela !

— Maurice, interrompit la jeune femme, si je leur montrais tout de suite l'aquarelle ?...

— Oui, tu as raison, répondit-il ; emmène-les dans la galerie...

Et comme elle sortait, faisant passer devant elle les deux enfants, il se tourna vers Tonneins stupéfait :

— Ah ! mon ami, dit-il, quelle histoire !... L'autre soir, après vous avoir quitté, tout ce que vous m'aviez raconté s'est mis à s'agiter dans ma cervelle. J'ai narré cela à ma femme en rentrant, et le lendemain nous sommes revenus chez le marchand de tableaux. Alors, figurez-vous...

Un cri venant de la pièce à côté l'interrompit. Il se tut, saisit le bras de Pierre :

— Venez, venez donc...

Et il l'entraîna.

La galerie était une ravissante serre où de belles plantes exotiques confondaient leurs feuillages. Des meubles de rotin étaient disposés çà et là. Au mur, il y avait des tableaux.

L'aquarelle, encadrée, occupait une place de choix, au centre. Et devant elle Michel, à genoux, pleurait, enlacé par sa petite sœur, qui pressait la tête brune contre sa poitrine.

Mme d'Emerie, non moins bouleversée que les enfants, se tourna vers son mari :

— Maurice ! il reconnaît !... C'est bien leur maison de campagne, c'est là que Sonia est née, paraît-il...

Michel déjà se relevait, les joues encore baignées de pleurs.

— Ah ! Monsieur, dit-il, c'est providentiel : ma petite sœur ne s'était pas trompée en croyant reconnaître ce paysage !... Cette maison, elle existe, elle est en Crimée, elle s'appelle Herzinograd. Ce lac, ces arbres, ils ont été le décor de notre enfance !... Je veux savoir quel est le peintre qui est allé choisir pour modèle, là-bas, au fond de la Russie, ce coin de terre où j'ai été si insouciant et si heureux... Je veux aller chez le marchand de tableaux. Il saura peut-être. Viens, Sonia...

M. d'Emerie, très pâle, l'arrêta du geste.

— Attendez !... fit-il ; attendez : j'y suis déjà allé, moi. Je connais la personne qui a peint cette image...

Michel devint blême et sa sœur fut prise d'un tremblement tel, que la jeune femme la saisit dans ses bras avec un geste effrayé.

— N'êtes-vous pas les enfants du prince Herzinoeff ?... acheva brusquement M. d'Emerie.

L'adolescent redressa la tête, et son mouvement fut si fier, si noble, que vraiment ses vêtements ne parurent plus étriqués.

— A quoi bon le nier ?... Oui, Monsieur, dit-il. J'aurais préféré cacher mon nom jusqu'à ce qu'il puisse, grâce à mon travail, reprendre un peu d'éclat...

Déjà les mains de M. d'Emerie étreignaient les siennes :

— Mon enfant, reprit-il, attendez-vous à une grande joie. La personne qui a peint ce tableau s'est fait à Paris une belle situation, elle travaille avec acharnement, n'ayant jamais désespéré de retrouver son fils, sa fille...

— Mes petits !... cria à l'autre bout de la galerie une voix que les sanglots étouffaient.

Michel et Sonia, d'un bond, furent dans les bras d'une femme en deuil, couronnée de cheveux tout blancs...

\* \* \*

Dans le coquet appartement de la princesse Herzinoeff, la salle à manger s'est trouvée trop petite et l'on a dû dresser la table dans le vaste atelier. Çà et là des toiles commencées, de beaux portraits à l'état d'ébauche, attestent le talent et la vogue de l'exilée.

Le repas qui va réunir ici tous nos amis promet d'être plantureux et gai ; Pierre Tonneins se frotte les mains en voyant la table couverte de hors-d'œuvre.

— Moi, de tout un dîner, ce que je préfère, ce sont ces petites bêtises-là... et puis le rôti !... déclare-t-il carrément.

Sa femme est très intimidée de se trouver placée entre le petit prince Michel et M.

d'Emerie. Les trois enfants, plus à l'aise, dévorent des yeux les sucreries du surtout.

Mais reconnaitrons-nous Sonia et son frère dans leurs élégants vêtements, avec sur leurs joues rosées la douce flamme du bonheur?...

Ce bonheur, ô mon Dieu!... qu'il puisse un jour être donné à tous nos petits frères de Russie et d'ailleurs, à tous les petits princes exilés, lorsque reflouriront les anciennes patries...

Edme YVON.

(*L'Etoile Noëliste.*)

## Le délaissé

POUR LES ÉCOLIERS ET ÉCOLIÈRES EN VACANCES

**G**RÉGOIRE DUMONT allait bientôt commencer sa dernière année d'étude classique. Élève de grand talent, le monde déjà partout lui souriait et lui faisait des avances.

Un soir de la fin d'août dernier, il rapporta de la poste un pli dont l'écriture lui causa un particulier émoi; il sentait, en effet, que son sort, à ce moment, dépendait en quelque sorte de la chère écriture qu'il connaissait à peine mais qu'il guettait, depuis quelques jours, dans chaque nouveau courrier. C'était la réponse à une démarche un peu osée, mais toute spontanée et sincère, des jours précédents.

Enfermé dans sa chambre, le jeune étudiant, profondément remué, se mit à lire :

CHER MONSIEUR GRÉGOIRE,

Votre lettre d'hier m'a bien surprise. Jamais, en effet, je ne m'étais rendu compte que vous pouviez m'aimer autrement qu'à titre d'ami de mon frère et d'hôte bienvenu de notre vieux manoir.

Je vous sais donc un gré immense d'avoir ait jusqu'ici, et à mon insu, tant de cas de mon humble personne et je vous prie d'agréer en une seule fois mes remerciements les plus sincères.

\* \* \*

De toutes les bonnes choses que vous apercevez en mon âme — notez qu'il y en a qui sont de votre pure et bienveillante invention — il me fait cependant plaisir de constater que vous attachez le plus grand prix à la piété. J'ai plus lieu de m'en féliciter que d'en tirer vanité; ces dispositions me viennent de ma pieuse mère, et je dois au cher couvent de Stella Maris où je terminais mes études, il y a déjà trois ans, la formation éclairée, pratique et toute surnaturelle que je considère comme le plus reconfortant viatique dont

une jeune fille puisse être munie à son entrée dans le monde.

Vous dirai-je, à mon tour, cher Monsieur Grégoire, ce qui me plaît en vous, ce qui, sans doute — je m'en rends compte aujourd'hui — a été la cause de l'accueil très sympathique, trop sympathique peut-être, que je vous ai fait?... Vous dirai-je ce que j'aimai tout de suite en vous, le jour où, écolier plein d'entrain, collégien à la fois distingué et simple, collégien agréable, vous vintes vous délasser de vos études d'Humanités, au cher foyer où mon aîné, votre confrère, vous avait invité?

En tout ce que vous faisiez transparaisait un esprit foncièrement chrétien. C'est ce qui vous caractérisa depuis à mes yeux. C'est ce qui vous valut tout de suite et définitivement ma plus profonde estime.

Vous êtes si rares, les jeunes gens de cette trempe.

Or, justement, en observant vos attitudes, en vous écoutant converser et même discuter, des réponses de catéchisme apprises par cœur autrefois, des phrases d'apologétique, des directions spirituelles me revenaient mot à mot sur les lèvres, et je jouissais intensément de voir aussi passer dans la réalité d'une vie d'homme, en même temps que les délicatesses d'un savoir-vivre exquis, les hauts enseignements de notre sainte religion.

Vous n'aviez pas honte de vos soucis surnaturels: loin d'en rougir, vous propageiez avec enthousiasme les enseignements de vos maîtres, et votre conversation aussi bien que votre conduite étaient un prosélytisme constant.

Je vous ai donc toujours admiré.

Combien de fois n'ai-je pas répété à mon bon grand frère :

— Tu as la perle au fond des mers. Attention! Si tu allais, faute d'en apprécier la valeur, perdre ce beau trésor!

J'ai dit cela et bien d'autres choses qui ne pouvaient laisser de doute sur mes sentiments à votre endroit.

Du reste, vous ne vous êtes jamais démenti. Bien au contraire; car j'ai pu vous suivre et, par ce que nous disait de vous votre meilleur ami, me convaincre que votre vie est une vie montante, un travail de conquête, et que le succès sur vous-même ne vous satisfait jamais.

Rien que pour ce bel exemple donné à notre cher frère, vous méritez la plus vive gratitude.

J'apprécie donc, ou plutôt nous apprécions — car maman, sur ce point, n'a pas d'autre avis que le mien — nous apprécions tous les jours davantage et votre riche caractère et votre si excellente formation.

J'irai même plus loin et je vous dirai, au risque de vous exposer à une tentation de vaine complaisance, que vous me paraissez être l'idéal réalisable du jeune homme chrétien, de ce jeune homme qui n'ignore ni les faiblesses, ni

les luttes, ni les inévitables défaillances — vénielles, bien entendu — d'une nature insuffisante, de ce jeune homme qui, conscient de son indigence, sait puiser aux inépuisables ressources de la grâce, et qui maintient toujours sous haute pression son idéal, son courage et sa bonne humeur...

C'est à quelqu'un de pareille sorte que j'ouvre plus volontiers mon âme ; et si jamais l'occasion m'eût été offerte de causer en tête-à-tête — l'âme aussi n'est-ce pas, a ses légitimes pudeurs — il me semble que je vous aurais tout de suite fait partager mes goûts intimes, mes aspirations, mon beau rêve d'avenir.

Ce que je ne vous ai jamais dit, pourquoi ne vous l'écrirais-je pas ?

Votre lettre, que je viens de relire, m'en impose presque l'obligation.

Écoutez bien.

Il y avait, une fois, une petite fille très gaie, très vive, très espiègle et qui, trop souvent, hélas ! faisait le désespoir de sa maman, par sa turbulence et son apparente légèreté.

Un jour, il y a bien de cela quinze ans, cette enfant assista, toute de blanc vêtue et voilée, à une messe dite de la Sainte-Enfance ; un missionnaire, un évêque, en autant que sa vision est fidèle, y fit une instruction sur les missions. Il est permis de penser que l'éloquence de l'homme de Dieu fut à la fois simple et convaincante, puisque, dans cette âme frêle encore et inaccoutumée aux messages surnaturels, une voix se fit entendre, lointaine, ah ! bien lointaine, mais distincte et qui disait :

“ Anges de la terre, venez nous baptiser ;  
 “ épouses d'un Dieu vivant, venez nous adop-  
 “ ter ; pour l'amour de nos âmes, quittez votre  
 “ patrie, laissez vos amis renoncez même à vos  
 “ parents tant aimés ; pour l'amour de Jésus,  
 “ donnez-nous votre vie. Venez ! Un long et  
 “ beau martyr vous attend. Venez ! vous serez  
 “ couronnées. Venez ! nous serons votre gloire.  
 “ Accourez aussitôt que vous pourrez. Sans  
 “ vous, nous ne verrons jamais le Paradis.  
 “ Venez ! au plus tôt ! Venez en grand nombre !  
 “ Venez !... ”

Ces voix l'ont poursuivie de leur plainte constante, chaque fois qu'elle a prié, chaque fois qu'elle s'est recueillie, chaque fois que, dans son petit cerveau précoce et fécond, elle jouait à bâtir des châteaux en Espagne.

Au jour de sa Communion Solennelle, agenouillée, les yeux fermés et le front dans ses petites mains gantées, émue et toute fervente, elle entendit une autre voix, toute proche, cette fois, et tendre, et chaude, qui lui disait :

“ Petite sœur bien-aimée, je te veux à moi,  
 “ toute et toujours, entends-tu bien ? Et  
 “ comprends-tu cette prédilection ? Je te veux

“ pure, je te veux obéissante, je te veux stu-  
 “ dieuse et je te veux mortifiée. Je te veux  
 “ généreuse aussi et je te veux joyeuse.

“ Prépare-toi : tu seras mon épouse et je  
 “ suffirai à ton cœur aimant ; tu seras une mère  
 “ pour les indigents, les délaissés, les ignorants,  
 “ et je te ferai l'instrument de ma lumière et  
 “ de mes bienfaits ; tu seras une sainte et je te  
 “ ferai connaître les joies indicibles de la véri-  
 “ table intimité divine, de l'amour et de la paix  
 “ qui surpassent tout sentiment.

“ Prépare-toi dans ta famille, prépare-toi à  
 “ l'école de mes vierges, prépare-toi sous la  
 “ direction de mes prêtres.

“ Et quand sonnera l'heure de tout quitter,  
 “ fie-toi à ma parole, fie-toi à ma bonté, fie-toi  
 “ à mon amour...”

Cette heure a sonné, cher Monsieur Grégoire. Elle a sonné, il y a déjà huit jours, dans la solitude d'une retraite fermée où j'allais voir si le Seigneur parlerait à mon cœur.

Le Seigneur, mon Seigneur, mon bon Maître a parlé ; sa voix s'est fait entendre sans bruit de paroles, mais d'une manière qui ne trompe pas.

Le temps est venu pour Ruth d'aller glaner dans le champ de Booz.

Les miens connaissent, depuis quelques jours, déjà ma récente décision. Bien qu'ils s'y attendissent de longue date, la perspective de la séparation leur brise le cœur ; frères et sœurs m'entourent d'une affection plus tendre s'il se peut, et qui se nuance d'une sorte de respect sacré ; maman, heureuse de voir son offrande acceptée, ressent doublement le don qu'elle fait du meilleur d'elle-même ; mais j'oserais dire que papa fait plus de peine à voir : c'est un homme ; il a la pudeur de ses moindres sentiments intimes, mais je surprends à tout moment les signes de son chagrin caché, de son combat et de sa résignation. Vous connaissez suffisamment, je pense, tous les membres de ma famille pour croire qu'ils ne sauraient disputer au Bon Dieu la missionnaire de son choix. Nous nous aimons mieux encore, puisque de toutes façons l'amour de Dieu prime nos belles et puissantes tendresses familiales.

Il n'en sera pas autrement, si vous le voulez bien, de nos relations.

Mon cher ami — je sens le besoin de vous donner ce titre, pour vous dire ce qui suit — mon cher ami, des âmes comme les nôtres ont plus à faire que d'aimer des créatures pour leur propre satisfaction ; des âmes comme celles dont le Bon Dieu nous a dotés sont assez grandes pour loger l'amour divin ; des âmes fragiles, vous le savez, qu'une grâce toute puissante et une tutelle vraiment angélique ont gardées pures et spacieuses, sont trop belles pour n'abriter qu'un modeste idéal de confort, d'affection et d'amitié naturelle.

Un poète, qui ne monta jamais au palier de l'ordre surnaturel a pourtant écrit des vers qui respirent la fierté à laquelle je vous convie :

Plus le vase est grossier de forme et de matière,  
Mieux il trouve à combler sa contenance entière ;  
Aux plus beaux seulement il n'est pas de liqueur.  
C'est ainsi : plus on vaut, plus fièrement on aime ;  
Et qui rêve pour soi la pureté suprême,  
D'aucun terrestre amour ne daigne emplir son cœur. (1)

Les fortes études que vous faites, la noble dignité de votre vie, le besoin de rayonnement de votre intelligence m'ont toujours fait penser que, consacrés à Dieu, tous ces dons seraient décuplés, que le jeune homme vertueux deviendrait un saint prêtre, que le philosophe appliqué deviendrait un docteur et que le souci de n'être jamais inutile se transformerait en pur zèle pour la gloire du Très-Haut.

N'y auriez-vous jamais pensé ?

Non ! j'aime mieux croire qu'une fatigue morale et toute fortuite, un nuage passant devant votre étoile, ma pauvre personnalité enfin, captant, hélas ! un moment votre attention et votre faveur, vous vous êtes laissé prendre au miroitement d'une vie aisée, charmante, mais indigne de vos qualités, indigne des bienfaits divins dont vous avez été l'objet.

Mon ami, montez plus haut !

Vous êtes fait pour l'âpre combat contre le mal et contre l'erreur : fermez les yeux sur les délices de Capoue.

Vous êtes fait pour les saintes conquêtes de l'apostolat : renoncez aux trop faciles jouissances d'un foyer confortable.

Vous êtes fait pour Dieu : renoncez à moi.

Et, puisse la divine Providence n'avoir permis notre rencontre et nos relations que pour vous fournir l'occasion d'un renoncement suprême à un rêve aussi légitime qu'il est beau, mais que j'estime inférieur à votre capacité d'aimer.

Je m'assure que vous me comprendrez et que, consentant à m'aimer d'autre façon, vous ne m'en aimerez que plus d'avoir cherché à vous rendre ce devoir de l'amitié, qui consiste dans l'avertissement, et de vous avoir fait cette entière confiance, qui est le propre des âmes de même trempe et de commun idéal.

Priez que pour mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, ne soit pas trop indigne du Dieu tout-puissant qui me fait l'honneur de me l'inspirer. Associé désormais à mes meilleurs et plus dévoués amis, demandez pour moi, et sincèrement, la persévérance dans l'immolation ; et comptez qu'en me procurant ce bienfait, par la vertu de la communion des saints, vous ne serez pas sans en toucher vous-même d'incalculables avantages.

Je vous quitte en ce monde pour vous retrouver en Dieu.

*Duc in altum !* Dirigez maintenant votre barque vers la haute mer.

Vous serez pêcheur d'hommes.

Adieu, Monsieur Grégoire, adieu en Dieu !

GABRIELLE T.

Pensif un long moment, les yeux clos et chargés de larmes, Grégoire revit tout d'un coup sa retraite de vocation, l'élection qu'il y avait faite, la résolution qu'il avait prise de se consacrer au service du Bon Dieu, le sacrifice anticipé et douloureux qu'il avait fait de son avenir, de ses succès, des joies de la famille et des perspectives d'une brillante carrière ; il revit tout cela et se prit à répéter tout haut les derniers mots de la lettre providentielle qu'il venait de lire :

— Pêcheur d'hommes... Pêcheur d'hommes ! Vous me voulez donc si uniquement à vous, Seigneur, malgré ma faiblesse, que vous m'interdisez jusqu'à un si beau rêve...

Allons, soit ! dit-il, en se levant avec résolution. Voguons vers la haute mer !

Et Grégoire Dumont se dirigea vers le vieux sanctuaire paroissial.

Là, dans la pénombre, seul à seul avec son Dieu, fort de son délaissement même, il s'abîma dans le saint abandon à l'appel divin...

V. GERMAIN, ptre.

(*Les Missions franciscaines.*)

## GARCIA MORENO

*Président de l'Equateur.*

VENGEUR ET MARTYR DU DROIT CHRÉTIEN

Quelle belle figure que ce grand dévot au Sacré-Cœur !

Le 4 août 1885, Garcia Moreno, reconduisant son ami Jean Aguirre jusqu'à la porte, avec ce calme des âmes justes, lui dit, en le serrant sur son cœur : " Adieu ! nous ne nous reverrons plus ! je vais être assassiné. Je suis heureux de mourir pour la foi." Le 5 il passa la nuit en prière et le lendemain, jour de la Transfiguration, le premier vendredi du mois, il se rendit selon son habitude, à l'Église Saint-Dominique pour y entendre la messe. Il reçut la sainte Hostie avec cette piété qui ravissait tous les assistants. C'était son viatique pour son grand voyage : il le savait bien ; aussi fit-il une action de grâce de deux heures. L'après-midi, il revint à la cathédrale pour rendre ses hommages au très saint Sacrement exposé... C'est après cette suprême entrevue avec le Roi des rois qu'il reçut le coup de la mort... Sa dernière parole fut : "*Dieu ne meurt pas...*"

J. FRECENON, S. C. Sp.

(1) Sully Prud'homme.

## Le martyr de Tarcisius



ES pages que nous reproduisons ci-dessous sont extraites de *Fabiola*, le célèbre ouvrage du cardinal Wiseman (chapitre intitulé : *Le Viatique*).

Wiseman naquit à Séville, en 1802 d'une famille irlandaise. Il fit ses premières études en Angleterre, puis à Rome, où il fut ordonné prêtre. Entré en Angleterre, il devint, en 1850, cardinal et archevêque de Westminster. Il mourut à Londres, en 1865.

*Fabiola* est une étude de la Communauté chrétienne à Rome, au début de IV<sup>e</sup> siècle, vers l'agonie du monde Romain. Une intrigue se mêle habilement à cette étude, l'anime, la colore et lui donne un vif intérêt. On sait que cet ouvrage, traduit dans la plupart des langues européennes a obtenu partout le plus vif succès.

Au moment où nous abordons le récit, la persécution commence. Un édit de l'empereur Maximilien Hercule vient d'être affiché, menaçant les chrétiens. Et la menace est bientôt suivie d'effets : un certain nombre de chrétiens sont enfermés dans la prison Mamertine en attendant qu'ils soient livrés aux bêtes dans le Colisée.

\*  
\* \*

... La scène qui se passa à l'intérieur de la prison offrit le contraste le plus frappant avec la fureur brutale qui grondait à l'extérieur. La paix, la sérénité, la gaieté et la joie y régnaient sans partage. Les pierres massives des murailles et les voûtes de la prison retentissaient d'une psalmodie triomphale, dans laquelle Pancrace donnait le ton. On eût pu dire que l'abîme y répondait à l'abîme, car les prisonniers du donjon inférieur répondaient à ceux du dessus, chantant en chœur alternativement les versets des psaumes les plus analogues à la situation.

La veille du jour où les condamnés devaient lutter avec les bêtes, c'est-à-dire devaient être mis en pièces par elles, était toujours un jour de liberté plus grande. On permettait aux amis des victimes de les venir visiter, et les chrétiens ne manquaient jamais de profiter de la permission pour se porter en foule à la prison et se recommander aux prières des saints confesseurs du Christ. Le soir, on leur servait ce qu'on appelait le "souper libre". C'était un repas abondant et même délicat, dont on faisait une sorte de fête publique. La table était entourée de païens curieux d'étudier la conduite et la physionomie des combattants du lendemain. Mais les observateurs ne pouvaient découvrir ni les bravades

insolentes et furieuses, ni le découragement et l'amertume que l'on trouvait chez les condamnés ordinaires. Pour les convives, c'était véritablement une agape, ou banquet de charité, car ils soupaient avec calme et tranquillité, en discourant joyeusement, Pancrace, cependant, peiné de la curiosité dont ils étaient l'objet, et des observations cruelles des spectateurs, les réprimanda en leur disant : "La fête de demain ne vous suffit donc pas, que vous venez encore contempler à loisir les objets de votre future haine ? Aujourd'hui vous êtes encore nos amis, demain vous serez nos ennemis. Mais regardez-nous bien, afin que vous puissiez reconnaître nos traits au jour du jugement." Cette sortie inattendue frappa les auditeurs ; plusieurs se retirèrent, qui y puisèrent plus tard le germe de leur conversion.

Mais, tandis que les persécuteurs préparaient ainsi un repas pour fêter les corps de leurs victimes, l'Église, leur mère, avait préparé un banquet bien plus précieux pour fêter les âmes de ses enfants. Les diacres ne les avaient pas quittés un seul instant, particulièrement Reparatus, qui eût donné beaucoup pour pouvoir partager leur martyr. Mais les devoirs de son ministère le lui défendaient pour le moment. Après avoir pourvu de son mieux à leurs besoins temporels, il s'était entendu avec le saint prêtre Dionysus, qui continuait d'habiter la maison d'Agnès, afin d'envoyer vers le soir, des parts, suffisantes de pain de vie pour pouvoir nourrir le lendemain, avant la bataille les champions du Christ. Bien que les diacres eussent mission de transporter de l'Église principale aux chapelles succursales les espèces consacrées, pour y être distribuées par les seuls titulaires, c'étaient les ministres inférieurs qui étaient chargés de les porter aux martyrs dans les prisons, et même aux mourants. En ce jour-là, où les passions hostiles de la cité païenne étaient plus que jamais surexcitées par l'approche du massacre d'un si grand nombre de chrétiens, c'était une mission pleine de dangers peu communs. De plus, les révélations de Torquatus venaient de faire connaître que Fulvius avait soigneusement noté le signalement de tous les ministres du sanctuaire, que ce signalement avait été transmis à l'innombrable et active troupe de ses espions. C'est pour cela qu'ils n'osaient guère se risquer à sortir de jour sans être déguisés.

Le pain sacré était prêt. L'officiant du haut de l'autel sur lequel était placé le ciboire, se retourna pour voir lequel d'entre ses assistants conviendrait le mieux à la mission sainte qu'il lui réservait. Avant que personne eût eu le temps de s'offrir, le jeune acolyte Tarcisius s'avança et alla s'agenouiller devant lui. Ses mains étendues en avant, prêtes à recevoir le dépôt sacré, le regard qui illuminait sa belle figure, innocente et candide comme celle d'un

ange, semblaient parler pour lui et réclamer la préférence.

— Tu es trop jeune, mon enfant, dit le bon prêtre, ému d'admiration à la vue du touchant tableau qui s'offrait à lui.

— Ma jeunesse, saint père, sera ma meilleure protection. Oh ! ne me refusez pas cet immense honneur ! — Et des larmes brillaient dans les yeux de l'enfant, et ses joues s'empourpraient d'une émotion modeste en disant ces paroles. Et il étendit de nouveau ses mains vers le prêtre, et il supplia d'un ton si plein de ferveur et de courage, que le saint homme ne put résister. — Il prit le sacrement du divin mystère, l'enveloppa respectueusement dans un linge blanc, le couvrit d'une seconde enveloppe, et le remit entre les mains de l'enfant en disant :

— Souviens-toi, Tarcisius, qu'un céleste trésor est confié à tes faibles soins. Évite les endroits publics trop tumultueux, et n'oublie pas que les choses saintes ne doivent point être distribuées aux chiens, que les perles ne doivent point être jetées aux pourceaux. Tu garderas avec fidélité ces dons sacrés de Dieu.

— Je périrai plutôt que de les livrer, répondit le pieux jeune homme en plaçant le céleste dépôt dans le haut de sa tunique. Et, d'un air recueilli, il partit pour accomplir sa mission. On pouvait voir sur sa physionomie l'expression d'une gravité au-dessus de son âge, quand il traversait d'un pas léger les rues de la ville, mettant un soin égal à éviter les places trop populeuses et les rues mal famées.

Comme il approchait de la porte d'une maison, la maîtresse du logis, riche matrone sans enfants, le vit venir, et fut frappée de la beauté et de la douceur de ses traits. Et il était beau à voir, en effet, marchant rapidement, les bras croisés sur sa poitrine. — Arrête un instant, mon enfant, dit-elle en se plaçant sur son chemin ; dis-moi ton nom et apprends-moi où demeurent tes parents. — Je me nomme Tarcisius ; je suis orphelin, répondit-il en levant les yeux avec un sourire, et je n'ai pas de demeure, si ce n'est un endroit qu'il ne vous serait peut-être pas agréable d'entendre nommer.

— Alors entre dans ma maison et prends-y quelque repos ; je désire te parler. Oh ! si j'avais un enfant comme toi !

— Pas maintenant, noble dame, je ne puis entrer maintenant. On m'a confié l'accomplissement d'un devoir sacré et solennel, et je ne puis différer un moment de le remplir.

— Alors, promets-moi du moins de me venir voir demain, cette demeure est la mienne.

— Si je vis demain, je viendrai, dit l'enfant avec un regard inspiré qui le faisait ressembler à un messager d'un autre monde. Puis il s'éloigna. Pendant assez longtemps la dame le regarda s'éloigner, et, après quelques hésitations, elle se décida à le suivre. Mais bientôt elle enten-

dit un grand tumulte, accompagné de cris horribles qui la glacèrent d'épouvante ; elle s'arrêta... les cris cessèrent, et elle continua sa route.

Cependant, Tarcisius, l'esprit préoccupé de pensées plus élevées que celle d'être un jour l'héritier de cette noble matrone, marchait en hâte vers la prison ; pour y arriver, il avait à traverser une grande place où des enfants, échappés d'une école voisine, commençaient leurs jeux.

— Il nous manque quelqu'un pour notre partie ; comment allons-nous faire ? venait de dire le chef de la bande.

— Voilà justement notre affaire ! s'écria un autre ; voici venir Tarcisius que je n'ai pas vu depuis un siècle. C'est un bon garçon, très habile à toutes sortes de jeux. Viens donc, Tarcisius ! cria-t-il en l'arrêtant par le bras, où donc cours-tu si vite ? Viens jouer avec nous, viens ; tu seras bien gentil.

— Je ne puis en ce moment, Petilius ; en vérité, je ne puis pas. Je suis chargé d'une commission très importante.

— Bah ! il n'y a pas de commission qui tienne ! cria celui qui avait parlé le premier, grand et fort garçon qui avait l'air et les traits d'un rustre. N'essaye pas de résister, car je ne le souffrirais point. Ainsi, viens vite.

— Je vous en prie, dit le pauvre enfant d'un ton suppliant, je vous en prie, ne me retenez pas !

— Je n'écoute rien, répliqua l'autre. Mais, voyons, que caches-tu là si soigneusement dans ta poitrine ? Une lettre, je suppose ; eh bien ! elle ne s'envolera pas pour être un instant hors de son nid. Donne-la-moi, je la mettrai en sûreté pendant que nous jouerons. Et il tendit la main pour s'emparer du dépôt sacré que l'enfant portait sur sa poitrine.

— Jamais, jamais ! répondit l'enfant en levant ses regards vers le ciel.

— Je veux voir cela, dit l'autre en insistant brutalement ; je veux voir ce que c'est que ce merveilleux secret. Et il se mit à pousser violemment l'enfant en lui tirant le bras pour lui faire lâcher prise. Une foule d'hommes du voisinage se rassemblèrent autour d'eux, tous demandant avec curiosité de quoi il s'agissait. Ils voyaient un enfant qui, les bras croisés sur sa poitrine, semblait doué d'une force surnaturelle, car il résistait énergiquement à tous les efforts d'un garçon plus grand et plus fort que lui et qui cherchait à lui faire livrer le secret du message dont il était porteur. Les coups de poing, les soufflets et les violences de toute nature semblaient n'avoir sur lui aucun effet. Il les supportait sans murmurer, sans tenter d'y répondre, et rassemblait tous ses efforts pour défendre son dépôt sacré.

— Qu'est-ce que peut être cela ? se demandaient-ils les uns aux autres et nul ne pouvait

répondre, quand, par hasard, Fulvius vint à passer. En voyant ce rassemblement, il s'en approcha, et reconnut tout d'abord Tarcisius pour l'avoir vu pendant l'ordination. Sa mise et son air distingué lui ayant attiré les questions de la foule, il répondit d'un ton dédaigneux et en tournant sur le talon : " Ce que c'est ? C'est un âne chrétien qui porte des reliques. "

Ces paroles suffirent, Fulvius dédaignait pour son propre compte une proie si mince, mais il ne savait que trop l'effet que devaient produire ses paroles. La curiosité païenne, désireuse de voir les mystères du chrétien pour les violer et les insulter, était éveillée, et un cri général s'éleva, réclamant avec toutes sortes de menaces le dépôt dont Tarcisius était chargé.

— Jamais, jamais qu'avec ma vie ! se bornait à répondre l'enfant. Un coup de poing terrible lui fut asséné sur la tête par un gigantesque forgeron ; l'enfant en fut tout étourdi, et le sang s'échappa de la blessure. Un second coup, puis un troisième suivirent, puis d'autres encore, tant qu'à la fin, le malheureux enfant, tout meurtri, mais tenant toujours ses bras croisés sur sa poitrine, tomba anéanti sur le sol. La foule, aussitôt, se rua sur lui et vingt bras s'étendaient pour lui arracher le céleste dépôt, quand, tout à coup, les lâches assaillants se sentirent repoussés de droite et de gauche par un bras d'une force gigantesque. Les uns s'en vont rouler jusqu'à l'extrémité de la place, les autres demeurent étourdis au même endroit sans savoir ce qui leur arrive, et le reste se retire devant un officier à la taille athlétique, auteur de tout ce désordre. Quand la place eut été déblayée, l'officier s'agenouilla auprès de la victime presque évanouie, et, les larmes aux yeux, le souleva doucement, avec les tendres soins qu'une mère eût pu mettre ; puis il lui demanda d'une voix douce :

— Souffrez-vous beaucoup, Tarcisius ?

— Ne vous occupez pas de moi. Quadratus, dit l'enfant en ouvrant les yeux avec un sourire ; c'est que je porte sur moi les divins mystères ; prenez-en soin, vous.

Le soldat souleva l'enfant dans ses bras avec un respect qui témoignait que ce n'était pas seulement la douce victime d'un héroïque sacrifice, le corps d'un martyr qu'il portait, mais le vrai Roi et Seigneur des martyrs, et la divine Victime de la rédemption éternelle. La tête de l'enfant reposait avec un abandon plein de confiance sur les robustes épaules du soldat, mais ses mains et ses bras restaient croisés sur sa poitrine, pour veiller jusqu'au bout sur le trésor qui lui était confié. Le brave Quadratus ne sentait pas le poids du double et saint fardeau qu'il portait. Personne n'osa l'arrêter ; mais à quelques pas de là, il rencontra une dame qui fixa sur lui des yeux pleins d'étonnement et d'effroi. Elle s'approcha et vint regarder l'enfant de plus près.

— Est-il possible ? s'écria-t-elle avec terreur est-ce là Tarcisius que j'ai rencontré il n'y a qu'un moment, si jeune et si beau ? Qui donc l'a mis dans ce pareil état ?

— Madame, répondit Quadratus, ils l'ont assassiné parce qu'il est chrétien.

La dame attacha pendant quelques instants son regard sur le visage pâle de l'enfant. Il ouvrit les yeux, la vit, sourit et expira. Mais ce regard fit entrer dans le cœur de la noble femme le rayon de la foi ; elle s'empressa d'embrasser la religion chrétienne.

Le vénérable Dionysius ne put retenir les larmes qui voilèrent ses yeux lorsque, en écartant les mains de l'enfant, il découvrit sur sa poitrine, intact et inviolé, le dépôt précieux, le Saint des saints. Il lui sembla que la victime ressemblait plus à un ange, endormi comme il était, du sommeil des martyrs, que lorsqu'il était plein de vie, une heure auparavant. Quadratus le porta lui-même dans le cimetière de Callistus, où il fut enterré en présence des plus anciens dans la foi, qui pleuraient d'admiration.

Cardinal WISEMAN.

(Fabiola.)

## Elles étaient quatre...

**E**LLES étaient quatre qui partirent un matin de printemps.(1)

On avait fait appel au sacrifice, spontanément elles s'étaient offertes.

Elles avaient abandonné le monde pour vivre, dans le calme, des jours de prière et de foi.

Solitude du couvent, paix de l'esprit et du cœur, allégresse d'être la servante humiliée du Seigneur, joie de contempler sa face adorable dans le silence obsédant de la chapelle où la veilleuse agrandit les ombres ; être toute faiblesse devant le Tout-Puissant ; à force d'abnégation, atteindre le sublime et ne pas le savoir, avoir tué l'orgueil, la beauté, le désir ; être une petite chose sans nom dans le troupeau confus des brebis du Pasteur, être toute vertu et toute obéissance, ne voir le ciel qu'à travers la cime des arbres ; et quand le soir descend, dans le jardin, retrouver son enfance joueuse.

Prier, à l'aube, pour ceux qui souffrent ; prier, à la lumière du soleil, pour les âmes dans la peine ; prier, quand le soir vient, pour ceux qui ont péché pendant ce jour.

Tournée vers la lumière, chercher le Dieu secourable qui remet les offenses et le trouver toujours miséricordieux.

N'être qu'une femme et demander pour soi tout le poids de nos fautes.

(1) 24 avril 1844.

Elles étaient quatre qui partirent un matin de printemps, parce qu'un vieil évêque était venu frapper à la porte du couvent.

Il avait parcouru des contrées inconnues, il avait vu la misère des hommes.

Il lui fallait des mains de femmes pour soigner des infirmes et consoler des orphelins.

Mgr Provencher disait :

— Lesquelles d'entre vous seraient disposées à venir à la Rivière Rouge ?

Les Sœurs Grises répondirent :

— Nous voici, envoyez-nous.

Elles étaient quatre qui partirent un matin de printemps.

L'une d'elles s'appelait La France. (2)

\*

\* \*

Depuis, des centaines ont suivi la voie du sacrifice.

Descendant la Rivière Rouge, elles ont traversé le lac Winnipeg, elles ont remonté les grands rapides et la Saskatchewan. Elles ont traversé les lacs immenses, pataugé dans des marécages, parcouru la Prairie dans des charrettes traînées par des bœufs, elles ont dormi à la belle étoile, dans la ronde insensée des maringouins, elles ont bravé les orages, les blizzards et les poudreries.

Rien ne les a arrêtées, rien n'a troublé la sérénité de leur âme.

Je les ai vues dans le Grand-Nord, attentives et douces, se pencher sur les détresses humaines, le cœur débordant de pitié ; je les ai vues, maternelles et divines, au milieu de leurs petits enfants.

Elles avaient des yeux où vivait la lumière.

\*

\* \*

Elles étaient quatre qui partirent un matin de printemps.

Sur une barge, elles allaient vers l'Ouest.

Huit hommes aux bras robustes rament, scandant leur effort au rythme d'un refrain.

Les quatre petites Sœurs sont installées au milieu des ballots et des caisses.

Montréal s'éloigne, Ville-Marie qui vit l'effort des pionniers et le dévouement de la Mère d'Youville, la première Sœur Grise. Leur Mère ! Le Mont-Royal, se dresse à l'horizon. Un tournant l'efface. Et voici l'inconnu.

Elles sont seules pour deux mois.

Des regrets ? Que sais-je ? Le vent qui enfle le flot du Saint-Laurent les emporte dans sa furie.

Dans leurs doigts glissent les grains du chaquet. Elles prient, demandant à Dieu " la force d'aller jusqu'au bout ".

Il pleut. Le vent est debout, les mariniers s'impatientent.

Le soir, on dresse la tente. Elles sont transies et se pressent autour du foyer. Tandis qu'on brûle d'un côté, on gèle de l'autre.

Voici les rapides. Les saintes filles sont mortes de frayeur, mais peu à peu elles s'habituent, bientôt elles plaisantent.

Les portages sont longs, il faut gravir la montagne, se frayer un chemin dans les broussailles, franchir des ravins sur des arbres couchés qui tremblent au passage.

D'un ciel bas, la pluie tombe, inlassable ; quand on marche, c'est la vase, et la boue, et l'eau jusqu'à mi-jambes.

Épreuve, la Sœur Lagrave tombe et se foule la cheville ; on doit la transporter à travers les fondrières. Les hommes grognent et veulent l'abandonner. Etre parvenues si loin pour échouer ! Enfin, deux Iroquois s'offrent, qui porteront la blessée. La mission est sauvée.

Pendant dix jours, c'est un déluge, et dans leur âme inaccoutumée la détresse grandit. Mais elles réagissent et trouvent la consolation dans un amour infini pour Celui qui les mène

On campe. Sous la toile, l'eau dégouline, on barbote, et l'on retrouve la gaieté devant un feu clair qui pétille. Le repas terminé, on songe au pays, à ceux qu'on a quittés.

Alors un Iroquois, un guerrier splendide, qui est assis dans l'eau, les mains nouées aux tibias, parle.

Il fixe le foyer de son regard aigu comme si du tourbillon des flammes les légendes de l'héroïque nation allaient surgir.

*Alors, au commencement il tomba tant de neige, que la terre en était couverte. Le sommet des arbres seul apparaissait. Ce n'était plus tenable.*

*Alors tous les animaux qui demeuraient avec l'homme partirent pour aller chercher la chaleur du ciel.*

*Leur voyage dura plusieurs heures. Enfin, l'écurieil fit un trou au firmament. Ce trou, c'est le soleil.*

*C'est par là qu'ils pénétrèrent tous dans la terre d'en haut.*

*Là, un ours gardait la chaleur. Elle était suspendue, ainsi que les autres éléments, dans différents sacs, à un grand arbre, les uns disent que c'était un érable, d'autres un sapin. Cet arbre était au milieu d'une île.*

*Le caribou, se dirigea aussitôt en nageant vers l'arbre et s'empara du sac qui contenait la chaleur.*

*L'ourson dit :*

*— Mon père, on vole la chaleur !*

*Et l'ours, en grondant, poursuivit le voleur dans son canot, mais, la souris ayant rongé l'intérieur de la pagaie, celle-ci cassa. Et les animaux*

(2) Sœur Valade, supérieure, Sœur Lagrave, Sœur Coutlée et Sœur La France.

s'enfuirent avec la chaleur. Le sac étant lourd, ils le portèrent à tour de rôle.

Mais la souris — depuis elle est maudite — rongea l'enveloppe, l'outre creva et la chaleur se répandit sur la terre et fit fondre en un instant l'immense quantité de neige qui la couvrait.

C'est pourquoi il n'y eut plus de terre, Nihnaouldé !

Tous les hommes et tous les animaux périrent.

Un vieillard seul eut le bon esprit de construire un grand radeau — certains disent que c'était une barge — sur lequel il se retira avec quelques animaux.

Alors les Montagnes Rocheuses apparaissaient hors de l'eau.

Tout à coup, l'eau a recouvert les montagnes.

C'était fini. Il n'y avait plus de terre.

Cela dura des jours et des jours. C'est pourquoi tous les animaux et tous les oiseaux plongèrent pour aller chercher la terre, mais de terre point.

Alors l'aigle s'envola à la recherche d'une cime. En vain.

La pie partit à son tour, elle vit la tête des sapins et rapporta un bourgeon dans sa patte. Mais on sut qu'elle avait menti, le bourgeon, elle l'avait trouvé flottant sur les eaux.

Et les eaux montaient toujours.

Le vieillard dit au kankanwi :

— Kankanwi, mon ami, tu plonges fort bien, va donc voir si tu trouves la terre.

Le canard plongea et revient bientôt, tout essoufflé, il n'avait rien trouvé.

L'homme le remet sur le radeau et s'adresse au castor :

— Tu plonges encore mieux que le kankanwi, va donc voir si tu trouves la terre.

Le castor obéit, il reste longtemps sans l'eau, mais il remonte épuisé, il n'a rien vu.

L'homme dit alors au rat musqué :

— Mon petit frère, tu es ma dernière espérance, mais j'ai confiance en toi, plonge et tâche de trouver la terre.

Et le rat musqué plonge. Il reste un jour entier sous l'eau, puis il reparaît plus mort que vif, couché sur le dos. Il respire avec peine. Le vieillard le hisse à bord, le ranime. Quelle joie, le rat musqué a de la boue aux pattes.

L'homme la ramasse avec soin, l'aplatit en couche bien mince entre ses mains et la pose sur l'eau. Puis il se met à souffler dessus.

Alors ce peu de terre, grand comme une feuille de peuplier, commence à s'étendre.

A chaque souffle, elle se développe. L'homme continue de souffler jusqu'à ce qu'il voie une grande île assez solide pour le porter.

Il demande :

— Où sont les cadavres des hommes ?

La pie dit :

— J'ai vu des oiseaux qui les mangeaient sur le rivage.

Le radeau aborde. Le vieillard et les animaux débarquent.

Depuis ce temps-là, la terre existe et les hommes sont sur la terre.

L'Indien s'est tu. Il reste niératique, les yeux fixés sur la flamme qui diminue.

Les mariniers se sont étendus à même le sol.

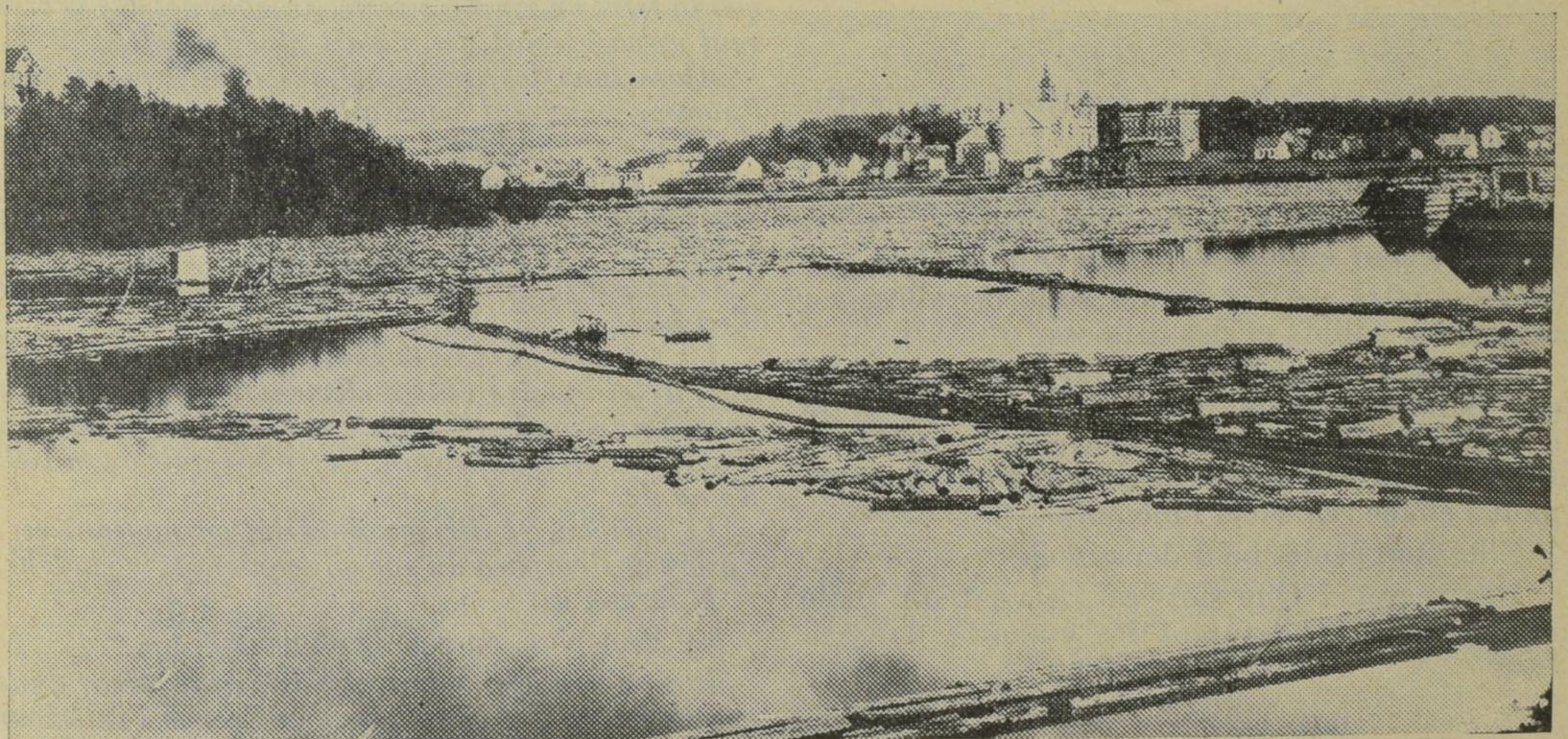
Les quatre petites Sœurs Grises bénissent Dieu qui a mis dans l'âme obscure du sauvage une lueur.

Elles ont foi dans leur mission de charité, de dévouement, d'obéissance.

Le sommeil berce la simplicité de leur cœur.

Elles étaient quatre qui partirent un matin de printemps.(3)

(3) Extrait du beau livre de M. L.-F. ROUQUETTE, *L'Épopée blanche*.



VUE DU BROMPTONVILLE SUR LA RIVIÈRE SAINT-FRANÇOIS

# Le petit tambour du "Petit Caporal"

(RÉCIT D'UN VIEUX GROGNARD.)

**P**AR la barbe de mes aïeux, lança Arthur Parsois d'une voix formidable, c'était un gosse pas plus haut que ça...

Un soir, comme j'achevais ma ronde, voilà que j'aperçois quelque chose de suspect sur un tas de paille.

"Arthur, me dis-je, regarde là-haut. Qu'est-ce que tu vois, mon garçon?"

Il faut vous dire, mioches, que j'étais bigrement jeunet, à ce moment-là, et que je me permettais censément d'être un peu familier avec moi-même...

Allons, bougres de lascars, qu'est-ce que vous voulez encore?... Savoir où ça se passait?... Ah! pour me rappeler dans quel coin de l'Europe ça se passait, c'est une autre histoire... Mais ça ne change rien à l'affaire.

Donc, je regardai là-haut et, ma foi, tout éberlué, je me répondis :

"On dirait quelque chose comme une patte de marmot... Si la graine de gosse poussait dans la paille, sûr que ça en serait un."

Je sautai à pieds joints pour essayer d'attraper l'objet en question, mais bast! rien à faire! Il était trop haut perché.

Alors, je me décidai à monter inspecter ce fichu tas de paille, et tout en grim pant, je m'encourageais comme je pouvais.

"Camarade Arthur, pensais-je, ce n'est pas ordinaire, ce qui t'arrive... Que diable vas-tu découvrir?... Vois-tu ce que soit le fils de l'empereur d'Allemagne qui aurait pris ce machin-là pour son berceau?... Dans ce cas, Arthur, ta fortune est faite... Part à deux, mon garçon... Ah saperlipopette."

Par la barbe de mes aïeux, c'était bien un mioche, et qui dormait, ma foi, sur ce tas de paille, comme s'il n'avait fait que ça depuis sa naissance! Je l'attrapai par une patte et je le mis debout.

"Eh! galopin, en voilà des façons de se loger aux frais de l'Empereur... Qu'est-ce que tu fais là, moustic?"

Tout en se frottant un œil et en me regardant de l'autre, il me dit :

"C'est vous qui êtes le Petit Caporal?"

— Le Petit Caporal?... Est-ce que j'ai une tête à être le Petit Caporal? Faudrait voir à ne pas te moquer de l'armée, méchant moutard...

— Alors, puisque vous n'êtes pas le Petit Caporal, laissez-moi dormir.

Et il me tourna le dos, s'il vous plaît, et se recoucha en rond dans la paille.

Cette fois, ça devenait excessif. J'empoignai le gosse, je dégringolai à terre et je galopai au campement. Au beau milieu d'un groupe de camarades, je le remis sur ses pieds, pas fâché de me débarrasser de ce maudit moustic qui me labourait les côtes à coups de poings.

"Voilà, dis-je, ce que j'ai trouvé. Je ne sais pas ce que c'est ni d'où ça vient... Mais je l'ai empoigné parce que ce n'est pas réglementaire, un gosse qui niche dans la paille comme dans son berceau..."

En rond autour de moi, tous les autres regardaient mon phénomène avec des airs de ne pas comprendre...

C'était petit, petit, à faire pitié... Cinq ou six ans, peut-être, avec des pattes d'araignées, une drôle de tête ronde, grosse comme mon poing, et des yeux vifs, malheur! qui brillaient, qui brillaient, comme des yeux d'écureuil.

Parole d'honneur, c'est lui qui engagea la conversation! Il s'avança d'un pas et, levant la tête aussi haut qu'il pouvait pour me regarder en face, il demanda :

"Pourquoi m'as-tu amené ici?"

Par la barbe de mes aïeux, il me tutoyait, le moustic!... Mais le moyen de se fâcher contre ça?... Je répondis tranquillement :

"Excusez-moi, mon prince, si le système vous a déplu... Le carrosse de monseigneur n'était pas prêt..."

— Fais pas l'idiot, qu'il me répliqua. C'est le Petit Caporal qui t'a ordonné de m'amener ici?

— Non, mais vous l'entendez, vous autres?... Il se figure que le Petit Caporal a le temps de s'occuper des microbes comme lui...

— Alors, puisque tu n'as pas d'ordre, tu ne peux pas m'empêcher de partir. Bonsoir."

Ce coup-ci, elle était raide! Tu n'as pas d'ordre! Ah! bien, on va voir si "tu n'as pas d'ordre!"

J'allongeai la main et je l'attrapai à l'épaule.

"En attendant mieux, reste là, moucheron du diable! Et gare à toi si veux te trotter!"

— C'est bien", dit-il en s'asseyant près du feu d'un petit air tranquille. Mais tu ne me fais pas peur, tu sais... Et maintenant, laisse-moi dormir, veux-tu?... J'ai bien sommeil."

Une minute plus tard, il dormait en effet. Et nous nous apprêtions à faire comme lui, quand une sentinnelle cria :

"L'Empereur..."

En un clin d'œil, tout le monde fut debout, au port d'armes... C'était lui. On ne l'avait pas entendu venir, et il était déjà tout près. Les mains derrière le dos, son petit chapeau enfoncé sur les yeux, il s'était arrêté et il nous regardait... C'est-à-dire, non... ce n'est pas nous qu'il regardait... c'était le microbe qui, lui, était debout comme les autres et qui regardait l'Empereur, par ma foi, sans baisser les yeux.

“ Qu'est-ce que c'est que celui-là ? ” demanda Napoléon avec un petit mouvement de tête pour désigner le microbe.

Je m'avançai et je répondis :

“ Sire, je ne peux pas vous le dire, vu que je n'en sais rien... Voici tout ce que je sais du particulier, et ce n'est pas grand'chose...”

Quand j'eus fini de raconter toute l'histoire :

“ Approche-toi ”, dit l'Empereur au moucheron.

Il obéit, crânement, et toujours au garde à vous. Quant au dialogue qui suivit, je m'en souviens comme s'il datait d'hier.

“ Ton nom, gamin ? ”

— Jean-Claude Hébrart.

— Quel âge ?

— Sept ans.

— D'où viens-tu ?

— Du régiment des dragons, sire.

— Ton père ?

— Soldat de l'Empereur dans ce régiment-là... Tué avant-hier.

— Ta mère ?

— Morte.

— Des frères, des sœurs ?

— Personne.”

L'Empereur se tut. L'enfant n'avait pas bougé ; il se tenait raide, la main droite à la hauteur du front, mais moi, qui étais tout près de lui, je vis bien qu'il y avait des larmes dans ses yeux.

“ Pourquoi as-tu quitté ton régiment ? ” demanda encore Napoléon.

— Ce n'était plus mon régiment, sire, puisque mon père est mort.

— Et qu'est-ce que tu veux à présent ?

— Je veux être le petit tambour du Petit Caporal.”

L'Empereur réfléchit un instant, posa la main sur l'épaule de l'enfant, et se tourna vers nous.

“ Soldats, dit-il d'une voix forte, à partir de ce soir, Jean-Claude Hébrart fait partie de votre régiment au titre de “ petit tambour du Petit Caporal ”.

Jean-Claude Hébrart — le Moucheron, comme nous l'appelions tous — a fait avec nous toutes les campagnes, deux ans durant. Jamais fatigué, jamais traînard... Aux attaques, il battait la charge comme un enragé, et si l'on courait derrière lui, sa mécanique en peau d'âne y était bien pour quelque chose !

Ce n'est pas lui qui l'a battue, la charge, sur le pont d'Arcole, mais il a été de cent autres batailles... Le Moucheron n'a pas eu la Gloire... Est-ce que la Gloire en aurait voulu de ce gamin-là?... Et puis si, je me trompe, il a eu la gloire de tout le monde, celle dont tous ceux qui se sont battus pour l'Empereur ont eu un morceau... Celle qu'on décerne en bloc, qu'on consigne d'un seul mot dans les livres... Et celle-là en vaut bien une autre...

En dehors de tout ça, c'était un gosse, un vrai gosse... quelque chose comme notre gamin à tous... Toujours prêt à courir où l'on voulait, pour le service ou pour aider l'un ou l'autre... Toujours sifflant comme un merle... Au bivouac, quelquefois, pendant les haltes, l'ennui nous prenait... le mal du pays, ou bien autre chose... Mais quoi, on ne pouvait pas flancher, nous, les vieux, pendant que ce gosse-là, qui n'avait plus de famille, plus rien, sifflait à deux pas de nous, le bonnet sur l'oreille et les mains dans les poches...

Deux ans, que ça a duré ! Et puis, un jour... Enfin, quoi, il y est resté, lui aussi... Il courait à l'ennemi en tapant sur son tambour, comme de juste. Une balle lui est arrivée en pleine poitrine... je n'ai eu que le temps d'étendre le bras pour l'attraper. Il tourna un peu la tête en disant :

“ Merci, mon vieux... Mais, tu vois, ce n'est plus la peine...”

Il fallait marcher, c'était l'ordre... Je l'ai laissé étendu à terre, et, quand nous sommes revenus chercher nos blessés, deux heures plus tard — victorieux, comme toujours — le Moucheron était encore vivant. Ramené au campement, il demanda à voir l'Empereur.

Juste, il arrivait, l'Empereur. Ce diable d'homme, il était toujours là où on avait besoin de lui ! Il s'approcha, regarda un moment le petit tambour et dit :

“ Gamin, tu as bien servi la France... Tu étais le plus petit de mes soldats et le plus brave de mes petits tambours.”

Puis il se pencha et l'embrassa.

Le Moucheron sourit encore un peu.

“ C'est vrai... tout de même ”, prononça-t-il faiblement “ que j'étais... le petit tambour... du Petit Caporal...”

Il renversa la tête en arrière, et puis, et puis... c'est tout... il était mort... C'est tout, mioches, je vous dis... Rompez tous.”

Les petits obéirent sans protester. Mais ils avaient eu le temps de voir une larme rouler dans la moustache du vieux grognard.

Claude YVENNE.

Les hommes de conscience se distinguent à trois signes principaux : ils sont délicats dans le devoir d'état, sévères dans la sincérité, rigidement honnêtes dans le maniement des intérêts d'autrui.

Abbé GUIBERT, S.S.

Il faut porter son velours en dedans, c'est-à-dire montrer son amabilité de préférence à ceux, avec qui l'on vit chez soi.

JOUBERT.

CHRONIQUE  
LITTÉRAIRE

## “Pour rester au pays”

par l'abbé  
Georges-Marie  
BILODEAU

**L**A nation canadienne-française, par sa population, forme plus du quart de l'État canadien.

Nous étions 2,452,782, en 1921, sur un total, pour le pays, de 8,788,483.— Et les chiffres du recensement fédéral, on le sait fort bien, n'exagèrent en rien notre apport numérique.

Les ancêtres n'étaient que 60,000 à la Cession du pays, il y a un siècle et demi. Cette montée rapide vers les deux millions manifeste la santé morale et physique de notre peuple. Nous avons lieu d'être fiers.

Mais il ne faut pas que la satisfaction nous aveugle. Car si nous sommes maintenant plus de deux millions, sur le domaine des anciens, au moins deux millions des nôtres sont partis pour l'étranger.

Nous avons subi cette perte énorme au cours du siècle, et la dernière décade surtout nous a été fatale.

Aussi bien, on s'est inquiété de toutes parts. La phénomène malheureux fut étudié. On en a recherché les causes, afin de les supprimer ou de les neutraliser et d'éviter, à l'avenir, la terrible déperdition.

Ceci nous a valu force articles, études, brochures et au moins un volume, celui de M. l'abbé Georges-Marie Bilodeau.

M. l'abbé Bilodeau — maintenant missionnaire-colonisateur — était professeur au Séminaire de Saint-Victor, à la Beauce, région qui, malgré sa richesse, a fourni sa bonne part d'exilés. Il s'est ému, a voulu apporter un concours personnel au barrage intellectuel élevé contre l'émigration.

Et il nous donne *Pour rester au pays* ; sous une douzaine de chapitres, les observations groupées de ceux qui ont écrit le mieux sur la question et les siennes propres.

\* \* \*

grant ne part guère d'un cœur gai, surtout s'il s'agit du père et d'un foyer qui s'éteint complètement, d'une ferme vendue avec tout le mobilier. Les choses ont une âme qui s'attache à notre âme et la force à sentir. Les humbles connaissent la plainte des objets familiers que l'on abandonne.

On n'a pas toujours montré à l'exilé cette sympathie que lui témoigne *Pour rester au pays*. De braves gens se sont laissés tromper par la légèreté des uns, la crânerie des autres, à l'heure du départ pour l'étranger. Sur des observations sommaires ou un manque total d'observation, ils ont greffé des conclusions boiteuses, blâmé l'appétit de la jouissance, chanté que la prodigalité et le manque de talent jettent seuls le rural sur une terre étrangère, conseillé le retour aux habitudes ancestrales qu'ils entendent par le port de l'étoffe du pays et des bottes sauvages. Il y a bien là quelque vérité, mais mêlée de combien d'erreurs.

Certes, il faut garder ou retrouver les habitudes des aïeux, leurs fortes vertus. Cependant la vertu ne s'exprime pas toujours de même manière. Une seule façon d'économiser ne varie pas qui met à part les bouts de chandelles. Notre paysan affronte une situation économique différente de celle à laquelle fit face son grand-père. Il y a les chemins de fer ; l'automobile, l'autobus ; les grandes artères si actives de la vie moderne ; les communications si faciles entre campagnes, villages et villes ; la grande industrie puissante et enjôleuse. Une division du travail s'impose dans notre société compliquée qui n'existait pas il y a soixante ans. Le main d'œuvre a subi une autre répartition. Et il est devenu un luxe, assurément, de porter des bottes sauvages et l'étoffe domestique, l'étoffe du *pays*, s'il est toujours de mise d'utiliser l'étoffe fabriquée au Canada plutôt que les draps importés à prix élevés.

Dans son ouvrage, M. l'abbé Bilodeau souligne que l'exode est dû, en premier lieu, à un changement dans la mentalité. Et ici, cette observation trop juste vaut également pour la

Notre auteur marque d'abord l'étendue du mal, dans un bref chapitre. Il y note que l'émi-

désertion du rural vers le gros village ou la ville canadienne.

Comme remède, l'abbé dit : éducation, amour de la terre, colonisation, autorité, patriotisme.

\*

\* \*

Dans l'étude du problème de l'émigration canadienne-française, le chapitre de l'éducation n'est pas le moins important. L'éducation rend raison des mœurs et les mœurs expliquent les crises sociales ou politiques.

Il n'est pas certain que l'on ait donné à la classe agricole, chez nous, l'importance qui est sienne dans la nation. Longtemps les citadins la regardèrent du haut de leur grandeur dérisoire, à cause, peut-être, que les premiers citadins et les plus cossus, après la conquête, furent des mercantis d'une autre race qui se moquèrent volontiers de notre paysan et qui furent imités ensuite par le snobisme de nos parvenus.

Je crois qu'il ne faut pas toujours blâmer l'agriculteur, mais souvent nos classes dirigeantes. Elles n'ont pas compris leurs responsabilités, ont trop suivi l'exemple de ces bourgeois d'origine étrangère qui voulurent bien trafiquer des produits de la terre, s'en nourrir, mais ignorèrent profondément la valeur de producteurs en bonne santé sociale.

Cette sorte d'humiliation subie par le laboureur a duré si longtemps qu'il en perdit sa fierté professionnelle. Et, ce qui est plus grave, l'éducation du foyer rural méprisa la carrière paternelle, la terre nourricière et ses ouvriers.

Le malheur fut plus grand encore ; l'école, prolongement du foyer, nous donna des commis, des comptables, des teneurs de livres. A peine si l'on découvre enfin qu'un fils de cultivateur doit avoir une autre éducation qu'un fils de négociant, si l'instruction de l'un est fort apparentée à celle de l'autre.

M. l'abbé Bilodeau fournit sur ce dernier point des vues nettes.

\*

\* \*

Enfin, il faut développer chez nos agriculteurs un esprit professionnel, une fierté de corps. Rien ne sert d'user de remèdes de bonnes femmes ou de soigner un point et un autre.

Assez longtemps on a éparpillé les efforts. Le temps du grand remède est arrivé.

Nos ruraux périssent de leur individualisme. Avant les chemins de fer et les fords, nos campagnes assuraient aux paysans "la protection du cloître sans en avoir l'austérité". Il y régnait une fraternité chrétienne très étendue. Mais avec la facilité des communications, le microbe du matérialisme a pullulé chez les campagnards. La fraternité a cédé la place à l'individualisme, au grand dam de tous.

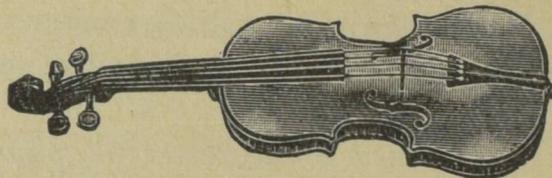
L'esprit professionnel entraînera l'esprit coopératif et les nombreux avantages économiques et sociaux qui en découlent ; seul il peut lutter avantageusement contre l'individualisme destructeur et le matérialisme pernicieux.

L'esprit professionnel créé par une forte association de nos cultivateurs contribuera à résoudre le problème de la colonisation, d'autant plus aigu, en ce pays, que le gouvernement central se désintéresse beaucoup de l'émigration française vers l'étranger.

Bref, M. l'abbé Bilodeau a scruté beaucoup des troubles de notre agriculture. Il n'a pas manqué de nous procurer pour chaque désordre une prescription heureuse. Toutefois, on peut se demander si son volume atteint le problème jusque dans sa synthèse profonde. Il semble, en tous cas, qu'une œuvre plus considérable que *Pour rester au pays* devrait avoir pour pivot et centre : l'organisation professionnelle agricole ; sa nécessité pressante ; l'adaptation des organisations étrangères à la vie rurale et à la mentalité de la nation canadienne-française.

Mais il faut lire *Pour rester au pays*, si l'on veut connaître les angles divers de ce problème angoissant.

Ferdinand BÉLANGER.



**\$3.95** Pour ce violon, une valeur de \$7.50 vous sera donné en prime pour la vente de nos graines. Gratis sur demande, notre catalogue de 500 "bargains."

**Allen Nouveautés**

St-ZACHARIE, P. Q.

# Ephémérides Canadiennes

JUILLET 1926

1 — Deux princes de l'Église, LL. EE. les Cardinaux Dubois, archevêque de Paris, et Charost, archevêque de Rennes, et plusieurs évêques : LL. GG. Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, André du Bois de la Villerabel, archevêque de Rouen, Grente, évêque du Mans, Chaptal, évêque auxiliaire de Paris, et plusieurs prêtres français sont de passage à Québec. Les distingués visiteurs, qui reviennent du congrès eucharistique de Chicago, passeront deux jours dans nos murs.

— A partir d'aujourd'hui, le tarif postal pour les lettres destinées au Canada et aux États-Unis, est de deux sous.

— Le nouveau gouvernement conservateur est défait par une voix de minorité. On croit que le premier ministre, le T. H. M. Meighen, demandera la dissolution des Chambres.

2 — Le gouverneur général accorde la dissolution du parlement à M. Meighen. La date des élections n'est pas encore fixée.

3 — A sa résidence d'été, à Sainte-Rose de Témiscouata, décède M. le Commandeur P.-T. Légaré, à l'âge de 75 ans. Le défunt était le fondateur de l'importante maison canadienne-française "P.-T. Légaré, Limitée".

— La visite des cardinaux et des évêques français provoque l'enthousiasme de notre population.

5 — A Québec décède le Major-Général J.-P. Landry, commandant de notre district militaire, à l'âge de 56 ans.

— Dix-sept compagnies de Zouaves canadiens formant un effectif de 1,200 hommes, sont depuis le 2 juillet, en convention à Grand'Mère, sous le commandement du général Rouleau, de Québec.

6 — Le colonel Georges Roy, commandant temporaire du district militaire de Québec, décède subitement sur la Terrasse de Québec, à l'âge de 47 ans.

— A Hébertville, au Lac Saint-Jean, on dévoile solennellement le monument élevé à la mémoire de l'abbé Hébert, le premier apôtre de cette région.



S. ÉM. LE CARDINAL DUBOIS signant le registre des visiteurs à la maison du Séminaire de Québec, au Petit Cap.



FEU M. P.-T. LÉGARÉ

8 — A Saint-Ludger de Beauce décède M. l'abbé L.-René Moisan, vicaire de cette paroisse, à l'âge de 30 ans.

12 — La nouvelle Chambre provinciale de l'Alberta va compter cinq députés canadiens-français, dont trois fermiers-progressistes et deux libéraux.

— Une dépêche annonce que Sa Grandeur Mgr R.-M. Rouleau, O.P., évêque de Valleyfield, est nommé archevêque de Québec. La même dépêche dit que S. G. Mgr J.-Alf. Langlois, vicaire capitulaire de Québec, est transféré au siège de Valleyfield.

13 — Le T. H. M. Meighen fait connaître la composition de son cabinet. Pour le moment la Province de Québec ne compte que deux ministres, l'hon. E.-L. Patenaude, ministre de la Justice, et Sir Georges Perley, secrétaire d'État. La province d'Ontario compte aussi un Canadien français dans le ministère, M. le Dr R.-D. Morand. Les élections sont fixées au 14 septembre.

14 — A l'Hôtel-Dieu de Québec, à l'âge de 35 ans, décède M. l'abbé Pamphile Roy, prêtre du diocèse de Québec ayant exercé le ministère aux États-Unis pendant dix ans. Feu l'abbé Roy était le frère de MM. les abbés Albert Roy, du Séminaire de Québec, Évariste Roy, vicaire à Saint-Évariste, et des RR. Pères Marie-Antoine, O.F.M., de Montréal, et Égide-Marie, O.F.M., missionnaire au Japon.

15 — Un incendie détruit sept résidences et six magasins à Sainte-Marie de Beauce. Les pertes sont de près de \$500,000.

16 — Avec autorisation du ministère de l'Éducation de l'Ontario, la Commission des écoles publiques de Welland, en cette province, introduit l'étude du français dans le cours régulier de l'enseignement sous sa juridiction.

19 — Il est annoncé officiellement que la *Patrie* de Montréal vient d'être vendue à un syndicat qui promet d'en faire un organe franchement conservateur.

— Dans une déclaration catégorique, et d'allure officielle, les Progressistes de la Saskatchewan, réunis en congrès à Saskatoon, affirment qu'ils n'abandonnent point la partie fédérale, et auront encore leurs propres candidats en face de ceux des vieilles organisations politiques.

— On annonce que Mgr Léon Maurice, vicaire général du diocèse de Chicoutimi, vient d'être nommé par le Saint-Siège, Protonotaire Apostolique.

20 — Le premier ministre du Canada, le T. H. M. Meighen, ouvre sa campagne électorale à Ottawa en présence de 8,000 personnes. L'hon. premier ministre engage, de nouveau, son parti à une politique de protection bien caractérisée, ferme et modérée en même temps.

21 — A Saint-Paul de Grand'Mère, au diocèse des Trois-Rivières, dont il était curé, décède M. le chanoine Louis Richer-Lafèche, à l'âge de 65 ans.

22 — Le commerce d'exportation du Canada grandit à vue d'œil. Pour le mois de juin 1926, le total est de \$118,188,590, contre \$91,573,173 en 1925.

23 — Sir Henry Thornton donne un avis sage à ses subalternes du Réseau National Canadien, en leur conseillant de ne se mêler point aux présentes élections fédérales autrement que pour donner discrètement leur vote de citoyens du Canada.

25 — Une ordonnance de S. G. Mgr Larocque, évêque de Sherbrooke, annonce la création d'un chapitre diocésain. Le nouveau chapitre aura pour doyen S. G. Mgr A.-O. Gagnon, auxiliaire de Mgr l'évêque de Sherbrooke. L'inauguration aura lieu le 29 septembre prochain, en la fête de S. Michel, patron du diocèse.

— La desserte de St-Émilien, au Lac Saint-Jean, est confiée aux RR. Pères Rédemptoristes. La nouvelle paroisse est située à l'embouchure de la Métabetchouan, à l'endroit où les Jésuites, avaient établi, au milieu du XVIIe siècle, la mission des sauvages du Lac Pikouagami (Lac St-Jean).

26 — Les dépêches de Toronto rapportent que dans cette ville même, à Hamilton, de même qu'à Buffalo, N.-Y., vingt-deux personnes, hommes et femmes, ont été empoi-



S. G. MGR RAYMOND-MARIE ROULEAU, O.P.,  
dix-neuvième évêque et neuvième archevêque de Québec.

sonnées, dont treize en sont mortes, pour avoir bu de l'alcool méthylique, ces jours derniers.

— Au Sanctuaire de Beaupré, outre la fête de sainte Anne que l'on célèbre très solennellement, on commémore le cinquantième anniversaire de la proclamation par S. S. Pie IX de sainte Anne comme patronne de la Province civile de Québec. Près de 35,000 pèlerins visitent le sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré, hier et aujourd'hui.

— La foudre détruit l'église et le couvent de la paroisse acadienne de Petit-Rocher, au Nouveau-Brunswick.

28 — Dans la cathédrale des Trois-Rivières a lieu le sacre de S. G. Mgr Alfred-Odilon Comtois, évêque titulaire de Barca et auxiliaire de Mgr l'évêque des Trois-Rivières. Le prélat consécrateur fut S. G. Mgr F.-X. Cloutier, évêque du lieu. Il était assisté de LL. GG. Mgr Ross, de Gaspé, et Mgr Deschamps auxiliaire à Montréal. S. G. Mgr Langlois, évêque-élu de Valleyfield, et vicaire capitulaire de Québec, prononça le sermon.

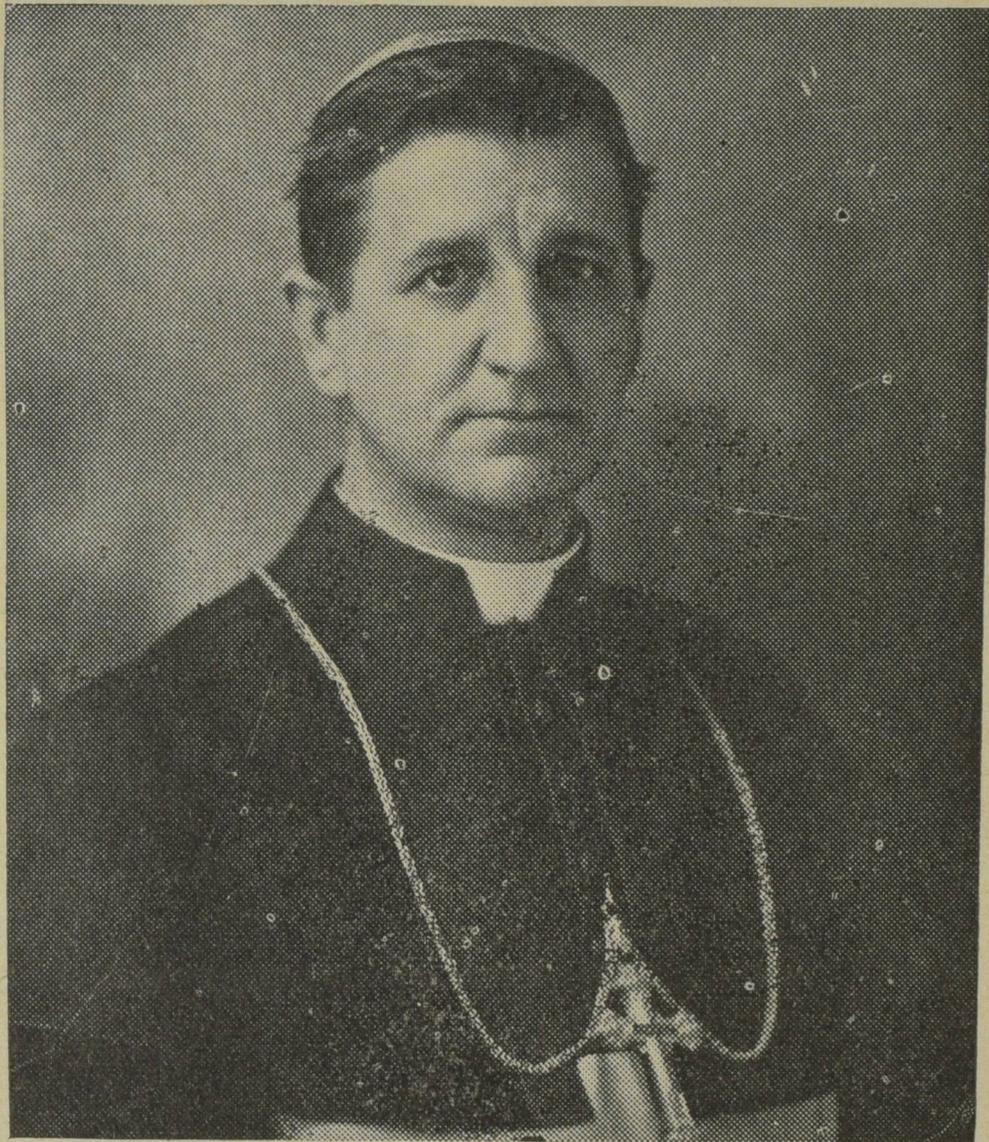
— Trois religieux canadiens-français des Pères

Blancs d'Afrique, récemment ordonnés prêtres à Carthage, viennent d'arriver à Québec. Ce sont les RR. Pères Emery Champagne, de Manchester, N.-H.; Lucien Morissette, de Thetford-Mines, et Léopold Bélanger, de Rigaud. Ils vont dire adieu à leur famille respective avant leur départ pour les lointaines missions du centre africain.

29 — C'est à Halifax, N.-E., entre le 16 et le 20 août prochain, que Sir François Lemieux, choisi comme Commissaire royal unique, pour continuer et compléter l'enquête sur les Douanes canadiennes, va reprendre la série des séances de ce tribunal.

— A Edmonton, Alberta, décède subitement M. le docteur Michael Clarke, ancien député libéral du comté de Red Deer, au parlement d'Ottawa, à l'âge de 65 ans.

— L'hon. M. Lapointe, ancien ministre de la Justice dans le cabinet King, tient une assemblée à Québec sur la place du marché Saint-Pierre, en présence de sept mille personnes. C'est le premier coup de canon de la campagne électorale dans la région de Québec.



S. G. MGR ALFRED-ODILON COMTOIS,  
le nouvel auxiliaire de S. G. Mgr l'Evêque des Trois-Rivières.

# Gauserie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

### SES DÉTRAQUEMENTS

#### LES ADÉNOÏDES

**O**n appelle adénoïdes de petites tumeurs qui siègent dans l'arrière gorge, le pharynx, et qui occupent surtout sa partie supérieure.

On les rencontre dans l'enfance ; et plutôt dans la seconde enfance.

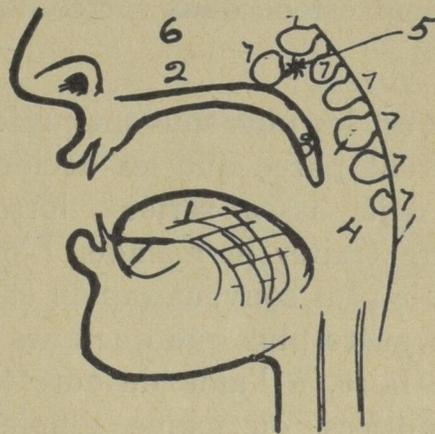
Elles sont le plus souvent multiples, et tout en se produisant indifféremment sur tout le pourtour de l'orifice qui fait communiquer les fosses nasales avec l'arrière gorge ; elles ont une prédilection pour les orifices des trompes d'Eustache, canaux qui s'étendent, ainsi que nous l'avons vu, entre les oreilles et les fosses nasales.

Ce sont des tumeurs relativement petites et de peu de consistance ; leur volume tenant surtout au sang qui gonfle les larges mailles de leur tissu. On peut les percevoir souvent à l'œil nu. Elles forment, au niveau de la ligne du palais mou, une série de petits renflements rouges foncés, parfois violacés. Mais c'est avec le doigt replié en crochet et enfoncé derrière le voile du palais que l'on les perçoit le mieux.

\* \* \*

Pour un œil tant soit peu exercé, il n'est même pas besoin d'examen direct. Un simple coup d'œil jeté sur le patient suffit à faire le diagnostic, surtout lorsque le facies nasopharyngien est bien caractérisé.

On sait qu'on appelle en médecine *facies* l'aspect général du malade, mais surtout l'expression de sa figure. Or celle des nasopharyngiens est très caractéristique. Ils ont cet air hébété que procure une bouche toujours entr'ouverte ; souvent, dans les cas accentués, la base du nez est élargie. Si on les fait parler ils nasonnent. Enfin, détail caractéristique, ils dorment la bouche toujours ouverte, et présentent un ronflement caractéristique.



*Figure schématique*

- 1- langue
- 2- voûte palatine
- 3- luette
- 4- pharynx ou arrière-gorge
- 5- trompe d'Eustache
- 6- fosses nasales
- 7- adénoïdes

L'affection, tout en ne présentant pas de danger immédiat, offre cependant de très graves inconvénients. L'air, qui ne peut passer par les fosses nasales, où il se réchauffe et se remplit d'humidité, arrive sec et froid dans les bronches ; il y arrive aussi riche de tous les germes dont quelques-uns au moins auraient du être arrêtés par la muqueuse du nez. De plus, cet air n'est pas en quantité aussi considérable qu'il devrait. La stagnation de sécrétions dans les parties atteintes constitue un milieu de culture dont les microbes profitent pour pulluler et provoquer maintes inflammations. Enfin, si l'infection se prolonge, elle compromet gravement l'ouïe, car les tumeurs obstruant plus ou moins, ou même tout à fait l'entrée des trompes d'Eustache, le volume d'air ne peut être maintenu comme il faudrait dans la caisse du tympan. Celle-ci peut être de plus infectée facilement par les cultures. On peut dire sans exagération qu'une bonne partie des surdités sont dues à des adénoïdes ignorées ou négligées.

On ne peut donc se désintéresser de ces tumeurs parce qu'elles ne sont pas immédiatement malignes ; il faut consulter sans tarder un homme de l'art.

\* \* \*

Le traitement est de deux sortes, médical et chirurgical.

Le dernier est les plus souvent préférable au premier, surtout parce que les accidents sont d'ordinaire déjà assez sérieux lorsqu'on se décide à faire traiter le malade. L'opération, au reste, est le plus souvent rapide et bénigne. Elle ne dure guère plus que quelques minutes, le temps de faire, à l'aide de curettes ou de pinces appropriées, ou même simplement au doigt, le raclage des parties affectées.

Cependant cela prend quelques semaines, et parfois plusieurs mois avant que l'enfant ne reprenne son aspect normal ; il est même prudent de faire suivre l'opération d'un traitement approprié pour effacer complètement l'effet produit par les tumeurs adénoïdes trop longtemps tolérées.

LE VIEUX DOCTEUR.

## *L'aluminium et ses applications*

L'ALUMINIUM est un des métaux les plus abondants de la nature, puisque le fer ne constitue que 4% de l'écorce terrestre, tandis que l'aluminium s'y rencontre en proportion double. Quoique sa découverte soit relativement récente, peu de produits métallurgiques ont connu une fortune aussi rapide que ce métal. Des recherches récentes permettent d'attribuer, sans contestation possible, sa découverte au physicien danois Oersted en 1825 et son étude fut complétée quelques années plus tard par le chimiste allemand Wohler. Mais c'est seulement en 1854 qu'il fut préparé industriellement par l'illustre chimiste français Henri Sainte-Claire Deville.

Il a fallu toute la sagacité et le génie de ce savant pour arriver à obtenir industriellement le premier lingot d'aluminium qui figura à l'Exposition de 1855, et où les visiteurs restèrent émerveillés en venant le soupeser. On le

considéra comme un métal précieux valant effectivement à cette époque 300 francs le kilogramme (\$27.00 la lb.) et qui s'affirmerait comme un concurrent léger de l'argent.

L'Empereur Napoléon III avait prélevé sur sa cassette personnelle les fonds qui permirent à Sainte-Claire Deville, grâce à son habileté opératoire et à son esprit pratique, d'obtenir le plus intéressant des métaux légers dont nous allons indiquer en quelques lignes les principales propriétés et les principales applications.

Mais il faut également, avant tout, rendre hommage à ceux qui, après Sainte-Claire Deville, se sont attachés à perfectionner les procédés de fabrication de l'aluminium, Paul Héroult et Charles Hall, qui, presque simultanément, l'un en France et l'autre aux États-Unis, mirent sur pied les procédés électrométallurgiques qui se substituèrent aux procédés chimiques trop coûteux pour une fabrication intensive.

Si les emplois de l'aluminium se sont développés considérablement dans tous les pays du monde, et tout particulièrement ces dernières années aux États-Unis, il faut reconnaître que le berceau de sa fabrication fut en France, où son minerai, qui doit d'ailleurs son nom au petit village des Baux, près d'Arles, existe abondamment dans les départements du Var, de l'Hérault, des Bouches-du-Rhône et de l'Ariège.

Les exploitations de bauxites dans ces départements sont très importantes, puisqu'en 1913 la production de ces quatre départements dépassait déjà 300,000 tonnes.

Les procédés actuels de fabrication de l'aluminium consistent à électrolyser l'alumine pure dans un bain de cryolithe au moyen d'électrodes en charbons qui constituent les anodes mobiles qui plongent verticalement dans le bain. L'alumine employée pour cette préparation provient du traitement des bauxites.

Le procédé généralement employé par la fabrication de l'alumine est le procédé Bayer dans lequel la bauxite grillée est soumise sous pression dans des autoclaves à l'action d'une solution de soude. L'alumine obtenue par précipitation, séchée et calcinée, est introduite dans les cuves de fabrication du métal : une tonne d'aluminium exige deux tonnes d'alumine qui demandent 4 tonnes de bauxite, et en outre, la préparation de l'alumine et sa réduction absorbent environ 9 tonnes de charbon : la métallurgie de l'aluminium est donc, comme on le voit, tributaire du prix du charbon qui entre pour une très large part dans son prix de revient.

La production mondiale d'aluminium qui atteignait 70,000 tonnes en 1924 atteint actuellement près de 200,000 tonnes, et nul doute qu'elle ne s'accroîtra considérablement au fur et à mesure que les emplois nouveaux de ce métal se développeront.

Parmi les propriétés de l'aluminium la plus curieuse est sa *légèreté* : sa densité 2.7 est, en effet, sensiblement le tiers de celle du cuivre. Son point de fusion est de 658°c. (1216°F) et c'est un excellent conducteur de la chaleur. Il possède une sonorité comparable à celle de l'argent : sa conductibilité électrique est à poids égal 8 fois plus forte que celle du fer et double de celle du cuivre. Il se laisse couler facilement dans les moules métalliques et dans les moules en sable, sous les formes les plus compliquées. Très ductile et très malléable, il peut se laminier et s'étirer en fils, ainsi que se travailler par emboutissage ou par matricage. Sa malléabilité permet d'obtenir des feuilles aussi minces que celles de l'or pour la dorure.

Au point de vue chimique, l'acide nitrique est sans action sur lui ainsi que l'hydrogène sulfuré : l'air sec ne l'altère pas ainsi que les eaux de source, et d'une façon générale, tous les corps à réaction neutre tels que la bière, le lait, l'alcool, l'éther, la benzine, les huiles comestibles, etc.

Son inocuité absolue dans l'organisme, démontrée par de très nombreuses expériences, a permis son emploi pour la fabrication des objets culinaires et de ménage où il est venu remplacer avantageusement les objets en cuivre, en porcelaine ou en tôle émaillée.

Les industries chimiques et de fermentation ont trouvé dans l'aluminium un élément extrêmement intéressant pour la construction de leur matériel. Un nombre considérable de brasseries possèdent aujourd'hui des cuves de fermentation et des "tanks" en aluminium dont la contenance peut dépasser 400 hectolitres (8,800 gallons). Le matériel de laiterie construit en aluminium offre également des avantages incontestables et les pots emboutis ainsi que les boîtes à lait sans soudures et sans angles où se logent les microbes, sont, au Danemark, ainsi que tous les autres accessoires de laiterie, exclusivement en aluminium : si le premier pays laitier du monde a adopté cette solution, il est certain que ce n'est qu'après des essais prolongés qui en ont démontré les avantages.

Si les propriétés de l'aluminium en font un métal utilisable dans l'industrie des corps gras, des huiles, de la glycérine, des essences, des vernis et des parfums, du caoutchouc et de la soie artificielle, des colles et de la gélatine, et de tant d'autres matières, son insensibilité complète à l'égard de l'acide nitrique en permet l'emploi dans la fabrication du matériel servant à la préparation des produits azotés synthétiques. Enfin, étant insensible aux émanations sulfureuses, il se conserve sans altération et sans aucun noircissement, chaque fois qu'il se trouve en présence de matières sulfureuses, et l'on sait combien elles sont nombreuses dans la vie quotidienne.

L'aluminium a donc des applications importantes dans toutes les branches de l'industrie. La construction mécanique en emploie une quantité importante et il est utilisé également dans les soudures aluminothermiques, dans les peintures métalliques et dans l'affinage des fontes et des aciers.

Ajoutons qu'il peut se souder très aisément par soudure autogène et que dans le cas où l'on craindrait son altération par un séjour prolongé à l'humidité, à l'eau de mer ou avec une substance chimique, il est toujours possible de parer à cet inconvénient par des vernis ou de peintures protectrices, comme cela se fait pour tous les autres métaux usuels.

Après les emplois dans la grande industrie, l'aluminium sert également pour la fabrication avec ou sans préservation par la dorure, l'argenture ou le nickelage, de supports, colonnes, socles, balcons, grilles, pièces d'ornementation et d'orfèvrerie, ustensiles culinaires et industriels, statues, bas-reliefs, appliqués, suspensions, cloches, etc.

Dès que l'aluminium fut préparé industriellement par Sainte-Claire Deville, on chercha, par l'élaboration d'alliages, à améliorer certaines de ses propriétés et principalement à augmenter sa dureté, tout en conservant la légèreté et la belle couleur argentée du métal.

De nombreuses formules d'alliages furent exécutées d'une manière purement empirique et si elles conduisirent parfois à l'élaboration d'alliages intéressants tels que le duralumin, il faut reconnaître que ce n'est que depuis la guerre que la question a fait des progrès extrêmement rapides. Le duralumin, découvert et breveté il y a une quinzaine d'années, a rendu les plus grands services : c'est lui qui a permis la construction intensive des avions et des dirigeables, et tout le monde sait que l'avion métallique sera probablement le seul en usage dans quelques années.

L'art du fondeur d'aluminium s'est également considérablement perfectionné depuis quelque temps par la découverte des alliages au silicium. Pendant de longues années, le cuivre, le zinc et parfois l'étain ont été les principaux métaux employés pour augmenter la résistance de l'aluminium et pour l'élaboration des pièces fondues, mais l'accroissement de résistance des alliages sur celle de l'aluminium était relativement faible et ils conservaient une grande fragilité. L'alpax, étudié et mis au point par le docteur Pacz, aux États-Unis, après traitement spécial d'affinage au moment de la coulée, acquiert des qualités toutes spéciales, une résistance double de celle de l'aluminium avec un allongement remarquable, tout en conservant une fluidité permettant la réalisation de pièces compliquées dont les industries des transports et de l'automobile ont pu tirer des avantages considérables.

Enfin l'électricité est également redevable des propriétés de l'aluminium : les lignes de force construites en câbles d'aluminium avec des avantages nombreux dont les principaux sont les suivants :

Pour les transports d'énergie à longue distance, la longueur des portées constituant un intérêt de premier ordre, on emploie des câbles en aluminium à âme d'acier qui permettent la diminution du nombre des poteaux et des isolateurs, procurant en même temps une économie sur les acquisitions des terrains nécessaires à l'établissement des pylônes. Ces câbles sont constitués par une âme d'un ou plusieurs fils d'acier à haute résistance sur lesquels sont enroulées une ou plusieurs couches de fils d'aluminium. Les deux types de câbles employés sont les câbles à 7 brins de même diamètre comportant un brin central en acier galvanisé, entouré de 6 brins d'aluminium pour les sections inférieures à 110 mm<sup>2</sup>, (0.17 pouce carré) et les câbles à 37 brins comportant une âme de 7 brins en acier galvanisé, sur laquelle sont enroulés en deux couches 30 brins en aluminium, pour les sections supérieures à 110 mm<sup>2</sup> (0.17 pouce carré).

Pour des sections équivalentes, les câbles en aluminium à âme d'acier pèsent de 15 à 20 % de

moins que les câbles en cuivre et peuvent supporter sans se rompre une charge de 16 à 35% plus forte ; la limite d'élasticité varie dans les mêmes proportions. L'avantage est donc considérable, surtout pour les gros diamètres.

La comparaison des caractéristiques du cuivre et de l'aluminium montre les avantages suivants, qui sont d'ordre technique et d'ordre économique : à sections égales, les conducteurs d'aluminium donnent sur les conducteurs en cuivre une économie en poids de 30% ; à égalité de conductibilité, ils donnent une économie en poids de 50% et à égalité d'échauffement une économie en poids de 58% ; par conséquent, si le rapport du prix de l'aluminium au prix du cuivre procure une économie de 35% si les conducteurs ont même section, de 37% s'ils sont calculés pour un même échauffement, et de 25% s'ils sont calculés pour une même conductibilité.

Dans les centrales de distribution, l'aluminium est utilisé dans le montage des tableaux de distribution sous forme de barres plates de connexion, pour la jonction aux génératrices ou aux batteries d'accumulateurs, et ici encore avec une économie sensible de métal, puisque un kilogramme d'aluminium remplace 2 k. 380 de cuivre.

Cet exposé succinct des emplois de l'aluminium et de ses principaux alliages montre clairement que si l'on joint à l'intérêt national les avantages économiques que procure tout particulièrement à l'heure actuelle, l'utilisation de ce métal, il est certain que ses applications sont appelées à se développer très rapidement, tout spécialement en électricité, en aéronautique, dans les industries automobiles et mécaniques, dans les transports, et très probablement dans la marine.

R. GUÉRIN.

La douleur est comme une amande amère qu'on jette au bord du chemin ; elle y tombe ; on l'oublie ; elle y germe ; quand on repasse au même endroit, vingt ans après, on trouve un amandier en fleurs...

René BAZIN.

# L'ÉCOLE CANADIENNE

## REVUE PÉDAGOGIQUE

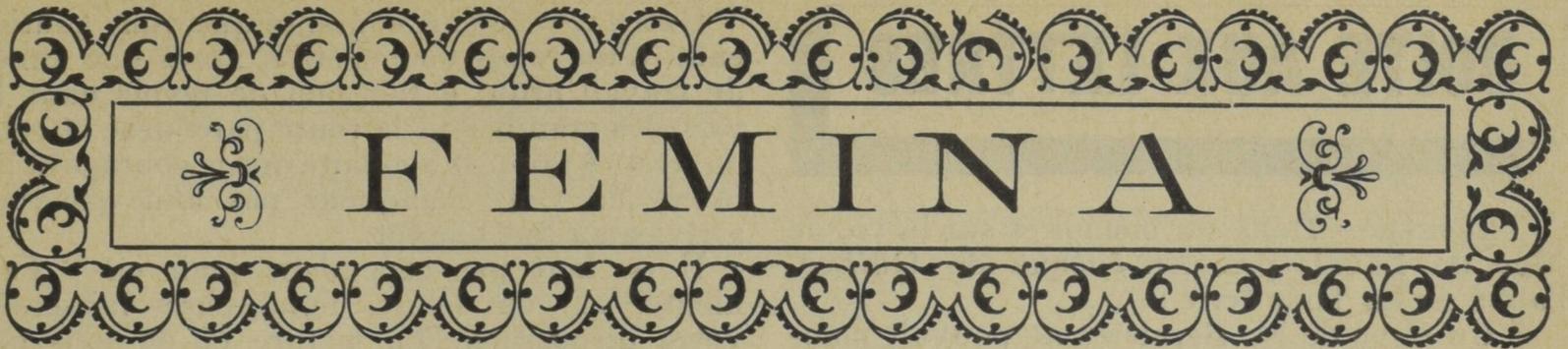
*Organe mensuel de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal*

### SOMMAIRE

I — L'analogie dans l'orthographe d'usage. . . . .	Eugène Achard
II — Programme mensuel :	
FRANCAIS :	
Cours Préparatoire et inférieur. . . . .	Eugène Achard
Cours moyen. . . . .	Wilfrid Houle
Cours supérieur . . . . .	L.-P. Lussier
Cours complémentaire. . . . .	Wilfrid Ducap
ARITHMÉTIQUE :	
Cours préparatoire, inférieur et moyen . . . . .	Eugène Achard
Cours supérieur . . . . .	L.-P. Lussier
Cours complémentaire. . . . .	Lauréat Barrette
ALGÈBRE (Cours complémentaire) . . . . .	René Lacasse
COMPTABILITÉ (Huitième année). . . . .	Jos. Bélisle. .
PHYSIQUE (Huitième année) . . . . .	Jules Chrusten
HYGIÈNE (Huitième année). . . . .	Dr J.-A. Baudoin
III — Leçon de choses : Le gaz d'éclairage. . . . .	Eugène Achard
V — Boîte aux lettres. . . . .	Eugène Achard

ABONNEMENT : \$2.00 PAR ANNÉE

ARBOUR ET DUPONT, imprimeurs-éditeurs,  
249 est, rue Lagachetière,  
MONTRÉAL



# FEMINA

NOS PETITS TRAVERS

## *Petite moqueuse!*

**Q**UE de fois n'avons-nous pas entendu cette épithète que nous sommes tentées parfois de considérer comme une louange !

Petite moqueuse ! n'est-ce pas l'aveu discret d'un esprit subtil, sachant remarquer du premier coup d'œil les défauts de mise, de maintien, de langage et que sais-je encore ? Avec la moqueuse, tout devient drôle, ses saillies et ses mots d'esprit feront rire beaucoup, toujours aux dépens d'un pauvre disgracié, d'une personne absente qui n'a pas le don de plaire, voire même d'une amie plus timide et meilleure.

La moqueuse, sait-elle qu'on la craint mais qu'on ne l'aime pas ?... Comment pourrait-elle inspirer un sentiment profond et durable, celle qui ne respecte et n'aime personne ? Elle sacrifiera une amie plutôt que de réprimer le trait amusant... qui humiliera et fera de la peine ; ne comptons jamais sur le dévouement, la discrétion et la soi-disant amitié de celle qui ne sait pas se taire.

La moqueuse sera votre amie afin de connaître plus intimement vos caprices, vos défauts, vos projets, elle recevra vos confidences et ensuite gare à vous... les traits que son mauvais cœur saura trouver seront pour vous une surprise toujours nouvelle et douloureuse.

La moquerie vient ordinairement d'un esprit médiocre et jaloux, la jeune fille vaine qui ne peut se hausser dans l'appréciation des autres par ses talents et sa valeur personnelle, pensera y réussir en abaissant une compagne mieux douée, plus intelligente et plus sage. Elle oublie qu'en agissant ainsi, elle commet une bassesse et qu'elle se déprécie aux yeux de ceux mêmes

que ses saillies amuseront. On lui dira gentiment : " Petite moqueuse ! " et le mot véritable... " Orgueilleuse " ... viendra de lui-même sur les lèvres.

La jeune fille qui se moque fait preuve en effet d'un orgueil formidable... elle se pose au-dessus des autres, les regarde du haut de son piédestal et prend un petit air de suffisance qui semble lui donner le droit d'inspecter tous les pauvres qui passent sous ses yeux. Elle trouve toujours et chez tous quelque chose à ridiculiser comme si rien chez elle n'était à reprendre, et pourtant que de petits travers elle pourrait corriger chez elle, dans son royaume avant d'aller à pleines mains, glaner dans le parterre de ses voisins, qui pourtant... se gardent bien de l'inviter...

La moquerie commence avec les jeunes années.

A huit ans, à dix ans, on imite la manière de marcher et d'agir des domestiques, des pauvres.

A douze ans, on se moque de ses compagnes, des amis de la famille, de ses maîtresses.

A quinze, la moquerie tombe sur les parents âgés ou infirmes, sur une amie mieux douée ou qui a le don de plaire, etc...

Et ce qui est le plus à déplorer, c'est que la moqueuse aime son défaut, elle le caresse et l'enjolive, s'imaginant que puisqu'on en rit c'est que c'est bien ainsi, et loin de se corriger elle travaille sans cesse à affiner son esprit à acérer ses traits, bientôt personne ne sera en sûreté avec elle, en la quittant chacun pourra se dire : " A mon tour à présent ! " ...

Jeanne LE FRANC.

Oubliez-vous, et pensez beaucoup aux âmes, à ces belles pauvres âmes si tristes, si trompées, si faibles, si attirées vers le bonheur et si souffrantes ! Quel honneur que d'être appelé à ce métier d'instructeur et de consolateur des âmes.

Abbé PERREYVE.

## BOITE AUX LETTRES

THÉRÈSE.— Dans ses mémoires sur la vie de Mgr de Laval, premier évêque de Québec, l'abbé de La Tour écrit :

“ Un élève de M. Bernières ne pouvait manquer d'avoir beaucoup de goût pour la théologie mystique. L'abbé de Montyngny la porta au Canada et l'inspira à tous les prêtres qui l'y suivirent, dont plusieurs avaient été formés par le même maître. Il la trouva déjà établie parmi les Jésuites qui y travaillaient depuis plusieurs années et y vivaient comme des saints, chez les Hospitalières venues de Dieppe, conduites par la Mère Saint-Augustin et chez les Ursulines, fondées par Madame de la Pelletrie et formées par la Mère de l'Incarnation, la Thérèse de la Nouvelle-France.”

Avant l'abbé de La Tour Bossuet, le grand orateur a dit de la Mère de l'Incarnation qu'elle était la Thérèse de son siècle et du Nouveau-Monde.

Je suis heureuse de vous donner ce détail que je trouve presque par surprise dans le *Bulletin des Recherches Historiques* du mois d'octobre 1925.

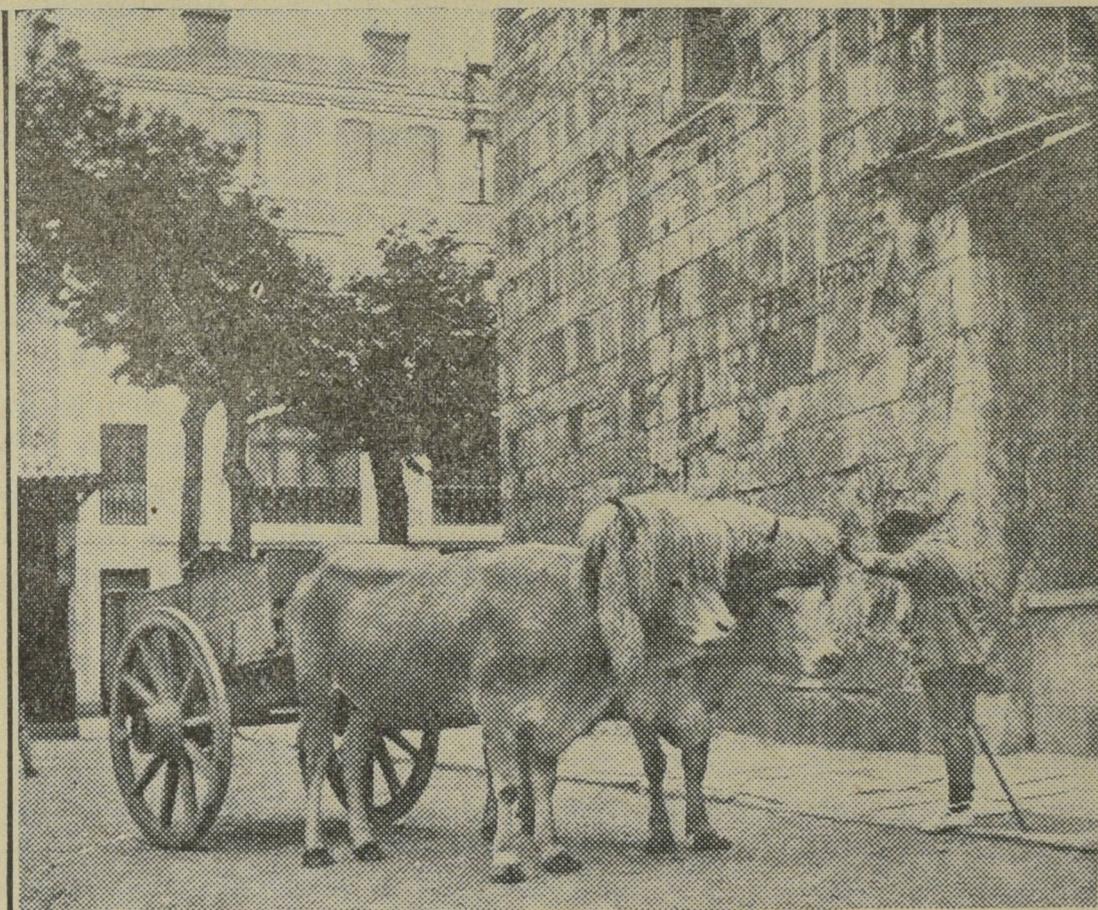
GEMMA.— Je suis contente que vous goûtiez enfin d'un repos bien mérité, après une année de travail ardu, il fait bon de revoir dans la paix des grands bois la route parcourue et celle qui reste à faire. Je souhaite que le courage et les forces ne vous manquent pas afin que vous arriviez au but bientôt.

Il ne faut pas cependant jouir en “ Farniente ”... des heures nombreuses laissées à votre disposition. La lecture et de jolis ouvrages vous aideront à passer les jours. Je serais heureuse de vous relire puisque le temps ne vous manque pas.

## PETITE POSTE

THÉRÈSE demande des nouvelles de l'amie Madeleine... serait-elle rendue dans les solitudes glacées du Pôle Nord ? Le moindre signe de vie sera reçu avec un grand bonheur de sa petite amie... qui elle, n'oublie pas...

Jeanne LE FRANC.



ATTELAGE DE BŒUFS, DANS LES PYRÉNÉES.

## Histoire d'un vieux frère et de sa vieille soeur

*Frater adjutus a fratre civitas firma.*

(Prov. de Salomon.)

**O**N raconte que le Père Hia, ayant été pris par les Boxeurs, les chrétiens de toute la région qu'il dirigeait, se sentirent comme un troupeau sans pasteur et fuirent de tous les côtés.

On les poursuivait par les champs et les bois, on les traquait comme des bêtes fauves. Ils tombaient parfois de faim et de soif, des fatigues et des souffrances de la fuite, avant même qu'on les eût pris. Quand enfin on les avait découverts, on les jetait pieds et mains liés sur de grandes charrettes, et leurs petits enfants suivaient derrière eux, criant qu'ils voulaient être martyrs avec leurs parents.

Parmi tous ceux qui succombèrent en ces jours, on rapporte le martyre du vieux catéchiste Kiang, âgé de septante-neuf ans, et de sa sœur Marie, vierge âgée de soixante-six ans, tous deux du village de T'ong-t'oun.

Comme les Boxeurs avaient brûlé l'église et les maisons des chrétiens, et que tous avaient fui devant l'orage, les deux vieux oubliés de la panique, n'avaient pu suivre et s'étaient péniblement cachés dans les champs. Car le bon Dieu, malgré les péchés des hommes, continuait de faire pousser les moissons qui étaient hautes et presque mûres.

Les deux vieillards y restèrent cachés plusieurs jours de suite. On ne sait pas trop ce qu'ils mangèrent et burent ni ce que fût leur sommeil. Mais enfin, un espion qui les guettait, les surprit et la bande de forcénés se jeta sur eux.

Il faut savoir que le vieux Kiang était un grand convertisseur de païens un de ces saints

apôtres comme il en fourmille dans la chrétienté de Chine et dont les noms resteront inconnus de tout autre que Dieu. C'est parce qu'il avait converti un grand nombre de familles que les Boxeurs voulaient absolument le faire apostasier, espérant entraîner les autres dans sa ruine. Ils meurtrissaient donc son pauvre corps et couvrirent de coups et de blessures sa vieille sœur.

Alors, il leur dit : " Je ne puis apostasier, car notre Sainte religion est souverainement vraie et droite : il n'y a donc pas moyen de s'en écarter. Vous pouvez me faire marcher sur le tranchant des couteaux, mais vous ne m'arracherez pas mon idéal. Faites tout ce que vous voulez, je serai toujours chrétien !... "

Voyant qu'ils perdaient leur temps, les injures et les coups ne faisaient qu'enraciner davantage les deux martyrs dans leur fermeté, ils les traînèrent devant le Gouverneur de la province. Tout le long du chemin, l'admirable vieillard oubliant ses fatigues et ses souffrances et le sang qui coulait de ses blessures, prêchait à ses bourreaux la foi du Christ et réduisait à néant leurs superstitions. Son courage leur fermait la bouche et ils marchaient sans fierté. On eût dit que c'était lui qui conduisait la bande, tant il était allègre pour son âge, et parlait ferme et haut.

Le mandarin lui demanda simplement s'il était chrétien, et sur sa réponse, ordonna qu'il fut décapité. Ayant entendu la sentence, Marie monta sans rien dire sur le char qui conduisait son frère au supplice. Lorsque le char s'arrêta, le vieux Kiang descendit, s'agenouilla et baissa sa tête : elle tomba aussitôt sous le glaive du bourreau. Des assistants eurent alors pitié de sa vieille sœur presque paralysée par tout ce qu'elle avait souffert, et voulurent la porter hors du char.

" Merci, merci, dit-elle, je saurai bien marcher seule !... "

Et elle se traîna aux côtés de son frère pour recevoir tout près de lui la palme des martyrs.

Vincent LEBBE,  
*Missionnaire de Chine*

(L'Effort.)

L'homme n'est jamais mieux disposé à lever les yeux vers le ciel, que lorsqu'il ne peut plus les laisser tomber sur la terre sans verser des larmes.

Père CAUSSETTE.

**Vous devriez essayer le**

**CANADA  
THE VERT  
CANADA**

**Vous serez charmé de sa saveur.**

# AU COIN DU FEU

## Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix d'une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUILLET

#### ÉNIGME

La fumée.

#### CHARADE

Pré — cieux — Précieux.

#### ANAGRAMME

Trop — Port.

#### QUESTION HISTORIQUE

Jeanne d'Arc — Jeanne de Montfort — Jeanne Hachette et Jeanne de Navarre.

Ont trouvé des réponses partielles : Mlle Adrienne Maheux, Couvent de Saint-Charles ; le Couvent de Saint-Charles de Bellechasse ; Mlle Marie Drolet, inst. Champigny, Québec ; Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St. Jean, Québec.

Ont envoyé toutes les réponses exactes : Mlle Claire Fortier, Beauceville-est ; Mlle Thérèse Langlois, Avenue Royale, Beauport, près Québec ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; L'Hôpital Civique ; Mlle Gosselin à l'Hôpital Civique, Québec.

Le sort a favorisé : Milles Langlois et Fortier.

### JEUX D'ESPRIT No 87

#### ÉNIGME

Je suis appétissante au féminin  
Et je marque le deuil au masculin.

#### ANAGRAMME

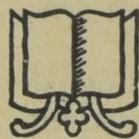
Sur quatre pieds, graine aromatique ;  
Tournez-moi, je deviens mont biblique.

#### CHARADE

Mon premier, animal féroce ; mon second,  
pronom ; mon tout, enfant de mon premier.

#### LOGOGRIPHE

Sur mes cinq pieds, j'offre mainte leçon ;  
Coupez ma tête, et je perds la raison.



## LES LIVRES



*PAGES DE LA QUINZIÈME ANNÉE.* Édition nouvelle, augmentée d'autres poèmes. Par Blanche CAZES. Un beau volume in-16 jésus. Prix franco : 8 francs 80. Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Il y a deux ans, quand le livre de Blanche Cazes parut le succès fut si grand et si complet, qu'il n'eût pas le temps de se montrer aux devantures des libraires, l'édition étant épuisée. On n'eut connaissance du volume devenu introuvable que par les lignes charmantes des "Études", des pièces reproduites dans les "Nouvelles Littéraires", "les Annales" et autres revues.

Il n'y a pas de poésies plus fraîches et plus jeunes que celles de Mademoiselle Cazes qui est une artiste de la phrase, ayant le sens de l'harmonie et le secret de ce qui charme à la fois l'oreille et le cœur. Ces poèmes, parfois remarquables, sont les prémices d'un beau talent.

*DES FABLES... DES VÉRITÉS.* Par Ant. APARIS-SERRES. Un beau volume in-16 jésus. Prix franco : 6 fr. 50. Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Ce titre contradictoire n'en est pas moins fort légitime. Sans doute nul ne songe à doter les êtres les plus divers du langage et de la raison de l'homme. Mais cette réserve faite une fable peut indifféremment soutenir le vrai ou le faux, une moralité peut être bonne ou mauvaise. Au service de la raison, la fable devient moralement une vérité, dont l'accoutrement modeste ne diminue pas la valeur.

Ce recueil s'inspire de ces principes et donne, à l'occasion des passions supposées de vos frères inférieurs, le blâme à nos défauts, l'éloge à nos vertus.

On trouve dans ce livre des pièces d'inspiration diverses, depuis le simple badinage jusqu'au poème sentimental, depuis la satire sans venin jusqu'à la leçon miséricordieuse. Le ton en est généralement gai, la langue alerte et familière pour que le lecteur n'y trouve pas d'ennui et puisse, selon

les dispositions de son esprit et ses aptitudes naturelles, y voir le simple passe-temps d'une heure ou la méditation d'instant plus prolongés.

#### AUX FUNERAILLES DU MARECHAL MAUNOURY

Par Jean DIÉ. Une plaquette in-8° couronne. Prix broché : 1 fr. 50. Aubanel fils aîné, 15, Place des Études, Avignon.

Ce poème émouvant est un hommage pieux et reconnaissant à la mémoire du Maréchal Maumoury qui donna ses yeux à la France immortelle. Ce qui permet au poète de lui dire :

*Lorsqu'on te voyait marcher, silencieux,  
On croyait voir passer près de soi la Patrie,  
Dont la face meurtrie  
Baissait toujours les yeux.*

#### NOUVEAUTÉS CANADIENNES

La Librairie d'Action française Ltée, offre pour le temps des vacances, quelques nouveautés canadiennes de première valeur. On ne peut, sans regret, aller respirer l'air pur de la campagne sans apporter avec soi la *Moisson Nouvelle* de Blanche La montagne-Beauregard. Ce recueil de poésies inédites constitue un joli volume de 200 pages orné d'un dessin de l'auteur sur la couverture. Les jeunes gens qui désirent un délassement intellectuel, sauront gré à Mlle Marie-Claire Daveluy d'avoir composé ses nouveaux contes de fées, intitulés : *Le Filleul du Roi Grolo*, et d'avoir illustré la trame de son roman merveilleux d'une quinzaine de dessins tout à fait harmonieux. Enfin, les plus jeunes ne peuvent se dispenser de parcourir le récit évocateur d'un épisode de la révolte de 1837 que M. Eugène Achard intitule : *La fin d'un traître*.

Les deux premiers volumes se vendent 75 sous franco et le troisième 25 sous franco à la Librairie d'Action française Ltée, 1735, rue St-Denis, Montréal.

Cette librairie qui constitue aujourd'hui notre plus importante maison de nouveautés canadiennes-françaises, annonce pour la mi-août un nouveau volume intitulé : *Estampes*, choix de critiques littéraires dû au styliste qu'est devenu Henri d'Arles. On fera bien de retenir son exemplaire immédiatement.

## Le triomphe d'un ange gardien

*Celui qui se rendra semblable à un  
petit enfant celui-là sera le plus grand  
dans le royaume des Cieux.*

(Matth. XVIII-4).

Un jour, l'illustre Saint, portier du Paradis,  
Vit venir au séjour des célestes phalanges  
Une très jeune enfant sous la garde d'un Ange.  
A spectacle pareil, Pierre est habitué !...  
Il sait que de son " moi " l'on est infatué,  
Et, parlant à l'enfant qui disait : " Tout de suite ! " —  
" C'est bon, répliqua-t-il, je n'ouvre pas si vite :  
" Il faut, auparavant, qu'on passe l'examen,  
" Et qu'on aille " là-bas " — désignant de la main  
Des expiations, l'affligeante demeure —  
" Faut avoir tout payé devant que l'on ne meure !  
— " Des dettes ! je n'en ai, je crois bien, jamais fait :  
" Jésus payait pour moi. Croyez-le — C'est parfait,  
Dit saint Pierre, ajustant sur son nez ses lunettes,  
" Nous allons regarder si cette âme est si nette ! " —  
Et, dans tous les recoins, saint Pierre examina ;  
En maître clairvoyant, il tourna, retourna...  
— " C'est sûr, elle aura mis sa robe du Dimanche ;

" Jamais, murmura-t-il, je n'en vis de si blanche !  
— Bon saint Pierre, ouvrez-nous, car Jésus nous attend."  
Dit l'Ange, qui couvrait de ses ailes l'enfant.  
Et, s'inclinant très bas, saint Pierre ouvrit la porte.  
— " Oh ! quelle aimable sœur cet Ange nous apporte !  
" Mais ce n'est qu'une enfant, où sont ses actions ?  
" De la grâce a-t-elle eu les opérations ? " —  
Chantèrent les élus ; — un peu surpris peut-être,  
De l'éclat qu'on voyait briller dans tout son être :  
Mérites et vertus étaient cachés pour eux,  
Et seule, sa blancheur éblouissait leurs yeux.—  
— " Parmi les tout-petits, elle sera placée,  
" Vers ceux qui n'ont rien fait, elle est toute classée."  
Chuchotaient quelques-uns. Mais l'Ange, lentement  
S'avavançait, et l'enfant, de lumière inondée,  
Marchait à ses côtés. Elle était regardée  
Et ne s'en doutait pas : Son Jésus seulement  
Captivait son esprit, fascinait son regard.

Ils allaient, traversant sans arrêt, sans retard,  
Tous les plus humbles rangs. Puis les âmes d'élite  
Reurent — en passant — leur aimable visite ;  
Puis les grands Serviteurs... et, poursuivant encor  
Vers les âmes de feu : Vierges aux nimbes d'or,  
Beaux Martyrs empourprés, grands Saints de haut lignage  
Et Saints canonisés de tout rang, de tout âge,  
Ils avançaient toujours !... Un murmure pourtant  
Remplit le Paradis : " Assez, il en est temps !  
" Où va donc s'arrêter cette robe de neige ?  
" Faudra-t-il que nous tous lui fassions cortège ?  
" Est-ce bien juste, enfin ! Nous avons travaillé,  
" Porté de lourdes croix, peiné, gémi, veillé...  
" Quelle place, Seigneur, lui sera destinée,  
" Et de quelles vertus la trouvez-vous ornée ?  
" Pour tous, qu'a-t-elle fait ? On voit que la douleur  
" N'a qu'effleuré son corps, n'a point brisé son cœur,  
" Seigneur, expliquez-nous ! " Leur inquiétude extrême  
Fit que le doux Jésus, Jésus, la Bonté même,  
Se levant leur parla : " O mes Saint bien-aimés,  
" N'avez-vous pas compris le mystère embaumé  
" De cette âme d'enfant qui, sans grande victoire,  
" Va prendre sur mon Cœur une somme de gloire  
" Que vous n'avez pas tous ? N'avez-vous pas senti  
" Que je réserve à ceux qui se font bien petits  
" Une place de choix ? Volontiers, je vous livre  
" Son secret enfantin, — il n'est pas dans les livres  
" A mes vœux divins, souvent contrariants,  
" Elle n'a répondu que des " oui " souriants,  
" Quoi qu'on lui demandât, elle restait joyeuse,  
" Et même sous la Croix, s'estimait très heureuse.  
" Jamais un mot amer, toujours sa volonté  
" A cru que j'opérais en elle par bonté  
" Elle eut foi dans l'amour, en dépit des orages,  
" Et c'est l'Amour sans fin qui sera son partage.  
" O vous qui désirez reposer sur mon Cœur  
" Croyez à mon Amour, car je suis le Sauveur."

Le Maître avait parlé dans un profond silence,  
Quand soudain retentit une clameur immense...  
Les Saints, voyant l'enfant dans les bras du Bon Dieu  
Chantaient : " Gloire au Seigneur, gloire au plus haut  
[des Cieux !  
Puis un chœur ajouta pour l'Ange triomphant :  
Bel Ange sois béni du bien de cette enfant !

D. S. B.

#### NOTRE PROCHAIN FEUILLETON

Notre prochain feuilleton sera le beau livre de Pierre l'Ermite " LA GRANDE AMIE ". Cet ouvrage, que l'on peut considérer comme le chef-d'œuvre de l'auteur, n'est pas récent, mais les problèmes qu'il agite sont d'une étonnante actualité.

Tous nos abonnés le liront avec plaisir et profit.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

# Une de perdue, deux de trouvées

PAR GEORGES DE BOUCHERVILLE

N° 12

Publié avec la permission des éditeurs, la Librairie Beauchemin Limitée, 30, rue St-Gabriel, Montréal.

## CHAPITRE QUARANTE-HUITIÈME

### UN INCIDENT SANS SUITE

St-Luc, comme nous l'avons dit, avait vu partir Henriette, fort désappointé de n'avoir pas rencontré son frère et perdant par là la seule chance qu'il aurait peut-être de connaître celle pour laquelle il se sentait un attachement plus fort qu'il n'en avait encore réellement éprouvé pour aucune personne. Son affection pour Asile de St-Dizier tenait plus du sentiment d'un frère pour une sœur que de l'amour. Quant à miss Gosford, il la regardait plus comme une charmante enfant, une aimable et gentille jeune fille, qu'autrement.

La mystérieuse conduite d'Henriette, le soin qu'elle avait semblé mettre à l'éviter et à se laisser connaître, son héroïque dévouement pour son frère, sa beauté fière et noble, la sensibilité de son cœur, dont il ne pouvait douter, l'ayant vu verser des larmes quand il lui avait avoué qu'il l'aimait, malgré la réserve et même l'espèce d'indifférence avec laquelle elle avait reçu son aveu ; tout l'intriguait, et, par là même peut-être aussi, contribuait à exciter son amour.

Il passa une nuit agitée : il était huit heures quand il se leva. Il s'habilla à la hâte, sonna pour qu'on lui envoyât Trim ; et, après s'être fait servir une tasse de café, il attendit l'arrivée de son nègre.

Trim n'était pas à l'hôtel, il était sorti de grand matin ; cependant il ne tarda pas à arriver, et monta, tout agité, à la chambre de son maître.

— Qu'as-tu Trim ? lui dit celui-ci qui avait remarqué son agitation.

— Les patriotes sont dans la montagne !

— Eh bien ! quand même ils y seraient, qu'est-ce que cela nous fait ? Mais comment as-tu appris cela ?

Trim ne put donner d'explications bien claires ; cependant St-Luc comprit que le Sergent Flinn, une des nouvelles connaissances de son domestique, avait informé ce dernier qu'une bande considérable de patriotes étaient cachés dans la montagne ; on

avait aperçu des signaux durant la nuit, et remarqué de nombreuses traces que l'on avait suivies ; enfin, que toute la cavalerie était prête à partir appuyée par deux compagnies de royaux et deux pièces de campagne.

St-Luc n'eut pas de doute qu'une alerte avait été donnée et que toute cette bande formidable de patriotes n'était probablement que les deux chefs à la fuite desquels il avait assisté la veille. Mais parmi ces deux chefs était le frère de celle qu'il aimait ; il résolut donc de prendre un charretier et de faire le tour de la montagne, afin de les avertir de ce qui se passait dans la ville, s'ils avaient réellement eu l'imprudence de ne pas continuer leur fuite durant la nuit.

En sortant de l'hôtel, St-Luc remarqua une grande rumeur dans la rue St-Paul ; des cavaliers galoppaient dans la rue, et deux compagnies du 32<sup>e</sup> de ligne remontaient le marché neuf.

Il appela un charretier et partit dans la direction de la rue McGill, pour se rendre à la Côte des Neiges. En arrivant au faubourg St-Antoine, un homme à cheval passa au galop, suivant la même route que St-Luc ; ce dernier ne fut pas peu surpris de reconnaître son cheval. St-Luc n'avait pas eu le temps de voir le visage de celui qui le montait, mais il était bien certain que ce n'était pas le Dr G... auquel il l'avait confié la veille. Cette découverte paraissait de mauvais augure ; le Dr G... ainsi que le frère d'Henriette avaient-ils été arrêtés ? St-Luc eut de vagues craintes, et donna l'ordre au charretier de mettre son cheval au galop. La pauvre bête, vigoureusement fouettée, secoua la tête et prit à regret une allure qui lui était si peu familière ; elle se rendit jusqu'au haut de la rue de la Montagne, mais là elle refusa obstinément de continuer sur le même train. Il fallut donc se contenter d'aller au trot jusqu'au pied de la longue côte qui monte le long du mur du domaine des messieurs de St-Sulpice et traverse la montagne. La pente était rapide, il fallut monter au pas ; St-Luc sauta hors de la voiture et marcha. Quand ils furent arrivés à peu près vers le haut de la côte, à l'endroit où elle fait un coude, il jeta un coup d'œil en arrière ; et quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir débouchant au grand trot,

au bas de la côte, un détachement considérable de cavalerie !

— Allons, dit-il au charretier en montant dans le sleigh, votre cheval s'est un peu reposé, je vous donne deux piastres si vous me menez bon trot d'ici à la Côte-des-Neiges.

— On va essayer. Marche, Carillon !

Puis, administrant trois à quatre coups de fouet à tour de bras sur la croupe de Carillon, il réussit à lui faire prendre un assez bon train.

— Ah ! monsieur, continua-t-il, ça été un bon cheval dans son temps, et même encore ; mais c'est si fatigué, ce pauvre animal ! Tous les jours attelé, du matin au soir. Tenez, vous ne le croiriez pas, il n'a pas mangé depuis hier soir ; depuis ce matin, c'est la seconde fois qu'il monte cette côte.

— Comment cela ?

— Je revenais ce matin, avant le jour de St-Laurent, où j'avais été conduire deux messieurs, quand j'ai pris à la barrière un volontaire que j'ai mené aux casernes ; de là je l'ai ramené à la barrière, et je retournais à la maison pour mettre mon cheval à l'écurie lorsque vous m'avez engagé.

— Savez-vous ce que le volontaire allait faire aux casernes !

— C'était pour donner l'alarme.

— L'alarme ? Quelle alarme ?

— Comment, vous ne savez pas ? mais il paraît que les patriotes sont cachés dans la montagne. Dans la nuit on a vu des signaux allumés à la tête d'un arbre ; c'était un paquet d'écorces de cèdre, ou une botte de paille qu'on y faisait brûler ”.

St-Luc n'osa faire d'autres questions, quoiqu'il fût dans une grande inquiétude. Il espérait que celui qu'il avait vu monté sur son cheval, quelque temps auparavant, aurait averti les patriotes de ce qui se passait dans la ville, pourvu qu'il n'eut pas été arrêté à la barrière. Il fut bientôt soulagé néanmoins de cette dernière crainte, quand en arrivant à cette barrière, il n'aperçut pas son cheval. Il ne fut pas inquiet non plus et passa, sans qu'on fit aucune question, les volontaires reconnaissant probablement le charretier, qui leur souhaita le bonjour d'un air de connaissance.

Arrivé au haut de la montagne, la pente devenait favorable à Carillon qui, pour faire voir qu'il savait l'apprécier, se mit à allonger son trot d'une manière notable.

De temps en temps St-Luc regardait en arrière, pour voir si la cavalerie n'arrivait pas.

Enfin, il crut reconnaître, à quelque distance, l'endroit où, la veille, il s'était arrêté avec Henriette pour parler à Barsalou. Deux charges de foin étaient dans le chemin juste au-devant de la maison.

En arrivant, il vit à sa grande surprise devant la porte son cheval tout attelé sur sa propre voiture ; un garçon le tenait par la bride.

Pendant que le charretier attachait Carillon sous la remise, après lui avoir jeté une robe sur le dos, St-Luc entra dans la maison. Le Dr G... et son compagnon se préparaient à sortir, mais en recon-

naissant St-Luc, ils lui tendirent tous les deux la main.

— Comment, dit St-Luc, est-ce vous qui étiez avec le docteur hier soir ? Je vous croyais gagné les États-Unis.

— Les lignes sont gardées et, d'ailleurs j'étais venu à Montréal pour tenter une chose, qui malheureusement est manquée ; nous espérions prendre les pièces de campagne du corps d'artillerie. Nous avons été découverts, le coup est manqué ; il ne nous reste plus qu'à nous éloigner.

— Et vous n'avez pas de temps à perdre ; partez, partez vite, la cavalerie arrive. Elle était au bas de la côte, au moment où nous arrivions au sommet.

— Adieu, alors ; nous partons ; dites à ma sœur de n'être pas inquiète.

— Votre sœur Henriette ?

— Oui.

En ce moment, le garçon qui tenait le cheval, ouvrit la porte en criant : “ Voici la cavalerie ” !

Le Dr G... et son compagnon sortirent et se jetèrent si précipitamment dans la voiture, en partant au grand trot, que St-Luc n'eut pas le temps de demander le lieu où demeurait Henriette.

— Barrez le chemin ”, cria le Dr G... à ceux qui menaient les voitures de foin.

En effet, les deux habitants mirent si bien leurs charges en travers du chemin que les cavaliers, qui arrivaient au galop, furent soudainement arrêtés. Des cris et d'énergiques jurons anglais assaillirent nos pauvres habitants qui, sous prétexte de se dépêcher à ranger leurs voitures pour faire place, finirent par en renverser une au beau milieu de la route. C'était probablement leur intention, pensa St-Luc, qui était remonté en voiture, décidé à suivre la cavalerie, afin de s'assurer si elle se mettrait à la poursuite de ceux qu'il avait tant de désir de voir s'échapper.

Cinq minutes s'écoulèrent avant que la cavalerie put passer, temps précieux pour ceux qui se sauvaient, et dont ils surent profiter, en mettant plus d'un mille de distance entre eux et la cavalerie.

Aussitôt que les voitures de foin eurent fait passage à la cavalerie, l'officier qui la commandait donna un ordre, que St-Luc ne put entendre, mais dont il ne tarda pas à comprendre le sens, en voyant cinq cavaliers sortir des rangs et partir, à fond de train, à la poursuite de ceux qui venaient de s'échapper, et que l'on avait sans doute reconnus. Le reste de la troupe partit au trot.

St-Luc suivait à quelque distance.

Arrivée à la route qui conduit à la Côte Ste-Catherine, la cavalerie prit le galop et disparut bientôt derrière la montagne.

De l'endroit où se trouvait alors St-Luc, il pouvait apercevoir au loin son cheval qui, sous une allure aisée et rapide, entraînait la légère voiture dans laquelle étaient les deux chefs patriotes. A une grande distance en arrière galopaient trois des cavaliers ; les deux autres, dont les montures ne pouvaient suffire à la rapidité de la course, s'en revenaient au pas

— Je ne crois pas qu'ils les rejoignent, dit le charretier qui avait arrêté sa voiture pour regarder la poursuite ; voyez donc, il y en a déjà deux de restés ! Crégué ! trotte-t-il un peu le cheval qui est sur le sleigh ! Voyez comme sa tête encense ; il n'a pas l'air de fatiguer le moins du monde. . . Tiens ! voyez donc, il y a un autre des cavaliers qui flageolle.

St-Luc était absorbé par le spectacle de cette course ; il se réjouissait de ce que le frère d'Henriette et son ami eussent un bon cheval sur lequel ils pouvaient compter pour fournir une course de plusieurs heures avec la même rapidité, pourvu que le Dr G. . . qui tenait les guides, sût le mener. A la manière dont le cheval encensait, St-Luc vit qu'il avait pris son train de route, qui était de douze milles à l'heure ; et à cette allure il pouvait marcher toute la journée. Restait à savoir si les chevaux des cavaliers pourraient continuer avec la même rapidité, car ils gagnaient du terrain visiblement, mais il n'y en avait plus que deux qui soutenaient la course. Si les cavaliers parvenaient à approcher assez près pour forcer le docteur à lancer Charley au galop, le résultat dans ce cas, pouvait être douteux.

Au bout de quelques minutes, il sembla à St-Luc que les deux cavaliers ne gagnaient plus sur la voiture.

— Combien y a-t-il d'ici aux cavaliers qui sont en avant, demanda St-Luc au charretier.

— Pas loin de trois milles.

— Autant que cela ?

— Ah ! oui. Voyez-vous, ça ne paraît pas loin parce que nous sommes sur la montagne, et qu'ils sont en bas ; ça paraît proche, mais je connais bien la distance.

— Trois milles, répéta St-Luc, mais s'ils n'ont pas gagné plus qu'ils n'ont fait jusqu'ici sur la voiture, ils ne pourront pas la rejoindre. Il faut un bon cheval pour courir trois milles au grand galop.

— Oui, un bon cheval de course, pour aller de ce train-là, sans se morfondre ; et les chevaux de la cavalerie sont trop gras. Tenez ! voyez-vous, on dirait que ceux qui sont en avant commencent à ralentir ?

— Je crois que oui, répondit St-Luc indifféremment.

— C'est un fameux cheval, allez ! que celui qui est sur la voiture ; je m'y connais, et, Carillon, quand il était jeune, n'aurait pas pu faire mieux.

— Vous pensez ?

— J'en suis sûr. . . Ah ! mais, dites donc, on dirait que la voiture modère.

En effet, le cheval venait de se mettre au pas, pendant qu'un des voyageurs était sauté de voiture pour rajuster un des traits. Un homme en capot d'étoffe grise, une tuque de laine sur la tête, était accouru, d'une maison en face, prêter secours. Le trait fut bientôt réparé, et le cheval partit avec rapidité. Ce contretemps n'avait pas été long, et cependant les deux cavaliers arrivaient, bride abattue. C'était un effort désespéré, pour atteindre ceux qui un instant auparavant semblaient devoir leur échapper.

Mais juste au moment où les cavaliers allaient dépasser la maison, devant laquelle s'était arrêtée la voiture, trois traînes chargées de bois sortirent à la suite les unes des autres de la cour, et barrèrent le chemin.

— C'est bien fait, cria le charretier, c'est juste comme ont fait les charges de foin. Les cavaliers peuvent bien abandonner la poursuite maintenant. Voyez-vous la voiture, comme elle file ; elle n'a pas moins d'une vingtaine d'arpents en avant ”.

Les cavaliers crurent qu'il était inutile de faire une nouvelle tentative ; leur monture étant sur les dents. Aussi tournèrent-ils bride, et revinrent-ils au pas.

St-Luc, convaincu dorénavant que le frère d'Henriette était hors de danger d'être pris, continua sa promenade autour de la montagne.

Il était près de midi, quand il arriva à l'hôtel. Le garçon de comptoir lui remit une note à son adresse qu'on avait apportée durant son absence.

A l'odeur parfumée de l'enveloppe, et à l'écriture fine et élégante de l'adresse, il reconnut une main de femme. Il monta à sa chambre, et ouvrit la note. Elle était bien d'Henriette, comme il l'avait pensé ; mais il s'attendait si peu à ce qu'elle lui annonçait, qu'il fut obligé de la relire deux fois avant de bien la comprendre. Cependant elle était bien simple ; s'il ne la comprit pas d'abord, c'est qu'elle brisait si brusquement et si cruellement toutes ses espérances de bonheur et ses illusions d'amour, qu'il ne pouvait y croire. Elle ne contenait que quelques lignes.

“ M. de St-Luc,

“ Après tout ce que vous avez fait pour mon frère et moi, j'aurais voulu avoir avec vous une explication franche et entière ; mais une lettre de ma cousine Hermine qui me demande immédiatement à Québec, auprès de ma tante de St-Dizier qui est dangereusement malade, me force à partir sans retard. Peut-être est-il mieux qu'il en soit ainsi, et que vous ne me voyiez pas.

“ La situation dangereuse dans laquelle se trouvait mon frère, avait tellement exalté mes esprits que je n'ai pas apprécié justement la portée de ce que vous m'avez dit. J'aurais dû vous répondre de manière à vous ôter tout espoir, dès la première fois que vous m'avez exprimé vos sentiments.

“ Je ne suis pas libre, et ne puis vous offrir un cœur qui appartient à un autre ; croyez que j'aurai toujours pour vous les sentiments les plus respectueux et les plus dévoués. “ HENRIETTE D. . .

La lecture de cette note plongea St-Luc dans un état difficile à décrire. Par moment il se sentait accablé de tristesse, il demeurait morne, puis tout à coup il s'exaltait, se levait et marchait à grands pas, indécis s'il devait partir immédiatement pour Québec ou s'il devait chercher à découvrir son rival, le provoquer en duel et le tuer. Mais bientôt il rejetait ces moyens comme impraticables et absurdes.

Après avoir passé la plus grande partie de l'après midi dans sa chambre, n'ayant pas voulu manger au repas du midi, il finit par faire ce raisonnement dont personne ne niera la sagesse : "à des maux sans remède, il n'en faut chercher".

— Non, continua-t-il en se parlant à lui-même, elle ne m'aime pas ; c'est clair ; si elle m'eût aimé, elle aurait bien pu trouver des raisons pour rompre avec son amant. Allons, St-Luc, mon ami St-Luc, il ne faut pas se désoler ; cette jeune fille est bien belle, bien aimable ; elle est sensible, elle a un cœur généreux ; mais ce cœur il appartient à un autre, elle l'a donné et elle ne veut pas mentir à sa parole. Elle a raison, oublie tout cela ; demain ce sera de l'histoire ancienne.

Il sortit se promener dans la rue Notre-Dame, pour rafraîchir ses pensées.

Il rentra à l'hôtel beaucoup plus calme, et presque résigné ; il répondit même en riant à Trim, qui venait le prévenir qu'il était presque temps de se rendre au dîner que donnait le colonel Wetherall, auquel St-Luc avait promis d'assister.

A sept heures précises, de St-Luc entra chez le colonel. Plusieurs officiers et quelques citoyens avaient été invités ; la plupart se trouvaient déjà réunis dans le salon, et conversaient par groupes. Les dîners du colonel ne brillaient pas par la somptuosité, mais il savait si bien faire les honneurs de sa table, que l'on pardonnait volontiers à l'absence du luxe que remplaçaient la franche gaieté, le bon vin et toute absence de cette étiquette bridée qui, tout en laissant l'odorat savourer le fumet des viandes, empêche souvent l'estomac de faire raison de l'envieuse estime qu'il porte au contenu des plats.

Pendant le dîner, la conversation tomba naturellement sur les événements de la journée. Les nouvelles les plus diverses comme les plus exagérées s'étaient répandues dans la ville. Les uns assuraient qu'un grand nombre de patriotes étaient encore cachés dans la montagne ; qu'il y avait eu un combat entre la cavalerie et les patriotes, dont quelques-uns avaient été tués et plusieurs blessés.

Les vins de Xérès et de Champagne avaient échauffé les esprits, et, au dessert, chacun exprimait bruyamment ses opinions sur la situation.

— La rébellion a été étouffée assez facilement au sud du St-Laurent, disaient les uns ; mais elle prend des proportions formidables dans le Nord : on dit que dans le comté des Deux-Montagnes seul, il n'y a pas moins de deux mille patriotes sous les armes.

— Il n'y a pas assez de troupes dans Montréal pour les réduire, disaient d'autres, et le général Colborne hésitera avant d'aller les attaquer.

— Les Canadiens français sont tous des lâches, dit un officier ; dix mille tuques bleues ne tiendraient pas devant un régiment de soldats.

Cette insulte, si gratuitement et si injustement lancée, causa une vive sensation ; aussitôt un des convives, qui était assis à table en face de St-Luc se leva. C'était un homme de moyenne taille, les cheveux noirs, brun de figure, le front haut, l'œil

fier ; il portait l'uniforme de capitaine des carabinières.

— Colonel, dit-il, quelqu'un ici vient de jeter l'insulte à mes compatriotes ; je suis Canadien français, je prends l'insulte pour moi, aussi bien que pour ceux de ma race, et je dis que celui qui vient de parler ainsi en a menti. Voici ma carte, continua-t-il, en la jetant sur la table.

Cette carte portait le nom de *S. de Bleury*.

En un instant tout fut confusion ; presque tous les convives s'étaient levés ; tout le monde parlait à la fois. Ce ne fut qu'avec difficulté que le colonel put se faire écouter.

— M. de Bleury, dit-il, je vous prie de vouloir bien ne pas faire attention à une parole aussi inconsiderée que fausse, qui vient d'être prononcée. Vous voudrez bien m'en croire, moi, à mon âge et dans ma position, quand je déclare emphatiquement que les Canadiens français sont braves et très braves. Ils viennent de le faire voir à St-Denis, ainsi qu'à St-Charles, où j'étais présent et où j'ai pu apprécier ce qu'ils auraient fait s'ils avaient eu un chef capable de les commander. M. de Bleury, continua-t-il, vous voudrez bien accepter mes excuses sincères pour la parole qui s'est échappée de la bouche d'une personne qui ne l'eût certainement pas prononcée si elle n'eût été sous l'influence du vin.

— Merci, colonel, répondit M. de Bleury ; mais en pareille circonstance vous ne trouverez pas mauvais que je me retire".

Le lendemain, le colonel, en brave militaire, ne crut pas déroger à sa dignité d'aller personnellement faire des excuses à M. de Bleury pour la conduite inconvenante d'un convive que tous ceux qui restèrent au dîner s'étaient accordés à blâmer.

L'incident n'eut pas d'autres suites, et ainsi fut évitée une de ces rencontres dites d'honneur, mais qui sont également contraires aux lois de l'Église et de la raison.

## CHAPITRE QUARANTE-NEUVIÈME

### RENSEIGNEMENTS

Depuis plus de dix semaines, St-Luc n'avait pas eu de nouvelles de Meunier, qui lui avait écrit ou fait écrire de Québec "qu'il se croyait sur les traces de Mme Rivan".

Il y avait près de quinze jours qu'Henriette était partie. St-Luc avait pris des informations sur le prétendant à la main de la sœur de son ami, et s'était fait présenter. Il n'eut pas de peine à reconnaître que celui qu'elle avait choisi pour devenir son époux était digne d'elle. Dès ce moment, il résolut sérieusement de combattre un amour sans espoir, et il y réussit plus facilement qu'il n'avait osé l'espérer. Les racines en étaient peu profondes sans doute ; peut-être aussi était-ce parce que son amour-propre en avait souffert, peut-être encore, et c'est ce qui était plus probable, ce qu'il avait pris pour un amour réel n'était-il qu'un de ces sentiments éphémères où les appétits des sens ont plus de part que l'âme.

Cependant, s'il ne ressentait plus d'amour, il éprouvait pour Henriette un profond sentiment d'admiration, et un vif désir de la connaître plus intimement.

Il avait un excellent prétexte de lui écrire, d'abord pour lui donner des nouvelles de son frère, puis pour en obtenir sur la santé de madame de St-Dizier. Il écrivit donc une lettre à Henriette, dont il attendit la réponse avant de se décider à descendre à Québec.

Quelques jours après, deux lettres lui furent remises, portant le timbre de la poste de Québec ; l'une ne contenait que ces mots : " Meunier a vu madame Rivan, il y a un mois, mais il ne l'a pas revue depuis."

L'autre était de Henriette. St-Luc la lut avec calme et se sentit tout fier de voir que cette écriture ne lui causait qu'une douce impression de joie, bien différente de la violente palpitation que la première lui avait fait éprouver.

Il fit appeler Trim, auquel il donna ordre de préparer immédiatement ses malles, avec injonction de ne pas s'absenter. S'étant informé de la résidence de M. Toussaint Peltier, avocat, il se rendit à son bureau, à l'encoignure de la petite rue St-Jacques et de la rue St-Gabriel.

Comme St-Luc n'avait pas mis la lettre dans sa valise, et qu'elle était restée toute ouverte sur sa table, nous ne croyons pas commettre une indiscretion en la lisant, d'autant plus qu'elle était très courte et qu'elle peut expliquer la raison qui conduisait St-Luc au bureau de M. Peltier :

" Monsieur de St-Luc,

" J'ai reçu ce matin votre bonne lettre ; elle m'a fait un plaisir bien grand, peut-être plus encore par son ton *amical* que par les bonnes paroles que vous me dites. Je suis heureuse que vous " soyez sorti vainqueur " d'une lutte impossible ", comme vous le dites. Je me sens maintenant beaucoup plus à l'aise vis-à-vis de vous ; je n'aurais pas osé vous écrire, et je n'aurais pu sans contrainte me trouver encore en votre compagnie. Mais comme vous m'assurez que vous n'avez plus que des sentiments " d'estime et d'amitié ", je me sens libre de vous dire aussi combien je vous estime et vous aime. Merci pour ce que vous avez encore fait pour mon frère. Je vois que je me laisserais entraîner à vous écrire une longue lettre, mais comme je dois, pour le moment, vous parler d'affaires qui concernent Mme de St-Dizier, je réserverai tout ce que j'ai à vous dire pour bientôt, si toutefois vous ne descendez pas à Québec, comme ma tante le désirerait.

" Je dois vous dire que ma pauvre tante n'a pas longtemps à vivre. Les médecins l'ont condamnée, et chaque jour qu'elle vit est un jour de grâce. Ce qui la désole en mourant, c'est de laisser ses deux filles dans l'indigence ; la petite rente qu'elle recevait ainsi que la jouissance de la maison qu'elle occupe, s'éteignant à sa mort. Son seul espoir était dans une réclamation qu'elle a contre la compagnie du Nord-Ouest, et qui est en procès depuis la mort de M. de

St-Dizier. La cause est entre les mains de M. Toussaint Peltier, avocat à Montréal. Ma tante consentirait à vendre ses droits pour une bien modique somme ; elle accepterait l'offre de trois cents louis que quelqu'un lui a fait faire par l'entremise de M. Pelletier, il y a deux à trois ans ; elle accepterait même cent louis.

" Puis-je espérer que, pour Mme de St-Dizier, vous voudriez bien aller voir M. Peltier et lui parler de cette affaire ?

" Asile et Hermine sont bien tristes ; Miss Gosford qui vient voir ma tante presque tous les jours, a voué une amitié toute particulière à Asile ; et si je ne craignais de flatter votre amour-propre, je vous dirais qu'il est bien souvent question de vous dans leurs conversations. Adieu.

" Votre amie bien dévouée,

" HENRIETTE D..."

" P. S.— Je rouvre ma lettre pour vous annoncer que ma tante vient d'avoir une crise sérieuse. Nous avons cru qu'elle allait mourir ; elle est un peu mieux maintenant, mais extrêmement faible Elle voudrait vous voir au plus tôt ; venez de suite si vous le pouvez. Voici ce qui a donné lieu à la crise de ma tante : le père de la petite Florence se trouvant dans la cuisine, Hermine l'a prié de monter à la chambre de la malade pour aider à changer un meuble de place. En apercevant ma tante, il l'a regardée d'un air étonné pendant plus d'une demi-minute. puis tout-à-coup il s'est écrié : " Quoi ! c'est vous, madame Rivan ! Et votre fils, le petit " Pierriche Meunier, qui vous cherche depuis plus de trois mois " ! Ma tante lâche un cri, et est tombée sans connaissance. Asile et Hermine ont interrogé le père de Florence, qui leur a dit qu'un M. St-Luc avait assuré que le petit Pierriche Meunier vivait ; Florence, qui vous a vu ici, dit que vous êtes la personne qui avez été chez sa mère au Fort Tuyau, à Montréal, dans le mois de septembre dernier. Asile ayant répété à sa mère tout ce que cet homme avait dit, elle vous demande instamment. Vous ne devez pas être surpris si je vous prie en son nom de vouloir bien venir à Québec sans perdre de temps. Il paraît y avoir quelque mystère que je ne comprend pas trop bien encore. Mme de St-Dizier est si faible que le médecin a défendu de lui parler d'aucun sujet qui puisse l'affecter.

" H. D."

St-Luc trouva M. Peltier à son bureau. Il lui communiqua le but de sa visite.

" — En effet, répondit l'avocat, j'ai une vieille cause de M. Rivan de St-Dizier, contre la compagnie du Nord-Ouest, avec reprise d'instance par Éléonore de Montour, sa veuve.

— Que dites-vous ? Éléonore de Montour ?

— Mais oui. Éléonore de Montour avait épousé en secondes noces M. Rivan de St-Dizier.

— Pardon, monsieur, ce que vous dites là m'intéresse à un si haut degré, que je désirerais vous faire quelques questions.

— Faites, monsieur, faites ; je vous donnerai tous les renseignements que je pourrai avoir.

— Vous dites qu'elle s'appelle Éléonore de Montour et qu'elle avait épousé M. Rivan de St-Dizier en secondes noces.

— Oui, monsieur.

— Pourriez-vous me dire avec qui elle s'était mariée en premières noces ?

— Son premier mari était un nommé Alphonse Meunier.

St-Luc fut si saisi qu'il fut obligé de prendre un siège, et de demander un verre d'eau.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda M. Peltier.

— Pardon, répondit St-Luc ; pouvez-vous me dire où est mort son premier mari.

— Je ne pourrais vous répondre au juste sur ce point ; j'ai entendu dire qu'il était mort en mer, dans un naufrage.

— Connaissez-vous madame Rivan de St-Dizier ?

— Oh ! oui ; très bien ; et ses deux jolies filles aussi, mesdemoiselles Asile et Hermine. Si vous me le permettez, je vais chercher le dossier de la cause.

Pendant que M. Peltier cherchait le dossier, St-Luc demeura plongé dans une profonde méditation, la tête penchée sur sa poitrine. Il allait enfin retrouver sa mère, mais mourante.

— Voici le dossier, dit M. Peltier ; voulez-vous en prendre connaissance ?

— Ce n'est pas nécessaire, répondit St-Luc ; veuillez me dire le montant de la réclamation et s'il y a chance de succès.

— L'action est pour un montant considérable, dix mille louis ; je crois l'action bien fondée, mais malheureusement que des pièces importantes absolument nécessaires, manquent.

— Pensez-vous pouvoir trouver quelqu'un qui voulût acheter la créance ?

— Il y a quelques années on avait offert trois cent louis pour la réclamation ; mais les offres ont été retirées depuis.

— Avez-vous quelque espoir de gagner le procès avec les preuves que vous possédez ?

— Elles sont insuffisantes.

— C'est bien ! maintenant je vais vous confier ce que j'ai dessein de faire. Je porte à madame St-Dizier et aux demoiselles de St-Dizier un bien grand intérêt ; je vais donner cinq mille louis pour leurs droits et prétention dans ce procès. Je veux assurer aux filles, après la mort de leur mère, les restes de la fortune de leur père qui reposait sur ce procès. Je désire rester inconnu dans cette transaction.

— Vous m'étonnez, monsieur, reprit l'avocat ; vous paraissez ne pas bien connaître cette famille, et cependant vous offrez une si forte somme pour une réclamation que l'on peut considérer perdue.

— Comment ! une famille que je ne parais connaître ! que voulez-vous dire ?

— Certainement. Vous dites que madame St-Dizier se meurt, et vous voulez acheter la réclamation pour l'avantage des jeunes demoiselles ; mais ne savez-vous pas que d'après le testament de M. Rivan de St-Dizier il n'a laissé que l'usufruit de

ses biens à sa femme, et qu'à sa mort la propriété en retourne à ses proches parents !

— Eh bien ! ses filles, les demoiselles Rivan de St-Dizier, ne sont-elles pas ses héritières ?

— Elles ne sont pas les demoiselles Rivan de St-Dizier ; leur père était Alphonse Meunier.

— Alphonse Meunier ! s'écria St-Luc, au comble de l'étonnement.

— Oui, elles sont sœurs jumelles. J'ai leur extrait de naissance ”.

St-Luc fit un grand effort pour comprimer, devant un étranger, les émotions que lui causaient ces découvertes ; il remercia M. Peltier des précieux renseignements qu'il venait de lui donner, et qui modifiaient ses plans.

St-Luc alla à la banque, et de là regagna son hôtel.

Il avait résolu de prendre la malle-poste ; mais comme elle ne partait que le lendemain matin, il changea d'avis ; il envoya Trim lui chercher une voiture avec deux bons et vigoureux chevaux. Deux heures après la réception de la lettre de Henriette D... il était en route pour Québec.

## CHAPITRE CINQUANTIÈME

### LE TITRE DU ROMAN S'EXPLIQUE

Le lendemain de la scène qui avait failli être si dangereuse à Mme de St-Dizier, elle se sentit assez de force pour demander des explications au père de Florence.

Meunier lui apprit tout ce qu'il savait, savoir : que M. de St-Luc paraissait bien connaître le fils de Mme de St-Dizier et d'Alphonse Meunier, qu'il lui avait assuré qu'il vivait et cherchait sa mère en Canada, sans avoir voulu lui en dire davantage.

Ces renseignements étaient si positifs, que cette pauvre mère ne put douter que son fils ne fut encore vivant, peut-être en Canada. Hélas ! vivrait-elle assez longtemps pour le voir et le presser sur son Cœur ? Viendrait-il à temps pour recevoir ses derniers soupirs ?

Mme de St-Dizier ne se faisait pas d'illusion sur sa situation ; elle avait reçu les derniers sacrements ; son sacrifice était fait et elle l'avait fait de bonne grâce ; mais elle sentait qu'il était bien dur de mourir sans revoir son fils, son petit Pierre. Elle espérait que Dieu lui donnerait cette dernière consolation, lui qui, dans sa miséricorde, envoyait ce fils comme protecteur de ses sœurs, ces deux anges dans lesquelles elle avait concentré toutes ses affections comme toute sa sollicitude.

Asile et Hermine ignoraient qu'elles eussent jamais eu un frère ; elles ignoraient même que M. Rivan de St-Dizier ne fût pas leur père. Elles avaient toujours été appelées Mlles de St-Dizier ; lui-même n'avait pas cru devoir leur en parler.

Cependant, ce qui venait d'arriver rendait nécessaire que Mme de St-Dizier leur apprit la vérité.

Toutes les émotions qu'elle avait éprouvées, les efforts qu'elle avait faits pour confier tous ces

secrets de famille à ses enfants, avaient épuisé ses forces. Dans le cours de l'après-midi, elle tomba dans une espèce de somnolence léthargique qui durait depuis deux jours. Quelquefois elle semblait se réveiller, soulevait ses mains amaigries et demandait si son fils était arrivé, puis elle retombait dans le même état.

Elle était bien triste cette maison que nous avons vue si joyeuse la dernière fois que nous y avons conduit nos lecteurs.

Asile, ou Asile Rivan, comme l'appelait souvent sa sœur Hermine, était pâle et plus intéressante encore sous cette pâleur même. Il y avait tant de dignité et de résignation dans son beau visage, que miss Clarisse Gosford ne pouvait s'empêcher de la contempler avec admiration.

Depuis la maladie de Mme de St-Dizier, miss Clarisse venait tous les jours tenir compagnie aux demoiselles de St-Dizier ; elle s'était éprise d'une affection vraie et sincère pour Asile, qui en était touchée. Avec son tact de jeune fille, elle avait bien remarqué que miss Clarisse aimait M. de St-Luc ; elle s'était aussi aperçue que cette généreuse enfant croyait qu'il l'aimait, et, loin d'en être jalouse, elle lui avait dit un jour, avec une charmante mais triste naïveté :

— Ah ! Asile, vous êtes bien heureuse : M. de St-Luc vous aime et il ne m'aime pas.

Hermine aurait voulu quelquefois, dans les premiers jours qui suivirent le départ de St-Luc, taquiner miss Clarisse au sujet du beau créole louisianais, comme elle l'appelait ; mais elle s'aperçut qu'elle lui faisait une peine si grande, qu'elle se repentit d'avoir touché à une plaie aussi vive. Hermine s'était bien aperçue de la préférence de St-Luc pour sa sœur, sans avoir remarqué celle de Clarisse.

Il s'était établi entre elles une espèce de lien magnétique qui les unissait toutes trois dans une même communauté d'idées, dont St-Luc semblait tenir le bout de la chaîne, sans trop pouvoir définir au juste l'espèce de sentiment qui attirait ces jeunes filles vers St-Luc, et celui-ci vers elles. Elles se sentaient heureuses quand, seules, assises dans le salon, le sujet de la conversation tombait sur celui qui occupait une si grande place dans leurs pensées. Hermine elle-même, la petite indifférente, était celle qui presque toujours en parlait la première. Mme de St-Dizier, sans trop se flatter néanmoins, avait espéré que peut-être il n'était pas impossible que sa bien-aimée Asile ait su captiver l'élégant étranger, dont sir Arthur Gosford lui avait fait les plus grands éloges. Pauvre mère ! elle avait interrogé sa fille sur ses sentiments, mais Asile lui avait toujours répondu, en riant, " qu'elle ne croyait pas que M. de St-Luc l'aimait ; que quant à elle, elle ne savait pas "

Ces conversations intimes, ces bonheurs de jeune fille dont le cœur commence à s'épanouir aux premiers rayons d'un amour naissant, avaient cessé depuis que Mme de St-Dizier était tombée malade. L'arrivée de leur cousine Henriette, qui leur raconta

les dangers qu'avait courus son frère à Montréal, et les services que lui avait rendus M. de St-Luc, ranima pendant quelques jours le plaisir qu'elles avaient de parler de lui. Miss Clarisse raconta pour la dixième fois sa conduite et sa bravoure lors de l'attaque des pirates ; Asile redit la manière dont il lui avait sauvé la vie ; Henriette, moins enthousiaste peut-être, mais non moins reconnaissante pour ce que St-Luc avait fait pour elle, se plaisait à répéter à ses jeunes amies ce qu'elle n'aurait pas osé dire à St-Luc après les déclarations et les aveux qu'il lui avait faits.

Mais l'aggravation de la maladie de Mme de St-Dizier avait fait cesser toutes ces intimes confidences, toutes ces innocentes causeries. Les joies et les plaisirs étaient disparus de cette maison qu'envahissaient la mort et ses sombres réflexions. Un spectacle douloureux et navrant avait remplacé le tableau du bonheur domestique. Un avenir plein de tristesse, d'inquiétude et de privations s'ouvrait pour les jeunes orphelines, qui, sans avoir mené une vie opulente, avaient joui du confort d'une honnête aisance.

La sympathie des amies de Mme de St-Dizier n'avait pas manqué à ses enfants : des offres d'aide et de protection leur avaient été faites de bonne volonté et de grand cœur.

Les deux sœurs n'avaient pas voulu entendre parler de ces offres qu'avait dictées une véritable affection d'amies sincères. Elles ne pouvaient pas se persuader que leur mère allait mourir ; l'idée que celle qui ne les avait jamais quittées depuis leur enfance pouvait leur être enlevée pour toujours, leur paraissait impossible.

Pendant trois jours et trois nuits, Asile et Hermine n'avaient pas quitté la chambre de leur mère. Assises chacune dans un grand fauteuil aux deux côtés du lit, elles veillaient en pleurs, reposant quelquefois leurs têtes aux coins du chevet de leur mère.

Henriette vaquait aux soins du ménage avec miss Clarisse qui n'avait pas voulu retourner au château depuis l'extrême prostration des forces de la malade. Elle avait insisté à partager les nuits à veiller et les jours à recevoir les visites des nombreuses amies qui venaient demander des nouvelles de l'état de Mme de St-Dizier.

C'était le cinquième jour depuis qu'Henriette avait écrit à M. de St-Luc. La malade ne pouvait prendre de nourriture et ne semblait se soutenir que par les remèdes dont on lui donnait une cuillerée à thé toutes les heures. Le médecin avait prévenu Henriette " qu'il n'avait plus d'espérance, et que l'on pouvait s'attendre à voir madame de St-Dizier passer d'un moment à l'autre "

C'était le premier février et sept heures allaient sonner ; la nuit était noire, le temps doux et à la pluie ; le vent soufflait à travers les arbres du jardin, dont les branches dénudées craquaient lugubrement. Une lampe éclairait faiblement la chambre de la malade.

Asile, penchée sur le lit, tenait dans ses mains la main de sa mère et contemplait dans une muette

douleur sa figure amaigrie. Henriette, qui regardait, était inquiète de l'état de fixité du regard de la jeune fille. Tout à coup un tressaillement de la malade vint rappeler Asile à la réalité de la situation. Les lèvres de la mourante s'agitèrent, puis avec un grand effort elle dit : " Il arrive... il vient... mon fils... ton frère ". Elle pressa la main d'Asile, jeta sur elle son regard presque éteint et retomba dans cet état de somnolence léthargique dont tous les remèdes n'avaient pu la tirer. Elle ne paraissait pas souffrir ; le médecin avait dit qu'elle passerait de ce sommeil dans celui de la mort sans effort.

En ce moment, on entendit frapper au marteau, et bientôt après Florence apporta une note à Asile.

— On attend la réponse dit Florence.

Asile s'approcha de la lampe, ouvrit la note et lut :

" Mademoiselle,

" J'arrive de Montréal. Comment est votre mère ? Faites-moi dire quand vous pourrez me recevoir.

" Votre dévoué,

" ST-LUC "

La main d'Asile tremblait trop pour répondre ; elle pria Henriette de le faire pour elle.

St-Luc, qui avait marché jour et nuit, écrivit cette note en arrivant ; en attendant la réponse, il changea ses habits de voyage et prit à la hâte un léger souper. Aussitôt qu'il eut reçu la réponse à sa note il partit en sleigh pour la demeure de sa mère, qu'il avait tant cherchée, et qu'il trouverait peut-être morte ! Son cœur était oppressé. Comment se faire reconnaître sans causer une fatale émotion ? Pourrait-il se contenir et garder son sang-froid au milieu de la scène qu'il pressentait ? Pourrait-il ne pas tomber à genoux en pleurs du lit de sa mère ? St-Luc avait une âme fortement trempée ; il essuya une larme, et se fit un violent effort en entrant dans la maison.

Le salon était vide ; deux bougies étaient sur la table. Il se sentit soulagé de ne rencontrer personne d'abord, et marcha pour se donner une contenance.

Bientôt Henriette et miss Clarisse entrèrent dans le salon. Elles avaient toutes deux l'air embarrassé. St-Luc leur tendit la main, toussa, se moucha, puis prit un siège.

" — Il fait très froid ce soir, dit-il après un instant de silence.

— Oui, répondirent à la fois Henriette et Clarisse.

Pauvre St-Luc il ne s'était pas aperçu du temps ni de la pluie dont son manteau était imbibé.

Après un long silence, que personne n'osait interrompre, Henriette reprit :

" — Avez-vous reçu la lettre que je vous ai adressée à Montréal ?

— Oui ; c'est pour cela que je suis venu. Comment est ma... madame de St-Dizier ?

— Mal, bien mal ; elle ne passera pas la nuit, craignons-nous.

— Puis-je voir mesdemoiselles Asile et Hermine ? dit-il en se levant et marchant pour cacher son émotion.

On entendit les clochettes d'une voiture qui s'arrêtait à la porte, et bientôt le médecin entra. C'était le docteur Frémont, que connaissait très bien St-Luc.

Henriette et miss Clarisse étaient toutes deux sorties du salon pour aller prévenir Asile et Hermine.

Aussitôt que St-Luc se vit seul avec le docteur, il lui confia le secret de sa parenté avec madame de St-Dizier et l'étrange perplexité où il se trouvait.

" — Elle sait que son fils vit encore, répondit le médecin, et ses filles savent aussi qu'il est leur frère, mais elles ignorent que ce soit vous.

— Que doit-je faire, docteur ? Y aurait-il danger de me faire reconnaître en ce moment ?

— Pas pour les jeunes filles, si vous le faites avec ménagement ; mais je crains, pour madame de St-Dizier. Je vais aller la voir et la préparer ; vous ne monterez que lorsque je vous aurai prévenu. J'entends le frôlement des robes, ce sont elles. Allons, soyez ferme "

En voyant la pâle figure de ses sœurs et la parfaite ressemblance de l'expression de leurs traits, St-Luc reconnut aussitôt que cette ressemblance, qui l'avait tant frappé la première fois qu'il les avait vues, était celle de son père et le leur.

Malgré la promesse qu'il avait faite au docteur de rester calme, il ne put s'empêcher, après avoir pris la main de chacune d'elles, de les contempler avec des yeux presque humides ; puis leur passant subitement ses bras autour du cou, il les pressa contre sa poitrine et les couvrit toutes deux de baisers.

Une vive carnation était montée aux joues d'Asile, quand elle aperçut miss Clarisse toute pâle qui les regardait les yeux en pleurs. Henriette semblait rayonner de bonheur. Toutes deux croyaient à l'amour de St-Luc pour Asile ; mais cet amour tuait Clarisse pendant qu'il réjouissait Henriette.

Hermine fut la première à se soustraire à l'étreinte de St-Luc, et, un peu confuse, elle alla s'asseoir près de Clarisse sur le sofa, où Asile ne tarda pas à la suivre.

" — M. de St-Luc vous apporte des nouvelles de votre frère, dit le docteur ; je lui ai conseillé d'attendre pour vous les dire, mais je crains bien qu'il ne puisse tenir longtemps.

— Vous connaissez notre frère ; où est-il, M. de St-Luc ? dirent ensemble Asile et Hermine.

— Mes sœurs ! répondit St-Luc, qui était resté debout et leur tendait de nouveau les bras.

— Mon frère ! s'écrièrent les deux sœurs en s'élançant dans les bras de St-Luc.

Le médecin monta dans la chambre de la malade, laissant ainsi le champ libre à l'effusion des sentiments divers qui se manifestaient dans le salon.

Une demi-heure après, il vint prévenir M. de St-Luc qu'il pouvait monter, que madame de St-Luc avait sa connaissance et était préparée à le recevoir.

Asile et Hermine montèrent les premières et se placèrent d'un côté du lit ; Henriette et miss Gosford se tinrent au pied, tandis que le docteur fit avancer

St-Luc, qui prit la main de sa mère qu'il baisa avec ferveur.

— Maman, dit Asile, m'entends-tu ? Voici Pierre, votre fils Pierre.

La mère ouvrit ses yeux dont le regard vague cherchait quelqu'un et elle étendit la main.

— C'est votre fils, dit St-Luc, en lui prenant la main dans les siennes et la baisant au front.

— Mon Pierre ! dit-elle d'une voix basse et faible... tes sœurs ! puis elle ferma les yeux ; ses mains pressèrent une dernière fois le crucifix et sa belle âme consolée s'envola vers Dieu.

Un long silence s'ensuivit ; puis le docteur, qui avait pris la main de la malade pour suivre les pulsations, fit signe à Henriette d'emmener ses cousines dans une autre chambre.

St-Luc et le médecin se mirent à genoux et récitèrent les prières des morts, que lisait tout haut la garde-malade.

St-Luc, qui était faible sous les émotions de bonheur, se montra fort et ferme devant le grand malheur qui venait de lui enlever une mère au moment où il la retrouvait. Il devenait le seul protecteur de deux orphelines.

— M. de St-Luc, lui dit le docteur Frémont en lui tendant la main, vous avez perdu une mère, mais vous avez trouvé deux sœurs : un ange de votre famille est monté au ciel, mais deux autres vous restent encore sur la terre.

St-Luc fit de la tête un signe d'assentiment ; il se pencha sur la figure inanimée de sa mère, et la tint longtemps embrassée.

## ÉPILOGUE

Par une chaude nuit du mois de juillet 1842, trois voyageurs étaient assis dans une de ces voitures, à deux sièges, qui font le service des diligences dans les montagnes du Tyrol.

Le siège de derrière était occupé par deux personnes, qu'à leurs costumes et leurs manières on reconnaissait pour deux Anglais. L'un était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, grave, aux traits distingués. Son compagnon, qui semblait à peu près du même âge, était petit, gros, gras, avec le visage rouge, joufflu, jovial, malgré une certaine teinte de tristesse dans son regard.

Le troisième voyageur, assis sur le siège de devant à côté du postillon, paraissait avoir une trentaine d'années. Son teint bruni, son œil noir, la coupe andalouse de son visage, tout annonçait le sang espagnol. Son front soucieux, traversé de rides précoces, comme si des chagrins ou des remords les avaient creusées avant le temps, lui donnait un air de mélancolie qui contrastait étrangement avec la fierté de son regard et le feu de ses prunelles. Il était silencieux et pensif, écoutant les mille bruits confus, indéfinissables de la vie universelle, au moment où elle se réveille dans l'immensité des solitudes des montagnes du Tyrol, au flanc desquelles circulaient la route que suivait la diligence, à quelques lieues

en deça de Pirarelia, où l'on espérait arriver avant les grandes chaleurs de la journée.

Le jour n'était pas levé, mais il ne devait pas tarder à paraître bientôt. L'atmosphère, qui avait été lourd, commençait à se rafraîchir ; les feuilles des arbres commençaient à faire entendre leur frémissement sous le souffle embaumé de la brise, qui apportait par bouffées les émanations de la forêt.

Les deux petits chevaux haletaient en montant la côte rapide et sablonneuse ; le postillon sifflait ses chevaux, et pour les encourager, faisait claquer son immense fouet tyrolien. Des oiseaux effarouchés s'envolaient sous le feuillage. Bientôt on entendit le cri de la grive matinale qui, au loin, sur la pointe de la flèche d'un sapin, au haut du coteau, saluait l'approche de l'aurore, et s'écriait, aurait-on dit : " Ah ! oui... là-bas : tout là-bas, voilà le jour ! je le vois ; il luit, il luit ".

En effet c'était l'aurore, dans l'orient, empourprant l'horizon. Le spectacle du lever du soleil, vu du sommet de quelques-unes des crêtes des montagnes du Tyrol est bien ce qu'il y a de plus enchanteur surtout, à quelques lieues de Pirarelia. La nature est si grandiose dans ces montagnes ; les arbres gigantesques dont le profit se dessine si largement sur l'horizon au loin, bien loin dans les collines voisines ; le bruit du torrent au fond d'un ravin qui mêle sa profonde voix aux mille bruits qui s'échappent de toutes parts de la forêt ; le gazouillis joyeux des oiseaux qui saluent le lever de l'aurore, le bourdonnement des insectes, les cris effrayés de quelques écureuils qui grimpent aux arbres, courent sur les feuilles et, blottis l'un derrière une branche, l'autre dans un trou, épient avec leurs petits yeux noirs, ronds, à fleur de tête, la voiture qui passe et le postillon qui siffle, tout semble, à cette heure, mêler sa voix en un immense concert, pour célébrer l'apparition de la lumière et le réveil de la nature sortant rafraîchie de son bain de rosée, dont elle secoue les perles aux premiers rayons du soleil.

— C'est beau, n'est-ce pas ? dit le postillon à son voisin.

Celui-ci ne répondit que par un signe de tête, absorbé qu'il paraissait être dans la contemplation de l'immense panorama qui se déroulait graduellement à ses yeux. Le spectacle qui s'offrait à sa vue n'était pourtant pas ce qui l'occupait exclusivement ; deux fois il avait tressailli, en entendant quelques mots de la conversation des deux voyageurs anglais.

— Qui aurait dit, sir Arthur, que nous nous rencontrerions dans les montagnes du Tyrol, quand nous nous sommes quittés, il y a cinq ans, à Matance ? Vous, vous partiez à bord du *Zéphyr*, avec le capitaine de St-Luc ; et moi, hélas ! je restais à mon poste où les devoirs du consulat me retenaient. J'ai été bien éprouvé, et de bien cuisants chagrins ont fait blanchir ma vieille tête. Ah ! sir Arthur, si vous saviez tout ce que j'ai éprouvé d'angoisses !... Mais n'en parlons plus. Vous avez été bien heureux, vous, d'avoir marié votre fille à M. de St-Luc. J'ai appris qu'il était millionnaire et l'un des hommes

les plus charmants que l'on puisse voir, comme me disait ma pauvre Sara.

— Oui, mon cher M. Thornbull.

A ce nom de Thornbull, l'Espagnol tressaillit et prêta plus d'attention.

— “Oui, continua-t-il, je suis bien heureux en effet ; et depuis deux ans que ma chère Clarisse est mariée, elle n'a éprouvé que des jours de bonheur. M. de St-Luc l'aime comme aux premiers jours ; et la naissance d'un bel enfant est venue, au bout d'un an de mariage, couronner leur félicité. J'ai hâte d'arriver à Pirarelia pour les voir et les embrasser, ainsi que leurs jolies sœurs Asile et Hermine.

— Asile et Hermine ! Tiens ! je ne savais pas. Ah ! je suppose qu'elles sont les sœurs de M. de St-Luc ?

— Justement. Ce sont deux gentilles Canadiennes, dont l'une, Asile, a épousé un jeune officier autrichien appelé Nogachn Dwirli, dont le régiment est actuellement en garnison à Pirarelia. C'est chez lui que je dois me rendre. N'arrêtez-vous pas à Pirarelia pour voir Clarisse ?

— Impossible, sir Arthur, pour aujourd'hui ; il faut que je me rende au plus tôt à Skama ; c'est aujourd'hui le 14, j'aurais dû y être hier, et je crains bien de ne pouvoir arriver avant la nuit.

— M. de St-Luc serait si content de vous voir, et Clarisse serait si heureuse. Et je crois, M. Thornbull, que vous devez bien un peu de reconnaissance à M. de St-Luc, pour l'aide qu'il m'a fourni pour délivrer votre fille des mains de ce scélérat de pirate, Cabrera.

— Sans doute que je lui dois des remerciements, et je les lui présenterai après-demain ; je reviendrai tout exprès de Skama, où il est de la plus urgente nécessité que je me rende de suite. Vous direz bien des choses pour moi à M. de St-Luc, en attendant.

— Vous savez que s'il n'avait pas été la victime d'un infâme complot ourdi par un certain docteur Rivard, à la Nouvelle-Orléans, M. de St-Luc voulait aller à la poursuite de ce Cabrera.

— Je le sais, je le sais. Ah ! c'était affreux, mais il en a bien été puni, ce docteur Rivard.

— Ah ! je ne savais pas. Comment ça ?

— Il y a deux ans, étant à la Nouvelle-Orléans, je me promenais un jour en compagnie du consul, et je remarquai assis sur les marches de la cathédrale, un mendiant, horriblement défiguré et aveugle ; tout son visage était couturé et couvert d'escarres laissées par le feu. — Avez-vous entendu parler du Dr Rivard, me dit mon compagnon ; c'est lui. Un incendie a détruit toutes ses propriétés ; il était riche, et il est mendiant. L'explosion d'une bouteille de compositions chimiques dans son laboratoire, lors de l'incendie, lui a brûlé les yeux et la figure. Il aurait péri sous les décombres brûlants de sa maison, s'il n'en eut été sauvé par les efforts surhumains d'un pauvre petit idiot, qui aujourd'hui encore le nourrit des aumônes qu'on lui fait ; car l'aveugle inspire autant de dégoût que d'horreur pour les infamies que l'on a découvertes sur son compte, depuis son accident qui est considéré comme un juste châtement du ciel.

— En effet, c'est un juste châtement, reprit sir Arthur Gosford ; et je voudrais que l'infâme Cabrera, au lieu d'avoir été tué par la balle de la carabine de Trim, eut éprouvé un sort pareil.

— Ah ! détrompez-vous, sir Arthur, reprit avec vivacité M. Thornbull, ce Cabrera, était un grand coupable, mais il n'était pas infâme. Il n'a pas été tué, mais il vit ; et il n'est plus un pirate, c'est lui qui a purgé les eaux de Cuba des pirates qui l'infestaient. Il a été gracié par les autorités de Cuba, parce qu'il avait mérité son pardon. Non seulement il a été pardonné à Cuba, mais, en Espagne, le jugement qui l'avait condamné pour meurtre par contumace, a été révisé sur preuve que son adversaire avait été loyalement tué en duel, et il a été réintégré dans sa fortune et son rang de comte de Miolis, dont il héritait, son père étant mort. L'enlèvement de mon enfant était un crime sans doute, mais il m'en a fait demander pardon, après avoir été réintégré, et a sollicité la main de ma fille, qui m'avait assuré elle-même qu'il l'avait respectée aussi religieusement que si elle eut été sa sœur.

— Ah ! c'est différent, et que lui avez-vous dit quand vous l'avez vu ?

— Je ne l'ai jamais vu. Je l'ai beaucoup cherché, mais n'ai pu le rencontrer. Il m'écrivit d'Espagne pour obtenir son pardon ; je ne pus oublier qu'il avait une fois sauvé la vie de mon enfant, et je lui pardonnai. Quelques mois après, il me fit part du jugement qui le réintérait dans sa fortune et son rang, et me demanda en même temps la main de ma fille. Je n'aurais pas eu d'objection pourvu que Sara y eut consenti. Hélas ! pauvre enfant, elle n'était plus à Cuba, elle était entrée dans un couvent pour se faire religieuse. Je l'écrivis au comte de Miolis ; je ne sais s'il a reçu ma lettre, je n'en ai pas entendu parler depuis.

— Prenez donc garde, dit le postillon, en s'adressant à son voisin, vous m'écrasez le pied sous le talon de vos bottes.

Peu de temps après, on arrivait aux premières maisons de Pirarelia ; le postillon sonna du porte-voix, et fit claquer son fouet d'une manière formidable.

Quand les malles de sir Arthur eurent été descendues, celui-ci voulut encore insister pour que M. Thornbull restât passer quelque temps à Pirarelia.

— Je ne voulais pas encore vous dire la raison qui me force à me rendre sans retard à Skama ; mais afin que vous n'ayez plus de raison d'insister, je dois vous annoncer que ma fille est au couvent de la Rédemption ; elle doit prononcer ses vœux demain matin à huit heures. A sept heures ce soir, avec les portes du couvent, se ferment aussi les portes du monde pour mon enfant. Il ne sera plus permis à aucune personne du dehors de lui parler, les règles sont strictes à cet égard. Je sais que je n'y arriverai pas à temps ce soir, mais j'espère que demain matin on laissera un père voir son enfant pour une dernière fois. Vous pouvez donner ces explications à M. de St-Luc ”.

Le voyageur espagnol, qui avait entendu ce que venait de dire M. Thornbull, tressaillit vivement ; il regarda à sa montre, sauta lestement à terre, et s'approchant du postillon qui faisait boire ses chevaux, il lui demanda s'il devait conduire la diligence jusqu'à Skama.

— Oui, répondit ce dernier, en regardant d'un air étonné ce silencieux voyageur qui parlait avec animation.

— A quelle heure pouvez-vous y arriver ?

— Pas avant le milieu de la nuit prochaine ; les côtes sont longues et fatigantes.

— Quelle est la distance ?

— Quinze bonnes lieues.

— Combien de relais d'ici là ?

— Deux, sans compter celui-ci.

— Puis-je me procurer des chevaux assez vigoureux pour que je m'y rende à cheval avant cinq heures cet après-midi. Voici vingt francs, ajouta-t-il en lui mettant une pièce d'or dans la main, si vous pouvez me faire avoir des chevaux convenables pour que je fasse le trajet à temps, je vous donnerai encore une semblable somme à Skama.

— C'est bien, dit le postillon en mettant la pièce dans sa poche après l'avoir examinée. A un petit quart de lieue d'ici nous allons changer de chevaux, je vous procurerai ce que vous désirez et je vous ferai donner un papier pour que vous puissiez avoir ce que vous désirez avoir aux autres relais.

Pendant qu'on préparait un vigoureux cheval au cavalier espagnol, celui-ci prenait un léger déjeuner. Avant de monter en selle, il écrivit quelques mots sur un papier, qu'il plia et cacheta, puis le donna au postillon en lui recommandant de ne le remettre à M. Thornbull qu'une heure après son départ.

A quelques distance du village de Skama, perdu presque au milieu de la solitude des montagnes, se trouvait le couvent des sœurs de la Rédemption ; ordre cloîtré, dont la règle austère et la discipline sévère lui avait donné un caractère de sainteté, qui avait étendu sa réputation, justement méritée, dans tout le pays.

Après avoir parcouru un sentier sombre sous la voûte des grands arbres de la forêt, en arrière de Skama, on arrivait, au bout d'une dizaine de minutes de marche, au pied d'une colline, d'où l'on apercevait sur le sommet en haut, très haut, une masse grise, sombre, droite et longue : c'était la façade du couvent et son mur d'enceinte.

Le couvent et ses dépendances occupaient un terrain spacieux. Un mur de pierre de quinze pieds de haut l'enceignait de trois côtés, l'arrière se trouvant naturellement protégé par le flanc d'un rocher, coupé à pic, qui s'élevait à plus de trente pieds et qui le surplombait. Rien de froid, rien de triste, de désolé comme la vue de cette demeure aperçue du pied de la colline.

L'intérieur de l'enclos offrait néanmoins un contraste bien frappant à part les sombres et massifs édifices ; des cours spacieuses, un vaste jardin, puis au bout du jardin une belle allée, sablée, ratissée, large, sous une voûte continue d'arbres au feuillage

touffu, s'étendait jusqu'au fond de l'enclos et se perdait en diverses petites allées dans un frais bosquet au pied du rocher. Une source vive, limpide comme du cristal, s'échappait du pied de ce rocher, coulait, d'abord paresseuse, dans un lit de mousse sur un terrain uni ; puis courait en serpentant dans le bosquet ; puis, arrivée à une pente plus rapide galoppait en riant sur un fond de sable fin couvert de petits cailloux blancs, formant ça et là de petites cascades, où venaient boire les oiseaux du bocage, les ailes frémissantes et étendues sur l'écume rafraîchissante. Sous les arbres, de vertes pelouses, des gazons fleuris entretenus avec soin, invitaient au silence, à la contemplation ou à la rêverie.

Cet endroit paraissait bien beau, bien frais, bien délicieux pour des religieuses dont la vie était, disait-on, si austère ! Soyez tranquille, cette allée et ce bosquet étaient réservés aux novices, pour les heures de récréation ou les jours de congé.

Il était six heures du soir ; les grandes ombres des pins enveloppaient le bocage dans une demie obscurité. Au pied d'un arbre, sur l'herbe fraîche, était assise une jeune fille, belle et blonde ; elle tenait à la main une rose qu'elle effeuillait d'un air distrait jetant les pétales détachées dans l'onde du ruisseau.

Quelle est donc cette étrangère ? elle n'a pas le costume des religieuses, pas même celui des novices. Ses vêtements sont plutôt ceux du monde que ceux d'une maison du Seigneur ; ses cheveux en boucles retombent sur ses épaules, une fleur solitaire est attachée à son corsage, ses petits pieds sont chaussés de souliers de cuir verni. Cependant elle paraît triste, son regard mélancolique suit les feuilles de sa rose qu'emporte le courant, pour aller bientôt s'englouir dans le gouffre du torrent qui mugit au pied de la montagne. A-t-elle un regret, ou pense-t-elle à la nuit du tombeau dans laquelle doit s'ensevelir pour toujours son existence de jeune fille ? Encore une heure, une seule heure de vie dans le monde ! il est six heures, à sept heures les portes de la vie doivent se fermer sur sa jeunesse pour l'enfoncer dans les rigueurs du cloître. Cette jeune fille, c'est une novice au dernier jour de sa probation ; ce jour, pour la dernière fois elle revêt les parures du siècle, pour ne plus les revoir jamais. Ce dernier jour est pour elle comme un jour de fête ; c'est pourquoi elle n'a pas suivi ses compagnes, quand la cloche a sonné six heures ; il lui est permis de donner la dernière heure au plaisir, si elle le veut ; à la solitude si elle le préfère ; à la rêverie et à la réflexion, si elle s'y sent entraînée. Toute la journée jusqu'à sept heures, il lui est permis de recevoir, au parloir, les visites que ses parents ou ses amis désirent lui faire, pendant qu'elle est encore de ce monde. Mais à sept heures, elle mourra pour le monde et ne vivra plus que pour Dieu.

Ne lui reprochons pas cette journée de liberté ; elle n'a pas bien longtemps à en jouir. Elle, pauvre étrangère, nul parent n'est venu lui faire visite ; pas un ami n'est venu lui dire adieu, ou lui souhaiter un bon voyage dans le long pèlerinage qu'elle entreprend si jeune, pour se rendre au calvaire, où

mourut par amour pour l'humanité notre Sauveur Jésus-Christ.

Quand elle eut effeuillé sa rose, elle demeura quelques instants pensive ; puis elle tira de la poche de sa robe un petit cahier recouvert en maroquin rouge. C'était son journal. Elle le regarda d'un air plein de mélancolie, laissa échapper un soupir, puis l'ouvrant elle en détacha un feuillet, le déchira sans le lire et en jeta les morceaux dans l'onde fugitive. Elle en déchira ainsi plusieurs feuillets, puis elle suivit des yeux ces petits morceaux de papier qui, doucement entraînés, semblaient, sous l'impulsion du courant qui les agitait, saluer la jeune fille et lui dire un dernier, un éternel adieu. Elle laissa échapper encore un soupir ; sa main cessa d'arracher les feuillets ; elle resta immobile, la vue fixée sur son petit cahier ; les larmes qui voilaient ses paupières, l'empêchaient de voir, mais pourtant elle lisait ; était-ce de ce souvenir, était-ce avec les yeux de l'âme ?

Peut-être est-ce une indiscretion que de jeter un regard sur ces pensées intimes, sur ces secrets du cœur de la sainte enfant qui, en ce moment, les ignorait peut-être elle-même, ou du moins cherchait à les oublier en en détruisant ces feuillets, muets dépositaires.

“... Oh ! mon Dieu, avait-elle écrit, vous savez avec quelle soumission j'ai fait le sacrifice de ma vie ; et si vous permettez que je garde au fond de mon cœur un amour si profond, que ni le temps, ni les larmes, ni la prière, ni le jeûne n'ont pu effacer, pour celui qui sauva mes jours, c'est que cet amour ne vous est pas désagréable... Oh ! Antonio, comme je t'ai aimé, comme je t'aime encore, comme je t'aimerai toujours ! Je n'espère plus te voir ; bientôt je ne serai plus de ce monde. Je ne sais si tu vis encore ; depuis deux ans je n'ai pas eu de nouvelles de ma famille. Mon père même ne m'a pas écrit depuis deux ans que j'ai reçu sa dernière lettre. Il m'écrivait que mon Antonio avait été réhabilité parmi les grands de l'Espagne auxquels il appartenait par son rang et sa fortune. J'ai eu alors un doux espoir de le revoir, mais je ne l'ai point revu. Peut-être m'a-t-il oublié... Oh ! mon Dieu, peut-être en aime-t-il une autre ! Qu'est-ce que je dis ? ma raison s'égare : pourquoi ne pourrait-il pas en aimer une autre ? Dois-je être égoïste ? Ce n'est pas pour moi que je l'aime, c'est pour lui, mon sauveur. N'est-ce pas parce que je l'aime pour lui seul, que je veux faire abnégation de tout au monde pour pouvoir prier pour lui, et offrir au ciel le sacrifice de ma jeunesse et de ma vie pour son bonheur éternel” ?...

Ces feuillets, elle les déchira comme les autres, et quand elle les eut tous détruits et jetés à l'eau, elle se mit à pleurer.

En ce moment, elle entendit la cloche du couvent sonner. Quoi ! dit-elle, déjà sept heures ! Elle prit la fleur attachée à son corsage, la porta à ses lèvres, puis la déposa au pied de l'arbre et se leva pour regagner le couvent à pas lents.— Oh ! mon Dieu, se disait-elle, mon sacrifice est fait ; si je ne l'aimais pas je n'aurais pas de mérite à abandonner le monde,

ce monde qui m'abandonne ; pas une amie, pas un parent n'est venu me voir aujourd'hui. Mon père, oh ! mon père, vous aussi vous m'avez abandonnée, et pourtant je vous ai écrit pour vous annoncer le jour de ma profession et vous prier de venir. Toute la journée je vous ai attendu, à chaque instant j'espérais être appelée au parloir. Mais il est sept heures ! Quand vous-même viendriez, il est maintenant trop tard. Je marche vers le couvent ; quelques pas encore, et j'entrerai dans ma tombe ; quelques instants de plus, et je serai morte, morte pour lui, pour vous, pour tout le monde ! Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Ainsi soit-il.

L'atmosphère était lourd, de gros nuages sombres couvraient le ciel. Dans les montagnes du Tyrol un orage ne met pas de temps à se former ; et le tonnerre, répercuté par l'écho des montagnes, est quelquefois terrifiant. Elle hâta le pas, bientôt elle vit accourir au-devant d'elle une des novices.

“ — Venez vite, lui dit celle-ci aussitôt qu'elle fut à la portée de la voix ; quelqu'un vous demande au parloir.

— Au parloir ! mais il est sept heures sonnées !

— Pas encore ; ce n'est que la demie de six que vous avez dû entendre. Mais venez vite, il n'y a plus qu'un quart d'heure.

— Mon père ! pensa-t-elle et se parlant tout haut à elle-même.

— Non, répondit la novice ; mais quelqu'un qui dit venir de sa part.

Et toutes deux hâtèrent le pas. Arrivées au couvent la prieure, vieille religieuse à la figure sévère, fit signe à la novice de s'éloigner, et s'adressant à celle que l'on faisait demander au parloir, lui dit :

“ — Le quart d'heure est sonné, vous savez qu'il ne vous est plus permis d'aller au parloir ; vous n'appartenez plus au monde depuis la demie de six ; jusqu'à sept heures, cependant, vous pouvez, en ma compagnie, voir et parler encore aux personnes du dehors, à travers la grille du guichet, pourvu que ce soit pour affaire indispensable. Si vous le désirez, j'irai parler à cette personne pour vous, afin que vous ne soyez pas distraité des pensées qui doivent vous occuper exclusivement pour vous préparer à l'heure qui approche.

— Ma mère, c'est quelqu'un qui vient au nom de mon père !

— C'est bien ! vous pouvez venir, la règle le permet.

Dans le parloir un cavalier couvert de poussière, marchait avec impatience, faisant retentir sur les dalles de la salle ses éperons ensanglantés. Il regardait à sa montre, puis à la porte en chêne, forte, épaisse, noire, qui communiquait avec l'intérieur du monastère. Il entendit des pas dans le corridor ; il s'approcha en tremblant malgré lui sous le poids de son émotion, il ôta son chapeau et essuya de son mouchoir blanc la sueur qui reuisselaient sur son visage.

En ce moment au lieu de la porte qu'il s'attendait à voir ouvrir, une plaque de fer coula entre deux rainures verticales et lui laissa voir, à travers la grille du guichet, à quelques pas en arrière, une

religieuse grande, grave, sèche, tenant une jeune fille par la main. C'était elle ! Toutes deux tenaient la vue baissée.

— Sara ! cria-t-il en espagnol d'une voix presque suffoquée par l'émotion, enfin je vous retrouve !

A ce son de voix trop bien connu, une pâleur subite envahit les traits de la jeune novice, un frisson courue dans ses veines, puis s'élançant, les bras tendus, vers la grille, elle s'écria : " Antonio " !

La prieure, étonnée, la saisit par sa robe et lui dit : — Mais que fais-tu donc là, mon enfant ?

Revenue de son trouble, et, son agitation un peu calmée, elle répondit :

— C'est mon frère.

— Tu n'as plus de frère maintenant !

— Mon frère en Jésus-Christ, ma mère !... ne puis-je lui parler ?

— Sans doute, mon enfant ; mais avec calme, parler de manière à ce que je vous comprenne.

— Il ne parle pas l'allemand, ma mère ; je vous traduirai ce qu'il dira.

Puis se tournant vers le visiteur, elle fit un violent effort et ayant réussi à surmonter son émotion, elle lui dit : — Ma mère ne comprend pas l'anglais, je dois lui traduire ce que vous me direz en cette langue

— Sara ! oh ! Sara ! comme je vous retrouve après cinq ans d'absence ! Quelle froideur !

— Monsieur, reprit-elle, je ne sais ce que vous voulez dire ; apprenez que je n'appartiens plus au monde. Pourquoi êtes-vous venu me demander à me voir en ce lieu, où tout appartient au Seigneur !

— Vous voulez renoncer au monde, je le sais ; mais je sais aussi que vous n'avez pas encore prononcé vos vœux, que ce n'est que demain à huit heures que le sacrifice sera consommé ; et c'était pour vous voir, pour vous parler avant que cette heure fatale ne fut arrivée, pour vous dire que depuis deux ans je vous cherche partout. J'ai visité tous les couvents de votre patrie, de la France, de l'Espagne ; vous demandant à toutes les portes des monastères et ne vous trouvant pas. Ah ! Sara, ayez pitié de moi !

— Pourquoi me cherchiez-vous, Monsieur ?

— Pour vous demander pardon, comme je l'ai obtenu de votre père ; pour vous supplier de ne pas me conserver de haine ou de mépris ; pour que vous me disiez de votre bouche que vous ne me maudissez pas.

— Est-ce que Jésus-Christ n'a pas pardonné à ses persécuteurs ?

— Vous me pardonnez donc ?

— Jésus-Christ n'a-t-il pas prié son Père de leur faire grâce en sa faveur, parce qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient.

— Oh ! si tu savais, reprit Cabrera, avec éclat dans sa voix, ne pouvant plus réprimer l'exaltation de sa parole, les jours d'angoisses que j'ai passés ; si tu savais les nuits d'insomnie pendant lesquelles l'horreur de mon crime me torturait, tu me pardonnerais à cause de tant de douleurs, et non pas seulement par devoir de religion ; mon crime, c'était parce que je t'avais trop aimée. Pour toi, j'ai renoncé

à ma vie de corsaire, qui me faisait horreur ; je voulais te le dire.

— Je l'ai su.

— Pour toi, j'ai obtenu mon pardon.

— Je le sais ;... mais pourquoi me dire tout cela ? continua-t-elle d'une voix faible et émue.

— Pour toi, j'ai obtenu que l'on revisât en Espagne un jugement injuste qui m'avait lancé dans une carrière criminelle. J'ai été réintégré dans ma fortune et dans le rang de mes pères, savais-tu cela ?

— Que te dit-il, mon enfant ? demanda la prieure qui se tenait, droite et immobile, un peu de côté.

— Il me parle de mon père, ma mère.

La religieuse lui fit signe de continuer.

— Sais-tu pourquoi encore je t'ai cherchée partout ? C'était pour t'offrir et ce rang et cette fortune en expiation de ma faute. Je t'aime ! Ah ! je t'aime. Ce n'est plus Cabrera, c'est le comte de Miolis qui demande ta main.

Pendant qu'il disait ces paroles, dont le ton ne permettait pas à Sara de douter de la vérité, elle sentit tout son sang refluer vers son cœur ; puis par un suprême effort elle se jeta dans les bras de la prieure, et lui dit :

— Ma mère, je vous ai menti ! cet homme n'est pas mon frère, c'est mon fiancé ! il ne me parlait pas de mon père, il me parlait d'amour.

— Je le savais, mon enfant, répondit tranquillement la religieuse ; je comprends l'anglais ; mais je voulais t'éprouver, et voir si Dieu parlerait à ton cœur, plus fort que l'amour humain. Tiens, écoute continua-t-elle en élevant un doigt.

En ce moment un éclair immense éclaira vivement l'intérieur du parloir et du corridor, et un coup de tonnerre ébranla les murs du monastère.

— C'est la voix de Dieu, mon enfant, dit la religieuse.

— Je le sais, ma mère. Dieu aussi me dit d'aimer cet homme et je l'aime ! mais je ne puis le lui dire. La règle de ce couvent est inexorable !... je ne saurais m'y soustraire, quand je le voudrais !... mon père seul pourrait m'y autoriser, et je ne le verrai jamais.

L'horloge du couvent se mit à sonner les premiers coups de sept heures. Elle tressaillit, et s'arrachant des bras de la prieure elle fit un pas vers la grille.

— Comte de Miolis, dit-elle avec exaltation, il est trop tard !... tout est fini, entendez-vous sonner ? Adieu ! adieu, je vous aime... Au revoir, dans le ciel " !

Cet effort était trop fort pour la pauvre enfant ; elle n'avait pu parler qu'avec des sanglots dans la voix, et elle tomba sans connaissance au moment où la plaque de fer, mue par un ressort caché, fermait le guichet.

Le comte de Miolis connaissait trop bien l'inutilité de rester au couvent pour y tenter des efforts inutiles ; il sortit, remonta à cheval et se rendit à l'auberge où devait arriver la diligence.

Quand M. Thornbull descendit, il était près de minuit ; le comte de Miolis l'attendait, il l'invita

à passer dans une salle voisine. Après s'être fait connaître il lui raconta tout ce qui était arrivé au monastère et l'aveu que Sara lui avait fait de son amour. Le conte réitéra son offre de prendre Sara pour épouse, si le père voulait bien y donner son consentement.

Les offres furent acceptées. Il fut convenu que M. Thornbull ferait les démarches nécessaires pour obtenir la sortie de sa fille ; ce qui ne fut pas fort difficile, la jeune novice n'ayant point encore prononcé ses vœux.

Deux mois après, elle était devenue la femme du comte de Miolis.

F I N .

### BOIS DURS ET PÂTE À PAPIER

Jusqu'à présent, toute la pâte à papier faite avec du bois provenait uniquement d'essences tendres, telles que sapin, peuplier, bouleau. Les bois durs, plus spécialement réservés, aux travaux de menuiserie et de construction, ne donnaient pas, disait-on, une fibre utilisable, et les fabricants de pâte, après quelques recherches, avaient tout à fait rejeté les bois durs comme impossibles à mettre en œuvre.

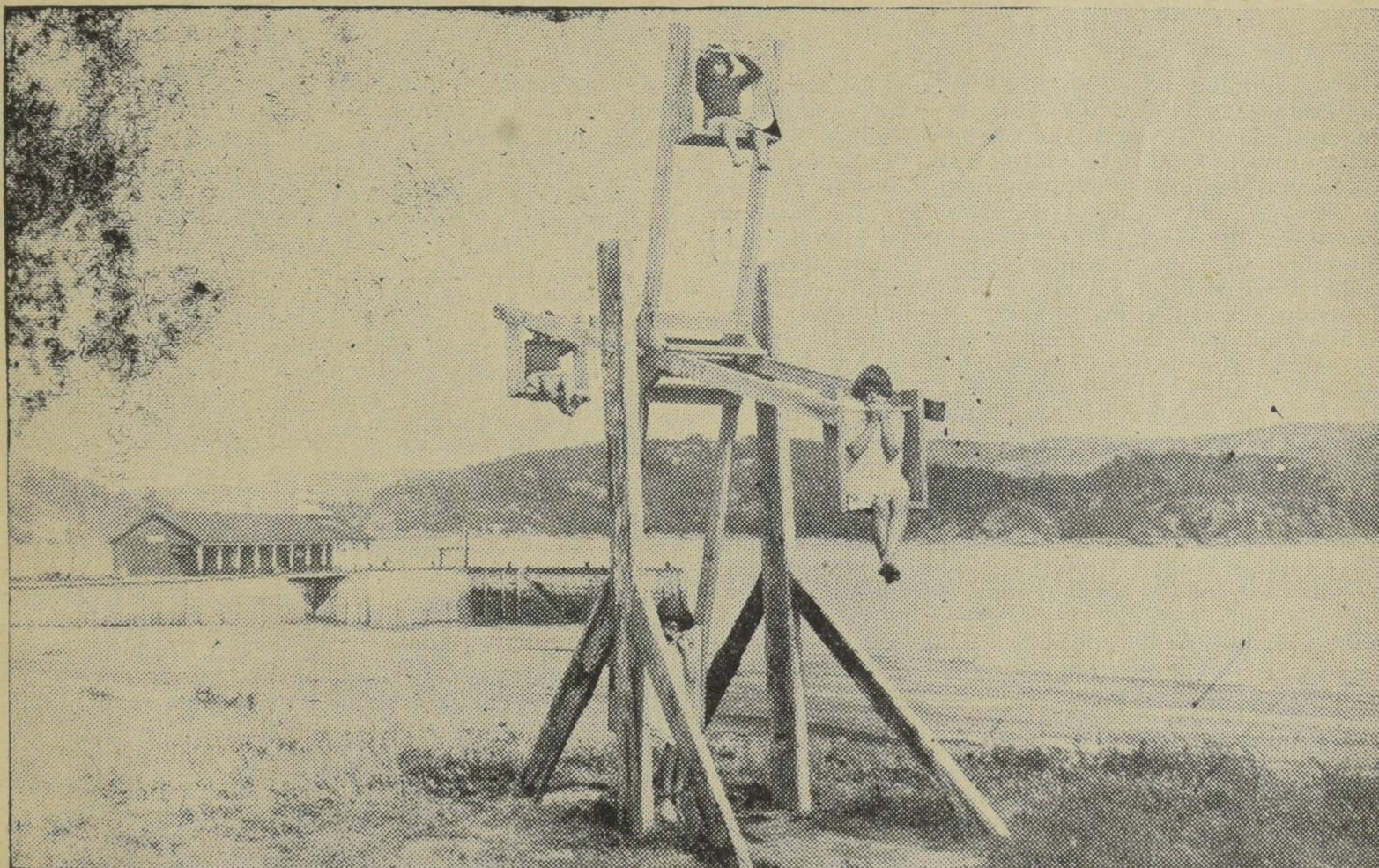
Eh bien ! c'est une manière de voir qu'il faudra reformer. La *Nature* nous apprend, en

effet, qu'on arrive parfaitement à convertir les bois durs en une excellente pulpe pour papeterie. L'invention du procédé de traitement est due aux usines Ford, des États-Unis, qui répandent dans les deux mondes leurs automobiles bien connues.

Pour la construction des carrosseries de ces voitures, on utilise beaucoup de chêne, de hêtre et d'érable. Il en résulte la formation d'une grande quantité de déchets, copeaux et éclats dont les directeurs ont voulu tirer parti. L'idée leur est venue de faire de nouvelles recherches sur la transformation du bois dur en pâte à papier. Et ils ont obtenu de très bons résultats.

Voici la manière d'opérer : les fragments sont réduits à la taille voulue, puis enfermés dans une cuve pouvant en contenir 9 tonnes ; on fait agir sur le bois une lessive à la soude caustique de force suffisante pour le réduire à l'état de fibres ; le traitement se poursuit pendant sept heures à un certain degré de température et de pression. Après quoi on lave dans des appareils spéciaux.

Il est curieux que ce soit une fabrique d'automobiles qui indique aux fabricants de pâte à papier le moyen d'utiliser le bois dur pour ce genre d'industrie.



COMMENT ON AMUSE LES ENFANTS DANS LA REGION DE CHICOUTIMI

# TABLE DES MATIÈRES

SEPTEMBRE 1925

## TEXTE

Dire autre chose, THOMAS POULIN, 1 — Méfaits du cinéma, GÉRARD TREMBLAY, (*Le Petit Sainte-Marie*), 2 — La peur de M. le Curé, HARRY BERNARD, 4 — Nicolas Poussin, (*L'Ami des Enfants*), 6 — L'algue, ERNEST LAUT (*Les Jeunes*), 11 — Cheveux coupés, PIERRE L'ERMITE, 13 — *La sève immortelle*, FERDINAND BÉLANGER, 15 — Éphémérides canadiennes : août 1925, 16 — La machine humaine : ses détraquements : la cataracte, LE VIEUX DOCTEUR, 19 — Radio : les batteries, L.-M. BOLDOC, ptre, 21 — Ce qu'on ne dit pas, JEANNE LE FRANC, 26 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 27 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 27 — Mon clocher (*poésie*), VIOLETTE DE L'IMMACULÉE, 28 — Pour s'amuser, 29 — Les livres, 30 — Soyons charitable (*poésie*), FRANÇOIS COPPÉE, 30 — Une de perdue, deux de trouvées (*feuilleton*), GEORGES DE BOUCHERVILLE, 31.

## ILLUSTRATIONS

Le lac Améthyste, dans le parc national Jasper, 12 — Course de yachts dans le canal Rangitoto, Auckland Nouvelle-Zélande, 14 — Le noviciat des Pères de Marie, à Nicolet, 18 — Scène de moisson dans les prairies de l'Ouest canadien, 25.

OCTOBRE 1925

## TEXTE

Il faut agir, THOMAS POULIN, 49 — Je ne me marie pas, (*Bulletin par. de N.-D. du Chemin*), 50 — Le chien, HARRY BERNARD, 53 — Un capitaine corsaire : Robert Surcouf, ROBERT SURCOUF, 56 — Le goitre, G. B., (*La Croix*), 60 — Une femme plus forte qu'un gendarme, V. RAMIE, (*L'Echo des Familles*), 63 — Chronique littéraire : *Le Français*, FERDINAND BÉLANGER, 65 — Éphémérides canadiennes : septembre, 67 — La machine humaine : ses détraquements : l'iris de l'œil, LE VIEUX DOCTEUR, 71 — Radio : Acoustiques et haut-parleurs, L.-M. BOLDOC, ptre, 73 — Un écueil à éviter : le découragement, JEANNE LE FRANC, 76 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 77 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 77 — Pour s'amuser, 79 — C'est la maman (*poésie*), MME TASTU, 80 — Les livres, 80 — Une de perdue, deux de trouvées, (*feuilleton*) GEORGES DE BOUCHERVILLE, 81.

## ILLUSTRATIONS

M. et Mme William Croteau et leurs dix-neuf enfants, 52 — La forteresse d'Ehrenbreitein, sur le Rhin, 55 — L'aile nouvelle de l'Hôtel du Parlement de Québec, 62 — La maison natale de la bienheureuse Bernadette, à Lourdes, 64 — Le nouveau monastère des Ursulines de Gaspé, 67 — Les gouverneurs des provinces canadiennes à Spencer-Wood, 68 — L'hon. P. Larkin remettant l'écusson du roi de France à la ville de Québec, 69 — MM. les abbés Lapière, Bérichon et Lomme, les premiers prêtres donnés aux missions par notre Séminaire des Missions étrangères, 70 — Mgr J.-A. Prévost, P.A., curé de N.-D. de Lourdes de Fall-River, 70 — Vues du nouvel orphelinat d'Youville, construit à Giffard par les Sœurs de la Charité de Québec, 75 — Les cinq groupes de jumeaux de M. et Mme W. Croteau, de Saint-Patrice, 78.

NOVEMBRE 1925

## TEXTE

Partie nulle, THOMAS POULIN, 97 — A la Baie James, Abbé PHILIPPE PERRIER, (*Action française*), 98 — Vers la gloire, HARRY BERNARD, 111 — Chronique littéraire : Sur l'histoire de l'Acadie, FERDINAND BÉLANGER, 113 — Éphémérides canadiennes, 115 — La machine humaine : Ses détraquements : Pourquoi des lunettes ?, LE VIEUX DOCTEUR, 117 — Radio : Le circuit Roberts, Abbé L.-M. BOLDOC, 120 — Novembre, JEANNE LE FRANC, 122 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 122 — Illustrés pour enfants, (*La Vie nouvelle*), 123 — A celle qui part (*poésie*), VIOLETTE DE L'IMMACULÉE, 124 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 125 — Au coin du feu, 126 — Les livres, 127 — Tarcisius (*poésie*), P. JOSEPH DUPERRAY, 128 — Une de perdue, deux de trouvées (*feuilleton*), GEORGES DE BOUCHERVILLE, 129.

## ILLUSTRATIONS

S. G. Mgr Hallé, 99 — Cathédrale, évêché et grange de Mgr Hallé, Pensionnat des SS. de N.-D. du Perpétuel Secours à Hearst, 100 — S. G. Mgr Hallé célébrant la messe sous la tente, 102 — La mission d'Albany au printemps, 104 — S. G. Mgr Hallé, photographié devant l'église d'Attawapiscat, 108 — L'agriculture à la Baie James, 110 — Feu M. le chan. Roméo Guimont, 115 — Feu M. A.-D. Decelles, 116 — Vue de la ville de Gaspé et de son immense baie, 124 — Les RR. Pères Cousineau, C. SS. R., E. Larouche, C. SS. R., et le R. Frère Barnabé, C. SS. R., 125.

DÉCEMBRE 1925

## TEXTE

Comparons, THOMAS POULIN, 145 — La vieille balayeuse, MARIE CAMPAUX, (*Almanach de l'Espérance*), 147 — Conte pour le temps présent, JEAN DE KERLECQ, 151 — La Vierge des orfèvres (*conte de Noël*), MAURICE VALLET, (*L'Etoile Noëlisme*), 153 — Éphémérides canadiennes : novembre, 158 — La machine humaine : Ses infirmités : Les lunettes, LE VIEUX DOCTEUR, 160 — Radio : Autour du Roberts, Abbé L.-M. BOLDOC, 162 — L'éveil des âmes, JEANNE LE FRANC, 165 — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LE FRANC, 165 — Imprudence, COUSINE ROBERTE, 166 — A la croix du Mont-Royal (*poésie*), J. F. S., 167 — Au coin du feu, 168 — Les bergers (*poésie*), ALBERT LOPEZ, (*Le jardin de l'Âme*), 169 — Les livres, 179 — Une de perdue, deux de trouvées (*feuilleton*), GEORGES DE BOUCHERVILLE, 170.

## ILLUSTRATIONS

Le nouveau séminaire de Rimouski, 146 — Le château de Laufen et les chutes du Rhin, 152 — Adoration des bergers, 155 — La leçon de catéchisme du missionnaire 159 — Le "Peary", un des navires de l'expédition de MacMillan, à l'ancre à Battle Harbour, 163.

JANVIER 1926

## TEXTE

Soyons contents, THOMAS POULIN, 193 — Les écus de flamme (*Saynète*), PAUL CHANSON (*L'Etoile Noëlisme*), 195 — Études de mœurs : En marge des élections du Mono-

motapa, FERDINAND BÉLANGER, 201 — Devoir et devoir, (*Bulletin paroissial de N.-D. du Chemin*), 204 — Une histoire banale, E. MULLER, S.J., 206 — Notre légende dorée, R. Fr. ERNEST-BÉATRIX, C.S.V., 208 — Le premier cinéma, (*Bul. par. de N.-D. du Chemin*), 210 — Chronique littéraire : *Le Bouclier canadien-français*, FERDINAND BÉLANGER, 211 — Éphémérides canadiennes, 213 — La machine humaine : Une de ses étrangetés, le kyste dermoïde, LE VIEUX DOCTEUR, 215 — Les maladies de l'enfance : La varicelle, Dr PIÉVAL, (*La Maison*), 216 — Radio : Autour du Roberts, Abbé L.-M. BOLDUC, 217 — A l'aurore de l'année nouvelle, JEANNE LE FRANC, 219 — Boîte aux lettres et Petite Poste, JEANNE LE FRANC, 219 — La cuisine, (*La cuisine à l'école primaire*), 220 — La clé du Paradis, COUSINE ROBERTE, 221 — L'Acadie (*poésie*), M.-J. MARSILE, C.S.V., 221 — Pour s'amuser, 222 — Les livres, 223 — Intérieur (*poésie*), JEAN AICARD, 223 — Une de perdue, deux de trouvées (*feuilleton*), GEORGES DE BOUCHERVILLE, 224.

## ILLUSTRATIONS

La grande vanne de l'usine hydro-électrique de la "Duke-Price Co.", à l'île Maligne, Lac St-Jean, 194 — Magasins à l'abri des rats, 200 — Les banquises des côtes du Labrador, 207 — Le "Ngauruhoe", volcan de la Nouvelle-Zélande, 209 — Intérieur de l'usine hydro-électrique de la "Duke-Price Co.", à l'île Maligne, 212 — Feu l'abbé F.-X.-Ludger Blais, 213 — Mgr J.-O. Plessis, 213 — Battle Harbour, sur les côtes du Labrador, 240.

FÉVRIER 1926

## TEXTE

Une mine d'or, THOMAS POULIN, 241 — Le petit jardin, PAUL RENAUDIN, (*La Vie catholique*), 242 — L'assurance des vieux parents, PIERRE MANÉ, (*L'Ange Gardien*), 246 — Chronique littéraire : *Le Bouclier canadien-français*, FERDINAND BÉLANGER, 248 — Éphémérides canadiennes : janvier, 250 — La machine humaine : l'appendice nasal, LE VIEUX DOCTEUR, 253 — Les maladies de l'enfance : Rubéole, Dr PIÉVAL, (*La Maison*), 254 — Radio : Le Super-500, L.-M. BOLDUC, ptre, 256 — Pour être utile : Avoir une âme contente, JEANNE LE FRANC, 265 — Petite poste, JEANNE LE FRANC, 365 — Boîte aux lettres JEANNE LE FRANC, 266 — La cuisine, *La cuisine à l'école primaire*, 266 — Vocation apostolique (*poésie*), J.-F. S. 267 — Pour s'amuser, 268 — Les livres, 269 — Une de perdue, deux de trouvées (*feuilleton*), G. DE BOUCHERVILLE, 270.

## ILLUSTRATIONS

La nouvelle gare union de Chicago, 249 — Vue du Château Frontenac, après l'incendie, 251 — Feu l'hon. Paul Tourigny, 252 — Feu S. Ém. le Cardinal Mercier, 255 — La survivance franco-canadienne au Manitoba, 288.

MARS 1926

## TEXTE

Mgr Paul-Eugène Roy, JULES DORION, (*L'Action Catholique*), 289 — La lettre au Pape, Abbé CHARLES GRIMAUD, 292 — Veillons, THOMAS POULIN, 293 — Mme d'Arrièges, MYRIAM CATALANY (*Le Noël*), 295 — Les petits bonnets, Mme JULIE LAVERGNE, 299 — La messe est-y déjà finie, Francœur?... (*Bulletin paroissial de N.-D. du Chemin*), 301 — Chronique littéraire : *Saint-Magloire*, FERDINAND BÉLANGER, 304 — Éphémérides canadiennes : février, 306 — La machine humaine : Le rhume de cerveau, LE VIEUX DOCTEUR, 309 — La rougeole Dr PIÉVAL, (*La Maison*), 310 — Radio : L'évolution des circuits, Abbé L.-M. BOLDUC, 312 — Les petites vertus JEANNE LE FRANC, 315 — Boîte aux lettres, JEANNE LE

FRANC, 315 — Petite Poste, JEANNE LE FRANC, 316 — Aux petits enfants : Blanchette, COUSINE ROBERTE, 316 — Pour Marie (*poésie*), JEANNE LE FRANC, 316 — Pour s'amuser, 317 — La main du travailleur (*poésie*), AMÉDÉE PROUVOST, 317 — Les livres, 318 — Une de perdue, deux de trouvées (*feuilleton*), GEORGES DE BOUCHERVILLE 319.

## ILLUSTRATIONS

S. G. Mgr Paul-Eugène Roy, 290 — Le superbe hôtel du C. P. R. à Banff, Alberta, 203 — Ruines d'une église à Saint-Pierre de la Martinique, 305 — Mgr F.-X. Gosselin, 306 — Feu M. le chanoine J.-M. Laflamme, 307 — La grande mosquée de Oran, Maroc, 308 — La ville de Chicago telle qu'elle était vers 1820, 311 — Les griffes du Sphinx qui viennent d'être mises à jour, 336.

AVRIL 1926

## TEXTE

Fermons la porte, THOMAS POULIN, 337 — La messe du petit Molumbé, (*Bul. par. liturgique*), 338 — Une histoire arabe, MARIE BARRÈRE-AFFRE, (*Le Noël*), 342 — L'Épimornis, R. P. ENGELVIN, lazariste, 346 — L'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, (*Revue des Objections*), 348 — Chronique littéraire : Louis Veillot, FERDINAND BÉLANGER, 351 — Éphémérides canadiennes : mars, 353 — La machine humaine : Les sinusites, LE VIEUX DOCTEUR, 355 — Évolution de la rougeole, Dr PIÉVAL, (*La Maison*), 356 — Radio : Un neutro-régénératif, Ls-M. BOLDUC, ptre, 358 — Au fil de la plume : Une chrétienne qui se croyait charitable, JEANNE LE FRANC, 361 — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LE FRANC, 316 — "Rien ne sert de courir, il faut partir à point", HECTOR RODRIGUE, 362 — Pour s'amuser, 363 — Comment les anges, firent les nations (*poésie*), XXX..., 364 — Les livres 364 — Une de perdue, deux de trouvées (*feuilleton*), GEORGES DE BOUCHERVILLE, 366.

## ILLUSTRATIONS

Scène de labourage chez les Turcs, 350 — Feu le Commandeur Canac-Marquis, 354 — Montagnes de l'Îles Nukuhiva, la plus importante du groupe des Marquises, Océanie, 362.

MAI 1926

## TEXTE

Bravo !, THOMAS POULIN, 385 — Un récit de Bernadette, 378 — Comment Jacques Cujas apprit le latin, MARCEL D'ENTRAYGUES (*L'Etoile Nœliste*), 388 — Ames neuves, J. DE TAVUES, 392 — Le croquet, CHARLES GRIMAUD, 395 — Le jugement du Zupan, J. ROMAIN LE MONNIER (*L'Ami des Enfants*), 396 — Les cloches de Compostelle, JEAN VÉZÈRE, 398 — La vie, PUGNÈS, (*Les Jeunes*), 400 — La mode et le démon, L'IRISDE COLLET MONTÉ (*L'Ange-Gardien*), 410 — Éphémérides canadiennes : avril, 404 — La machine humaine : les polypes, LE VIEUX DOCTEUR, 407 — La variole, Dr PIÉVAL, (*La Maison*), 308 — Radio : Un super-500 amélioré, Abbé L.-M. BOLDUC, 410 — L'amour vrai, JEANNE LE FRANC, 412 — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LE FRANC, 412 — Pour s'amuser. 414 — L'ombre d'un saint et les anges (*poésie*), R. P. DELAPORTE, 415 — Le chevrier de Coarraze, 416 — Une de perdue, deux de trouvées (*feuilleton*), GEORGES DE BOUCHERVILLE, 416.

## ILLUSTRATIONS

La petite ville de Bingen, sur le Rhin, 386 — Maison en construction aux îles Samoa, Océanie, 391 — Le couvent des Sœurs de l'Immaculée-Conception de Rimouski, 405 — Une belle famille, 411 — Les chutes de la Chaudière, état actuel, 413 — Porte d'entrée d'un cimetière royal, près de Pékin, 432.

JUIN 1926

## TEXTE

Autre angle, THOMAS POULIN, 443 — Volonté, VIOLETTE DES PYRÉNÉES (*L'Etoile Noëliste*), 434 — Rêverie sur Emmaüs, CHAN. S. COUBÉ, 441 — Les coquilles typographiques, 442 — S. François d'Assise et le monde animal, R. P. VITTORINO FACCHINETTI (*Soyez Amis*), 444 — Les pierres qui tombent du ciel, PAUL COMBES, FILS, 448 — Éphémérides canadiennes : mai, 449 — La machine humaine : ses détraquements : L'ozène ou punaisie, LE VIEUX DOCTEUR, 451 — Les maladies de l'enfance : la scarlatine, DR PIERVAL (*La Maison*), 452 — Radio : Les ondes courtes, Abbé L.-M. BOLDOC, 455 — Nos petits travers : Le respect humain, JEANNE LE FRANC, 458 — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LE FRANC, 459 — Supporte et rayonne, HEUREUSE DAVIDÉE (*Aux Davidées*), 459 — Mélancolie d'un finissant (*poésie*), J.-F. S., 471 — Pour s'amuser, 462 — Les livres, 463 — La vocation (*poésie*), LOUIS MERCIER, 463 — Une de perdue, deux de trouvées (*feuilleton*), GEORGES DE BOUCHERVILLE, 464.

## ILLUSTRATIONS

L'arbre du voyageur, 443 — Mort de saint François d'Assise, 445 — Au pays d'Évangéline, 454 — Un chantier maritime sur le Rhin, à Strasbourg, France, 457 — La capture d'un bœuf sauvage au lasso, 462 — Vue de l'entrée du port de New-York, 463 — Paysage de l'Ouest canadien, 480.

JUILLET 1926

## TEXTE

La complicité du bien, FRANÇOIS HÉBRARD, (*Les Jeunes*), 481 — Un épisode du siège de Québec : 1775, A.-L., 483 — La robe blanche, M.-E. LABRU-MISSIR, 485 — Le grizzly dans les Montagnes Rocheuses, VIATOR, (*L'Echo de Noël*), 488 — Le miracle des petits agneaux, NAP. PARÉ S.J., 492 — Le salaire, EDME YVON, (*L'Etoile Noëliste*), 493 — Chronique littéraire : *Premières semailles, Vieilles choses et vieilles gens*, FERDINAND BÉLANGER, 497 — Éphémérides canadiennes : juin, 499 — La Machine humaine : ses détraquements : Le nez, LE VIEUX DOCTEUR, 503 — Les maladies de l'enfance : La coqueluche, DR PIERVAL, (*La Maison*), 504 — Radio : Les causes qui influent sur la réception, L.-M. BOLDOC, ptre, 507 — Les livres, 509 — Nos petits travers : Le respect humain JEANNE LE FRANC, 510 — Boîte aux lettres et petite poste,

JEANNE LE FRANC, 511 — Pour s'amuser, 512 — Une de perdue, deux de trouvées (*feuilleton*), G. DE BOUCHERVILLE, 513.

## ILLUSTRATIONS

Maison natale de Jacques-Cartier, 482 — L'Hôpital-Général de Québec, 484 — Le glacier Hubbard, un des plus grands de l'Amérique du Nord, 490 — Feu Mgr C.-O. Gagnon, P.D., 500 — Les six nouveaux prêtres de la Société des Missions étrangères de la Province de Québec, 501 — La gare de Waterloo, à Londres, 506 — Flotille de pêcheurs de perles revenant au port de Pearl-Town, Ceylan, 528.

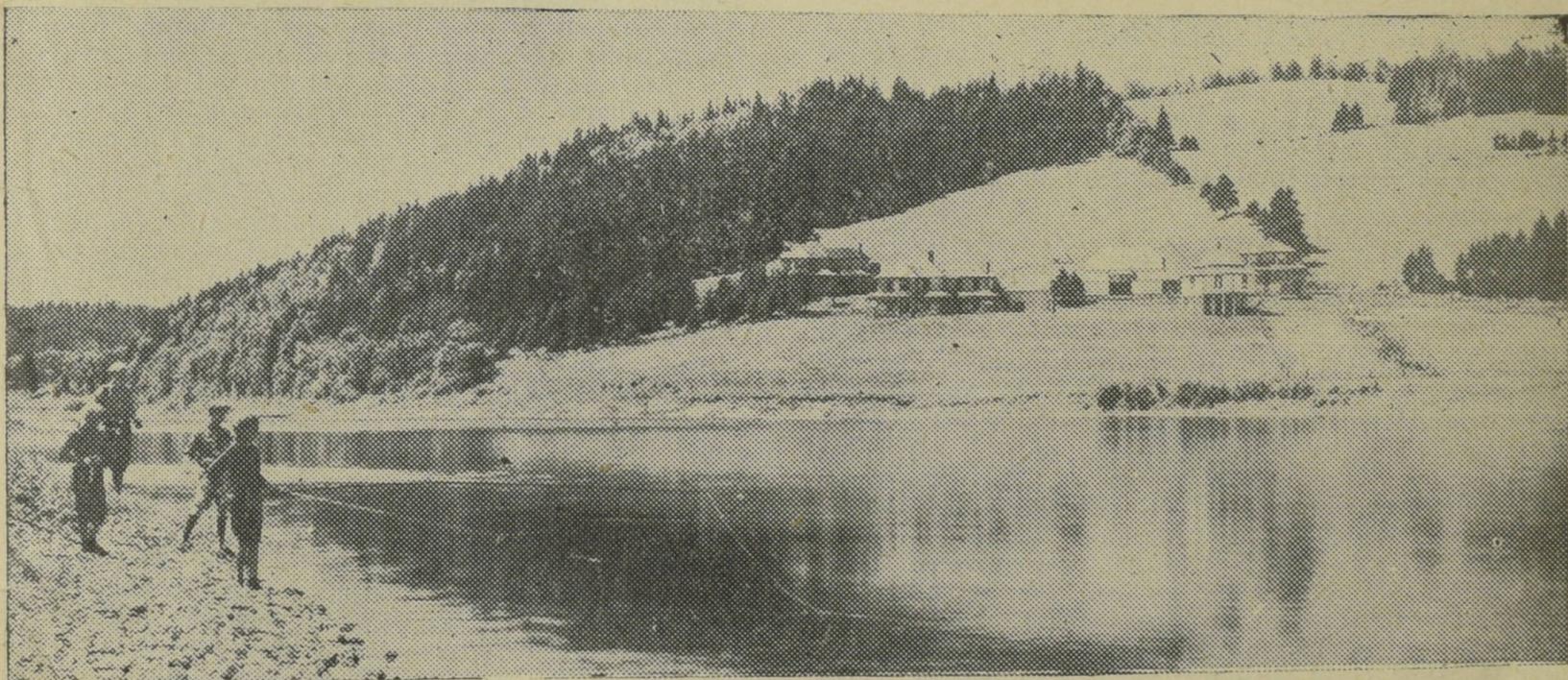
Août 1926

## TEXTE

Justice lente, THOMAS POULIN, 529. — L'aquarelle, EDME YVON, (*L'Etoile Noëliste*), 531. — Le délaissé, abbé VICTORIN GERMAIN, (*Les Missions franciscaines*), 535. — Le Martyre de Tarcisius, Card. WISEMAN, (*Fabiola*) 538. — Elles étaient quatre... , L.-F. ROUQUETTE, (*L'Epopée blanche*), 540. — Le petit tambour du Petit Caporal, CLAUDE YVENNE, 543. — Chronique littéraire : *Pour rester au pays* par M. l'abbé G.-M. Bilodeau, FERDINAND BÉLANGER, 545. — Éphémérides canadiennes : juillet 1926, 547. — La machine humaine : ses détraquements : les adénoïdes, LE VIEUX DOCTEUR, 551. — L'aluminium et ses applications, R. GUERIN, 552. — Nos petits travers : Petite moqueuse, JEANNE LE FRANC, 555. — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LE FRANC, 556. — Histoire d'un vieux frère et de sa vieille sœur, VINCENT LEBBE (*L'Effort*), 557. — Pour s'amuser, 558. — Les livres, 558. — Le triomphe d'un ange gardien (*poésie*), D. S. B., 559. — Une de perdue, deux de trouvées, G. DE BOUCHERVILLE, 560. — Table des matières, 574.

## ILLUSTRATIONS

La plage de Pentecôte, côte Nord, 530. — Vue de Bromptonville sur la rivière Saint-François, 543. — S. Em. le Cardinal Dubois signant le registre des visiteurs à la maison du Séminaire de Québec, au Petit Cap, 547. — Feu M. P.-T. Légaré, 548. — S. G. Mgr R.-M. Rouleau, O.P., archevêque-élu de Québec, 549. — S. G. Mgr A.-O. Comtois, le nouvel auxiliaire de S. G. Mgr l'évêque des Trois-Rivières, 550. — Attelage de bœufs dans les Pyrénées, 556. — Comment on amuse les enfants dans la région de Chicoutimi, 573. — Sur la rivière Matapédia, 576.



SUR LA RIVIÈRE MATAPÉDIA

LIBRARY AND ARCHIVES CANADA  
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531357 2